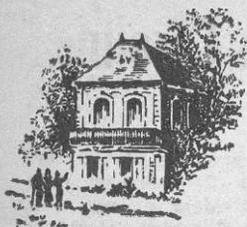


**LES AMIS  
DE FLAUBERT**

**BULLETIN N° 8**



# LES AMIS DE FLAUBERT

## SOMMAIRE

Gustave Flaubert et sa sœur Caroline... . . . . L. Chevalley-Sabatier

La Tentation de Saint Antoine... . . . . Maurice Haloche

George Sand à Croisset et Flaubert à Nohant A.-F.-J. Jacobs

En marge de Salammbô (suite). (Le voyage de Flaubert en Tunisie, en 1858). Aimé Dupuy

L'activité du Musée Flaubert de Rouen . . . . R.-M. Martin

Une Lettre inédite de Flaubert à Ernest Feydeau.

**Autour de Flaubert et de son œuvre :**

Flaubert, Gertrude Collier et M<sup>lle</sup> Leroyer de Chantepie. — Deux erreurs de date à propos de Madame Bovary. — La maladie mortelle de Flaubert. — A la Salle Drouot, de précieux manuscrits et autographes de Flaubert sont vendus. — Flaubert à la Radio (I et II).

Correspondance de Gustave Flaubert à M<sup>me</sup> Brainne (suite).

Études sur Flaubert et sur son œuvre.

La Vie de notre Société.

Bibliographie.

# Gustave Flaubert et sa sœur Caroline <sup>(1)</sup>

« Caroline et son jeune frère s'aimaient d'une tendresse particulière, dit M<sup>me</sup> Commanville dans les « Souvenirs Intimes » (2) ; séparés seulement par trois années, les deux enfants ne se quittaient guère... Plus tard, quand Gustave sera à Paris, c'est à elle qu'il écrira, c'est elle qui transmettra aux parents les nouvelles quotidiennes, car, malgré la séparation, cette douce communauté de pensée ne se perd pas ».

A ces lettres, il était fidèlement répondu. Dans un dossier gris, portant en suscription de la main de Gustave Flaubert : « Lettres de ma sœur », ces réponses ont été pieusement conservées.

Maintenant que les dernières éditions de la Correspondance ont recueilli les moindres billets écrits par Gustave, il est aisé (3) de reconstituer le dialogue, de voir s'épanouir, dans une atmosphère familiale que recréent à nos yeux mille détails, une amitié fraternelle qui laissera d'indéniables traces dans le caractère et la personnalité de l'écrivain.

Cette correspondance s'échelonne de 1839 jusqu'au drame final, la mort de Caroline en 1846. Aux premiers billets enfantins succèdent de vraies lettres où Caroline, dans un style aussi vivant, coloré, spontané que celui de son frère, s'emploie à le distraire dans sa vie d'étudiant exilé et malcontent. Elle le taquine, le console dans ses moments d'ennui et de découragement, et la communion de pensées et de sentiments est si profonde qu'il est parfois malaisé, à la lecture d'un passage isolé, d'en deviner l'auteur.

Caroline naquit à Rouen en 1824, dans la grande chambre du Pavillon de l'Hôtel-Dieu, au premier étage, aujourd'hui reconstituée telle qu'elle se trouvait alors. Son enfance fut heureuse, surtout grâce à la bonne camaraderie qui l'unissait à son frère Gustave. Son père était indulgent et bon, mais très absorbé par sa vie professionnelle ; sa mère, de naturel anxieux, affligée de fréquentes migraines, n'oubliait ses maux que quand il fallait soigner ceux de ses petits.

Le grand frère Achille ne comptait guère pour les deux enfants ; étudiant en médecine à Paris, puis jeune docteur en quête d'une clientèle, marié et déjà absorbé par sa vie familiale, rien ni dans le caractère ni dans les goûts ne leur était commun.

Pour Caroline, le compagnon de prédilection, le grand amuseur, c'était Gustave ; il faisait écouter ses histoires, se moquer avec lui des travers et ridicules des bourgeois, jouer sur le théâtre familial les tragédies composées par eux deux, goûter avec lui les beaux vers classiques ou romantiques, admirer ensemble les couchers de soleil sur la dune de Trouville !

(1) Dans la vie de Flaubert, il y eut trois Caroline tendrement aimées : sa mère, Caroline Flaubert, née Fleuriot ; sa sœur, Caroline Hamard, née Flaubert, et sa nièce, Caroline Commanville, en premières noces, et Franklin-Grout, en secondes, née Hamard.

(2) *Souvenirs Intimes*, préface à la première et deuxième édition de la Correspondance. (Ed. Conard, 1910 et 1926).

(3) Supplément à la Correspondance. (Ed. Conard, 1954).

Quand s'établit entre eux l'échange de lettres dont nous donnerons ici des extraits, Caroline est une blonde et fraîche jeune fille de type normand mais sans lourdeur. Le visage aux traits réguliers est étroitement encadré par une double coque de cheveux ; ses yeux sont grands comme ceux de son frère sous une arcade sourcilière aux mêmes lignes accusées. Le front est bien modelé, la bouche sérieuse et petite. Caroline est grande, élancée plutôt que mince et son allure donne tout à la fois une impression d'allégresse et d'élégance : « Spectacle fait à souhait pour le plaisir des yeux ! », dira d'elle son frère (4).

Malgré cette apparence florissante, elle était d'une santé délicate, constamment arrêtée par des maux de reins ou de gorge, soumise à des régimes sévères et privée bien souvent des plaisirs de son âge, bals, promenades ou voyages.

Lui, nous est dépeint à Paris, par Maxime du Camp, comme un grand adolescent blond, à la barbe dorée, peut-être un peu provincial d'allure avec sa redingote solennelle, son chapeau haut de forme et son pantalon à sous-pied.

A la même époque, il apparaissait aux jeunes anglaises rencontrées à Trouville « semblable à un jeune Grec ». Grand, mince, souple et gracieux comme un athlète et cependant peu soucieux de l'impression qu'il produisait. Sa mise négligée consistait en une chemise de flanelle rouge, un pantalon de gros drap bleu, une écharpe de même couleur serrée étroitement autour des reins, souvent tête nue, ce qui effarouchait quelque peu les jeunes britanniques portant robe de soie et souliers fins.

S'il faut en croire la tradition rouennaise, le couple formé par les deux jeunes gens était d'une si frappante beauté, qu'un soir, au théâtre, leur entrée dans une loge fut saluée par toute la salle, en une ovation spontanée.

En mai 1839, M<sup>me</sup> Flaubert et sa fille se sont rendues à Paris pour y retrouver Achille, qui passe un dernier examen et soutient sa thèse de docteur en médecine. Il va épouser quelques jours après Julie Lormier. La fiancée et ses parents sont du voyage et font l'acquisition du trousseau. On se rend de compagnie aux Français, aux Italiens, à Versailles, etc. Pour distraire Gustave, alors externe au Collège de Rouen et terminant sa rhétorique, Caroline lui écrit :

« Paris, mai 1839.

» Mon bonhomme, nous avons fait un excellent voyage, malheureusement sans le moindre accident. M<sup>me</sup> Chavannes, notre compagne, nous a fait penser à toi ; elle a une frayeur extrême des « deux vents » ; » outre le capuchon, les manteaux, elle s'est emmaillottée la tête d'un » énorme châle. Alors nous avons dit : « Fa ! Fa ! C'est à faire vomir » les honnêtes gens ! » et nous nous sommes mises à la portière. » Maman a peu dormi, cependant elle n'est pas fatiguée.

» Nous irons demain à Versailles. Pauvre Bonhomme ! Que je » voudrais que tu fusses ici ! Comme tu aurais des occasions de me faire » rire avec tes facéties ! Embrasse bien notre bon Père et engage-le à » remonter le col de sa robe de chambre jusqu'aux yeux. La famille » Lormier vous dit bien des choses, mais je ne sais quoi ! Adieu, mon » bon farceur, et n'oublie pas cependant en mon absence : « l'homme » le plus habile ! et « les deux cours d'Anglais ». Maman embrasse bien

(4) Il existe de Caroline un buste de marbre blanc, exécuté après sa mort par le sculpteur Pradier, et qui a été légué au Musée d'Antibes, par M<sup>me</sup> Franklin-Grout.

» des fois son fioux et son vieux gars d'époux. Je te recommande mon  
 » Néo (5) et ma chèvre et te prie d'embrasser Laure (6) quand tu la  
 » verras.

» Ton Rat qui n'oubliera jamais son Bonhomme au milieu de ses  
 » plaisirs ».

» Caroline.

» Réponds-moi, sinon je croirai que tu ne penses plus à ton beau  
 » cher Rat. Achille part pour son examen (7).

» P.-S. Achille a brillé de même qu'aux autres examens ».

Les distractions parisiennes continuent et Caroline tient à les faire  
 partager à son frère :

» Paris, 9 mai 1839.

» Bonhomme, j'ai attendu tous les jours une lettre de toi ; mais  
 » vain espoir ! Point de lettre ! J'espère cependant que j'en aurai une  
 » demain parce que c'est aujourd'hui fête ; nous avons été mardi soir  
 » voir M<sup>lle</sup> Mars. Oh ! cher Bonhomme ! Que de fois j'ai pensé à toi !  
 » Que de fois j'ai dit à maman : « Si nos bonshommes étaient là !  
 » Ho ! Hélas ! » Une chose me tourmente. J'ai bien envie de vous voir ;  
 » mais on ne peut entendre Rachel avant lundi. Demande à ce bon père  
 » s'il ne s'ennuie pas trop et s'il veut nous permettre de rester ici  
 » jusqu'à lundi. S'il en était ainsi, tu pourrais avoir des nouvelles de  
 » Rachel ! Nous avons vu hier Cher Ami (8) ; il nous a demandé de  
 » tes nouvelles ainsi que la grosse miss Lise (9). Nous avons été à  
 » l'Exposition des tableaux ; c'est superbe ! Bonhomme ! Mais à Ver-  
 » sailles, nous n'avons pu rien voir dans les Galeries tant il y avait de  
 » monde, et après deux heures de sueur, les eaux ont joué pendant  
 » un quart d'heure. Malgré l'ennui que nous avons eu à attendre,  
 » nous en avons été grandement récompensés par la beauté des eaux.  
 » M. Gourgaud (10) a été très sensible à ta bonne et aimable lettre  
 » et est très content de ta place en Discours. Je ne sais si l'on a  
 » renvoyé mon piano ; si cela est fait, je te prie d'écrire une lettre à  
 » M. Neukomme pour lui dire de ne pas revenir mardi... Enfin, j'ose  
 » espérer que papa voudra nous laisser entendre Rachel. Je t'embrasse  
 » comme nous nous embrassons quand nous lisons de l'anglais et que  
 » maman jette sur nous un regard de pitié ! Bonsoir ! Embrasse bien,  
 » bien des fois, notre excellent vieux gars de Père.

» Ton Rat

» Caroline Flaubert.

» Il y a deux cours d'anglais.. « l'homme le plus instruit !... »  
 » C'est un palais... ! » N'oublie pas tes bonnes facéties et grimaces ».

(5) Chienne terre-neuve, appartenant à Caroline.

(6) Laure Le Poittevin, sœur du grand ami de Gustave et qui sera la mère  
 de Guy de Maupassant.

(7) « Achille est à Paris, écrit Gustave à son ami Ernest Chevalier ; il passe  
 sa thèse et se meuble. Il va devenir un homme rangé et ressemblera à un polyptier  
 fixé sur les rochers ». Lettre de Gustave du 15 avril 1839. (Ed. Conard, *Correspon-*  
*dance*, 1926, p. 46.

(8) Le docteur Jules Cloquet, ami et camarade d'Achille.

(9) La sœur du D<sup>r</sup> Cloquet.

(10) Professeur au Collège Royal de Versailles, ancien professeur de Gustave,  
 à Rouen.

Sa séparation va prendre fin et Caroline, dans sa lettre du 15 mai 1839, annonce son retour :

« Bonhomme, nos places sont retenues et nous arriverons demain soir » à Rouen. Si papa n'était pas trop occupé, il serait bien aimable s'il » venait nous chercher au Pont de l'Arche. C'est donc demain, cher » Boun, que je t'embrasserai et que tu me lècheras. Mon piano est » acheté et on l'enverra jeudi. J'en ai choisi un avec un gros son pour » te plaire. Nous allons aujourd'hui aux Français pour voir « Rachel ». » Lundi, nous avons une loge, mais la future émeute a fait fermer tous » les théâtres et nous avons été obligées de nous en retourner à l'hôtel » la tête basse.

» Adieu, je suis obligée de finir ici ma lettre pour aider maman à » faire les paquets. Embrasse le gros père pour moi. A demain soir, au » Pont de l'Arche. Nous « ratonnerons ». Si tu peux amener Néo, tu » me feras un plaisir excessif, car, tu sais, on n'aime pas être éloigné » des siens.

» Ton rat et ta sœur respectueuse,

» Caroline.

» (mercredi, 11 heures) ».

La correspondance cesse jusqu'au moment où Gustave ayant été reçu bachelier, son père, pour l'en récompenser, lui offre un voyage aux Pyrénées et en Corse. Ses compagnons de route seront le docteur Jules Cloquet, surnommé « Cher Ami », contemporain et camarade d'Achille ; sa sœur, M<sup>lle</sup> Lise, et un abbé italien, gastronome et fin lettré, du nom de Stephani.

Pour cette première séparation, il est décidé que la famille accompagnera Gustave jusqu'à Paris, et quand père, mère et sœur auront vu le jeune voyageur, encaqué dans la diligence entre deux grosses commères, prendre la route de Tours, ils se rendront à Nogent-sur-Seine faire leur habituel séjour chez M. Parain, beau-frère du docteur Flaubert.

C'est de là que part pour Bordeaux la première missive de Caroline adressée à Gustave :

« Nogent-sur-Seine, 24 août 1840.

» Nous sommes arrivés à Nogent en assez bonne santé, excepté notre » mère qui avait un mal de tête occasionné par le mouvement désagréable » de la mauvaise calèche. Mais toi, mon pauvre garçon, tu es encore » entassé dans la voiture sans pouvoir remuer. Tu as, il est vrai, un » grand dédommagement ! Tu me comprends ! Tu ne saurais jamais » croire comme les Nogentais sont fâchés de ne pas te voir ! Ils en sont » encore aux regrets et aux louanges ! Là-dessus, ils ne tarissent » pas. Ils espèrent que tu viendras en revenant. Adieu, mon pauvre » Boun ! Que je voudrais être avec toi ! Que je serais heureuse ! J'ai lu » l'autre jour, en voiture, tout le premier chapitre de M. Michelet pour » connaître un peu les Pyrénées. Ecris-moi et tu rendras ta pauvre » Caroline bien heureuse ! »

La réponse de Gustave ne se fait pas attendre, puisqu'elle est datée du 29 août de Bayonne (11). Bordeaux ne l'a point enchanté ; le meilleur souvenir qu'il en garde est celui d'un vigoureux souper, à la manière du Garçon, ce compagnon imaginaire dont il évoque le souvenir pour amuser sa sœur.

(11) Voir lettre de Gustave du 29 août 1840. Correspondance, supplément (Ed. Conard, 1954).

A la poste restante de Pau, il trouve, datée aussi du 29 août, une lettre familiale écrite par le Docteur et M<sup>me</sup> Flaubert, avec ce simple post-scriptum de Caroline :

« Mon cher ami, nous avons été hier faire une promenade à Nesles, » à quatre lieues de Nogent ; j'ai fait une grande partie de la route à » âne et j'en suis assez fatiguée aujourd'hui. Cependant, en somme, ton » Rat est un peu plus solide. Je souhaite, mon bonhomme, que la bonne » constitution du Garçon ne t'abandonne pas en route. Adieu, je t'em- » brasse de tout cœur et suis pour toujours ton Rat qui t'aime.

» Caroline ».

Le voyage se poursuit ; à chaque étape, Gustave trouve des nouvelles ; avant de s'embarquer à Toulouse sur le Canal du Midi pour rejoindre Marseille, voici la lettre de Caroline qui l'attend poste restante :

« Mon cher Gustave, j'ai commencé le premier volume de M. Thiers. » J'ai voulu prendre des notes, mais j'ai pensé que dix volumes seraient » fort longs, et je me contente de lire. Je crois que tu ne me gronderas » pas de ce manque de courage. Si tu es inflexible, je m'attendrai et » tu seras encore obligé de me consoler.

» Hamard a été reçu bachelier (12). Rien de nouveau à t'apprendre, » si ce n'est que notre nièce a deux dents (13) et est de plus en plus » gentille ; je suis sûre que si tu étais ici, tu oublierais un peu ton » extrême tendresse pour les ânes et que tu t'amuserais beaucoup » avec elle.

» Calme-toi, cher ami, ne sois pas si « berserker » (14) et pense que » tu as un Rat qui t'attend tout en mangeant des morceaux de gigot. » Donne-moi des nouvelles de tes guêtres, de ta barbe et de tes cheveux. » Adieu, écris-moi souvent, car j'ai bien plus de plaisir à recevoir de » tes nouvelles quand tes lettres me sont adressées. Je suis obligée de » terminer ici, car maman m'attend avec impatience pour aller se » coucher à Déville (15). Je t'embrasse de tout cœur et suis ton Rat » dévoué.

» C<sup>me</sup> Flaubert.

» 7 septembre 1840 ».

A Marseille, fâcheux contretemps ! Les bagages se sont égarés et Gustave, sous un soleil tropical, gémit de devoir se promener en gros pantalon d'hiver (16). Heureusement, les bains de mer sont là pour apporter quelque bien-être ; c'est en rentrant d'une pleine eau, à Lestaque, qu'eut lieu, dans la cour de l'hôtel de Richelieu, la rencontre de Gustave et d'Eulalie Foucauld de Lenglade. Comment s'engagea l'entretien ? Nous ne le savons pas, mais ce que nous savons, c'est qu'une brûlante aventure s'ensuivit. Les lettres qu'Eulalie adressera à Rouen, de janvier à août 1841, en font foi (17).

(12) Hamard, ami de Gustave, que Caroline épousera cinq ans plus tard.

(13) Juliette, fille d'Achille, qui deviendra M<sup>me</sup> Roquigny.

(14) Exalté, enflammé ?

(15) Propriété de campagne des Flaubert.

(16) Voir lettre de Gustave du 29 septembre. (Ed. Conard, 1926, p. 71).

(17) Sur l'enveloppe qui contenait les lettres d'Eulalie, Flaubert avait écrit : « Relues par moi dans la nuit du 20 au 21 mars 1846 ». Or, l'avant-veille, sa sœur était morte ; la nuit précédente, il avait veillé son corps, et cette nuit-là, nous avons tout lieu de supposer que, triant sa correspondance, il recherchait pour les réunir, les ranger dans le dossier gris, les lettres dont nous publions aujourd'hui les extraits.

Cet incident n'était naturellement pas à l'usage de la correspondance fraternelle ni même familiale, et dans la lettre du 29 septembre, Gustave ne fait que se réjouir que le chagrin de la séparation n'empêche pas « les criques de sa sœur » de manger des gigots. « Je suis content, dit-il, qu'une santé si chère soit toujours bonne, et ma seule inquiétude était qu'elle se dérangerait pendant mon absence.

A Toulon, avant l'embarquement pour la Corse, une lettre de Caroline lui parvient :

« 23 septembre 1840.

» Mon cher Gustave, tu es réellement excellent, tu nous écris bien  
 » souvent et tu nous fais le plus grand plaisir. Nous t'en sommes tous  
 » on ne peut plus reconnaissants. Il n'y a que moi qui me plains  
 » quelquefois de mon Bonhomme, parce qu'il ne m'écrit pas assez.  
 » Une fois depuis un mois ! C'est bien peu. Aussi cette lettre va-t-elle  
 » être si longue qu'il sera bien obligé de me répondre s'il ne veut  
 » être ennuyé une autre fois !

» Nous sommes revenus de Déville hier. Je me suis surprise, en  
 » arrivant, à tirer la sonnette comme j'en avais l'habitude pour te faire  
 » descendre quand il m'ennuyait par trop de mon gros farceur. J'ai été  
 » me consoler au piano qui avait été bien longtemps abandonné.

» Si l'on parle de M<sup>me</sup> Lafarge dans le Midi, je doute fort que l'on  
 » soit plus déchainé contre elle qu'ici. Bourlet (18) et Grout (19) se  
 » distinguent par leur férocité. Ce dernier a diné dernièrement à la  
 » maison et il n'a été question, pendant tout le temps, que de chimie  
 » et de physique, ce qui nous a appelé tes intarissables bouffonneries  
 » à ce sujet. Au reste, il n'y a point besoin du Docteur Parfait Grout  
 » pour cela, car plus de mille fois par jour, nous parlons de toi, et tout  
 » en faisant tes louanges, nous convenons pourtant que tes facéties sont  
 » quelquefois assommantes. Je dis nous, parce que j'avais commencé la  
 » phrase à la première personne du pluriel, car pour moi, je n'en aurais  
 » jamais assez, et tu peux être sûr que lorsque tu reviendras, je rirai  
 » de même, comme une bête, à tout ce que tu diras.

» Je lis toujours du Thiers : j'ai pour cela un courage héroïque, car  
 » je ne passe ni description de bataille ni opération financière ; tout le  
 » reste m'amuse excessivement, surtout les habitants passés au fil de  
 » l'épée et les généraux qui escaladent les Alpes. J'en suis au cinquième  
 » volume et j'ai bien la résolution d'aller jusqu'à la fin du dixième.  
 » Leur propriétaire vient souvent demander de tes nouvelles ; c'est un  
 » gentil garçon (dans le sens du Père Guitier) (20), qui t'est fort  
 » attaché et qui nous apporte souvent de tes nouvelles lorsqu'il en  
 » reçoit et qui, quelque fois, nous en lit des fragments qui méritent  
 » (les fragments) d'être mis dans les morceaux choisis de Noël et  
 » Chapsal ; ne te fâche pas de ce compliment et pense qu'il y a dans ce  
 » recueil des passages de Jean-Jacques Rousseau.

» Je pense bien que le mélancolique H. (21) n'aura pas toute ta  
 » verve et que tu penseras à moi quand tu auras le temps.

(18) Le marquis Bourlet de la Vallée, camarade d'Achille Flaubert.

(19) Le docteur Parfait Grout, père de M<sup>me</sup> Auguste Sabatier et du docteur Franklin-Grout, que Caroline Commanville-Hamard épousa en secondes noces.

(20) Maire de Trouville.

(21) Hamard, camarade de Gustave et futur époux de Caroline.

» Je n'ai encore repris aucune de mes leçons et je passe une partie  
 » de mon temps à lire, à porter la petite nièce, à jouer du piano, à  
 » dessiner et surtout à m'ennuyer et à te regretter. Adieu, mon ami,  
 » ma lettre est assez longue et il ne me reste plus qu'à te répéter toujours  
 » la même chose : « je t'aime et pense à toi continuellement ».

» Ta sœur affectionnée,

» Caroline Flaubert.

» Je te demande pardon de mon écriture, mais je pourrais te dire,  
 » comme M. Lafarge : « Je t'écris comme un chat et je t'aime comme  
 » un chien ! »

» Maman te remercie beaucoup de l'exactitude que tu mets à lui  
 » écrire ; Achille te dit je ne sais quoi ; Julie (22) et sa fille t'em-  
 » brassent ; Souvit (23) te fait ses compliments et Néo (24) te prie de  
 » ne pas l'oublier. Décidément, je ne peux me décider à fermer ma  
 » lettre ; il le faut pourtant, car Rose attend pour la porter à la poste.  
 » Embrasse bien M<sup>lle</sup> Lise pour moi et donne-moi des détails sur sa  
 » manière de voyager. Je ne relis point ma lettre, car ce serait trop  
 » ennuyeux ! »

La réponse de Gustave vient de Corse (25). Une définition du  
 « makis » ne se trouve pas dans le texte publié ; elle est pourtant assez  
 savoureuse : « Le makis », ce sont des broussailles hautes tout au plus  
 de trois pieds quelquefois, mais dans certaines localités de six ; si tu  
 fais un bouquet de chênes, de châtaigniers, de genêts et de roseaux,  
 tu auras un petit makis dans ta main ».

Dans cette même lettre, Gustave se complait à raconter qu'il va  
 être guidé jusqu'à Corte par un ancien bandit, actuellement voltigeur  
 dans un régiment corse, et souhaite qu'à quelque jour, la perle se  
 déshuitre et « que vous puissiez voir quelques beaux pays qui fassent  
 pâlir Déville, voire Boisguillaume ».

A la date prévue, en novembre, le jeune voyageur reprend sa place  
 au foyer familial, se consacre à des travaux philosophiques et à la  
 composition de quelques-uns de ses premiers essais littéraires ou histo-  
 riques.

C'est à l'occasion d'un court séjour que fit Gustave aux Andelys,  
 chez les parents de son ami Chevallier, que Carolina lui adresse ces  
 mots :

« 11 avril 1841.

» J'ai vu, mon cher ami, que toutes les précautions du Garçon pour  
 » voyager t'ont parfaitement réussi, puisque tu es arrivé aux Andelys en  
 » bonne santé. J'en suis charmée et je te conseille à l'avenir de suivre  
 » en tous points ce que prescrit ce bon vieux Descambeaux. Je suis  
 » seule, absolument seule à Rouen. Toute la famille et même Mimiss,  
 » qui, ordinairement, est attachée à moi comme le grattin du macaroni  
 » au plat d'argent est au bienheureux Déville. Le mauvais temps et le  
 » mal de reins ont servi de prétexte à mon envie de bavarder avec toi ;  
 » tu sais, d'abord, je suis très très peu folle de Déville. Et bien ! aujourd'hui,  
 » on ne m'y aurait pas fait aller pour tous les diables. Je crois

(22) La jeune femme d'Achille Flaubert.

(23) La chèvre de Caroline.

(24) Le terre-neuve de Caroline.

(25) Voir la lettre de Gustave du 6 octobre 1840. (Ed. Conard, 1926, p. 72).

» qu'Alfred (26) y est allé se promener, tant mieux pour lui si ça lui plaît.

» Nous n'avons pas encore reçu de lettre de Nogent. De sorte que je me vois encore restée à Rouen pour quelque temps. C'est moi qui ai l'air du cloporte, aujourd'hui ; je suis seule dans ma loge, enfoncée dans mon fauteuil et une tasse de tisane sur ma table. Voilà mes agréables vacances de Pâques. Que tu es heureux, mon pauvre garçon ! Je suis sûre qu'à cette heure, tu es au Château Gaillard ou à La Roche à l'Hermitte, est-ce que je sais, moi ! Mais enfin, tu n'es pas à Rouen, c'est tout ce qui suffit pour être heureux !

» Imagine-toi qu'hier à 9 heures du matin, je m'ennuyais déjà de toi ; ainsi juge ce que c'est aujourd'hui et ne t'étonne pas si je me lamente.

» La seule chose qui me console, c'est l'espérance de voir, avant toi... Qui ? Je suis sûre que tu devines... L'illustre Pied Gelé... (27).

» Il est vrai qu'à la même heure, tu seras à la Neuville (28), mais qui pourrait disputer mon cœur au Père Dumée...

» J'aurais bien des commissions à te donner pour Louise, mais tu ne pourrais les faire, ainsi c'est inutile. Dis seulement à Maria que le « Roquet savant » se porte toujours bien (29) et qu'il ne l'oublie pas. Demande aussi à M<sup>me</sup> de Maupassant si on lui a remis son col et si elle en est contente. Voilà assez de bêtises !... Il vaut mieux que je m'arrête. Je t'embrasse de tout cœur et suis pour la vie ton Rat dévoué.

» Caroline Flaubert.

» Embrasse bien de ma part toute la bonne famille des Andelys et dis-leur que je voudrais bien être avec eux, car je me rappellerai toujours avec plaisir une certaine bonne vacance de Pâques.

» N'oublie pas que tu nous as promis de revenir mardi prochain ; ne te laisse pas aller aux prières ; sois inflexible. Je te recomande de ne point les trop ennuyer de « pointes ». Réserve-les pour moi, qui me flatte de les comprendre si bien ! »

A l'automne de cette année 1841, Gustave vient pour quelques jours à Paris pour prendre ses premières inscriptions de Droit. Pendant cette courte séparation, Caroline lui écrit :

A. M. Flaubert  
Hôtel de l'Europe, 5, rue Lepelletier  
Paris.

« Rouen, jeudi 11 novembre 1841.

» Nous attendions ta lettre hier, mon cher Gustave, et tu ne saurais imaginer quelle triste journée nous avons passée ! Le dîner a été

(26) Alfred Le Poittevin, ami de Gustave.

(27) Surnom de M. Dumée, professeur de dessin de Caroline et décorateur au théâtre.

(28) Propriété de la famille Maupassant, à La Neuville-Champ-d'Oisel, où M. de Maupassant dirigeait une briqueterie.

(29) Surnom de Caroline.

(30) Caroline pas plus que son frère ne datait ses lettres ; il a fallu d'assez minutieuses recherches pour s'assurer du jour et du quantième du mois où elles furent écrites. Gustave s'en plaignait : « Pour l'amour du ciel, date tes lettres ! » lui écrivait-il, alors qu'il ne s'y astreignait pas lui-même.

» pour moi d'une longueur et d'une tristesse indéfinissable. J'espère que  
 » je flatte assez la vanité du Garçon et que tu seras content de moi.

» Tu me parles de l'abbé, de Florimont, c'est très bien, mais tu ne  
 » me dis pas un mot de mon délicat ami Hamard. J'aime à croire  
 » cependant que vous avez déjà été aux Italiens ensemble. Podesta (31)  
 » doit bientôt aller à Paris ; j'ai une grande envie de vous l'envoyer  
 » pour qu'il vous explique l'italien. Qu'en dis-tu ?

» M<sup>lle</sup> Saint-Laurent demeure rue de la Paix, n° 10. Julie vient  
 » encore de me le dire. Au reste, si tu ne peux pas la trouver, rapporte  
 » ma robe plutôt que de la donner à toute autre. Maman a la migraine  
 » et est encore au lit.

» Père Dumée est venu mardi et la forêt va jusqu'ici parfaite-  
 » ment (32). Adieu, bonhomme, voilà à peu près toutes les nouvelles  
 » intéressantes ; je finis donc en t'embrassant de toute ma force.

» Ton vieux Rat : Caroline.

» On a parlé hier, rarissima cosa, des chemins de fer et du mariage  
 » de Jules Janin.

» Oh ! Eh ! Monsieur et ami, nous venons de faire une perte  
 » irréparable. Nous ne verrons plus jamais le bonnet pyramidal  
 » d'Estelle ; elle est morte ! la povera vecchia ! »

Au printemps de 1842, Gustave vient, cette fois, s'installer à Paris  
 pour se mettre, sérieusement, mais sans aucun enthousiasme, à ses  
 études de Droit. Elles lui paraissent fastidieuses, inutiles, abrutissantes.  
 Caroline, de son mieux, essaiera de l'en distraire. C'est ainsi que dès le  
 16 avril, elle lui écrit :

A. M. Flaubert

Hôtel de l'Europe, rue Lepelletier  
 Paris.

« Rouen, 16 avril 1842.

» C'est aujourd'hui, cher ami, que nous traitons le dromadaire  
 » havrais (33), mais au lieu de pommade de chameau, nous lui donnons  
 » une magnifique barbe et deux roussots envoyés par cette excellente  
 » M<sup>me</sup> Feuclères. Andieux doit venir aussi.

» Je suis enchantée que tu aies fait la connaissance de Thalborg.  
 » Tâche, la première fois que tu le verras, de lui voler quelques trilles  
 » de ma part. Tu ne nous dis pas si la famille Maurice (34) ira cette  
 » année à Trouville. Quant à nous, nous n'avons pas encore reçu de  
 » lettre de Pont-l'Évêque. Et moi, je suis toujours dans la même impa-  
 » tience et je déchire tous les jours mes petits papiers.

» J'ai fait part au Père Dumée de tes « pointes ». Il les connaît  
 » toutes, si ce n'est celle des Chinois, pour laquelle il a été aussi bouché  
 » que moi. Il a paru excessivement sensible à ton souvenir et m'a chargée  
 » de te serrer la main.

» Tu dois connaître maintenant la grande nouvelle : l'escapade de  
 » Lormier ; je te connais assez, cher Gustave, pour être persuadée que  
 » tu auras fait comme moi, c'est-à-dire que tu t'en seras réjoui comme

(31) Professeur d'italien de Caroline.

(32) Décor en préparation pour le théâtre de Rouen.

(33) Surnom donné par les enfants Flaubert à M<sup>me</sup> Lambert, du Havre.

(34) Les Schlésinger.

» le Gargon. Du reste, rien de nouveau ici, si ce n'est que j'ai déchiffré  
 » hier un trio d'une manière ébouriffante et que papa m'a donné ce  
 » matin une petite statuette de Pradier. C'est une femme en chemise  
 » et lisant. Regarde-Jà à quelque boutique et dis-m'en des nouvelles.  
 » Allons, adieu. Je m'attends à recevoir une lettre de toi demain et je  
 » ne serai pas longue à y répondre. Je t'embrasse pour moi et pour  
 » toute la famille.

Ta sœur et Rat,  
 Caroline.

» Mimiss se rappelle à ton souvenir.  
 » Dis-nous quand tu pars pour Nogent (35) ».

Cette lettre de Caroline croise celle que lui adressait Gustave, le 16 avril (36) et dans laquelle il l'avertissait que les Schlésinger ne viendraient pas à Trouville l'été prochain, mais que le Dr Cloquet et sa sœur seraient enchantés d'accepter l'hospitalité des Flaubert.

Ces vacances à Trouville s'organisent donc, et c'est de là, le 1<sup>er</sup> juillet, que partira la prochaine lettre de Caroline :

A Monsieur Flaubert  
 Hôtel de l'Europe, rue Lepelletier  
 Paris.

« Trouville, 1<sup>er</sup> juillet 1842.

» Nous sommes dans notre cottage, cher Gustave, mais sans avoir  
 » vu encore le Père Couyère. Je t'en donnerai des nouvelles la prochaine  
 » fois. Quant à nous, le voyage s'est parfaitement passé, sans migraines  
 » ni maux de reins. Cependant, je me repose encore aujourd'hui et ne  
 » commencerai mes bains que demain. Il fait un vent excessif et nous  
 » en entendons le sifflement que tu imitais assez bien. La mer est assez  
 » agitée et toujours de plus en plus superbe à nos yeux. Il y a fort peu  
 » de baigneurs, au grand désappointement du père Guittier. Il attribue  
 » cela aux élections et espère pour la fin du mois. Nous avons vu, en  
 » arrivant, le capitaine Barbey : son ruban rouge est déjà tout jaune.  
 » Il a embrassé à deux bras papa qui l'appelait : « Brave chevalier »,  
 » chose qui a paru le flatter agréablement.

» Armand (37) et Adèle sont à Trouville. Ils partent ce soir et  
 » Armand demain matin pour Paris. Voici son adresse : Rue Neuve,  
 » Saint-Eustache, n° 26. Ecris-nous souvent, cher ami, et tâche de  
 » revenir avant la fin du mois d'août, tu rendrais ton Rat si heureux.

Ta sœur Caroline.

» Ton panier est arrivé en parfaite santé, si ce n'est ton chapeau  
 » gris qui s'est trouvé un peu graissé. Je l'ai frotté avec de la mie de  
 » pain et m'en suis emparé. Je ne le quitte pas tant il me semble  
 » commode.

» Nous t'embrassons tous de tout cœur et te regrettons sincère-  
 » ment ».

(35) Arrivé à Paris le 12 avril, Gustave, sitôt prises ses inscriptions, devait partir chez son oncle Parain, à Nogent-sur-Seine.

(36) Voir lettre de Gustave du 16 avril 1842. Correspondance, supplément. (Ed. Conard, 1954, p. 7).

(37) Armand Allais, de Pont-l'Évêque.

La réponse de Gustave est du 3 juillet ; il se plaint de l'ennui de Paris l'été et annonce qu'il va s'installer rue de l'Odéon, 35, dans l'ancien logement d'Ernest Chevalier. C'est là qu'il va commencer « sa vie féroce ! » (38). Elle se termine dans son texte original par une série de calembours et de facéties destinées à faire rire sa sœur : « Je t'ordonne aussitôt que tu verras le Père Couyère, de te précipiter dans ses bras et de l'embrasser avec violence.

« — Sais-tu quels sont les Suisses les plus étourdis ?

« — Ce sont ceux qui sont à Uri (ahuri).

« — Quand est-ce que M. de Pourceaugnac ressemblait à un oiseau de belle humeur ?

« — Quand il était poursuivi par les apothicaires, parce qu'il était seringué (serin gai).

Les lettres de Caroline lui donnent d'abondants détails sur la vie au cottage, ses leçons de peinture avec le peintre Mozit, ses promenades, ses bains ; elle lui parle des nouveaux arrivés :

« Trouville, 14 juillet.

» Nous avons fait la connaissance d'une famille anglaise qui  
 » demeure à cette maison à contrevents verts au bout de la Corderie.  
 » Elles sont quatre filles, dont une est malade, je crois d'une affection  
 » de l'épine ; elle vient s'asseoir tous les jours dans notre parc et y reste  
 » des heures entières. Nous lui avons proposé un fauteuil et des oreillers,  
 » et c'est ainsi que la connaissance s'est faite. La seconde fille est très  
 » jolie, parle parfaitement le français, adore M<sup>lle</sup> Rachel et sait tout  
 » Shakespeare par cœur. Tu l'aimerais beaucoup. Les deux autres sont  
 » assez gentilles, parlent fort peu et se promènent au bord de la mer  
 » de 5 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir. Leur père est un  
 » vieux capitaine de la Marine Royale anglaise, peut-être amusant à  
 » entendre s'il ne bégayait pas... »

Voilà donc précisé le début des relations entre les familles Flaubert et Collier. Gustave ne tardera guère à faire la connaissance, lui aussi, de celle qui, avec Maria Schlésinger, sera un de ses plus chers « fantômes de Trouville ». En effet, au milieu du mois d'août, désespérant de réussir à son examen, Gustave abandonne un beau soir son logis parisien et prend la diligence pour Pont-l'Évêque. Trois lieues à peine séparent Pont-l'Évêque de Trouville ; il les franchit d'un bon pas, au clair de lune, son baluchon sur l'épaule. Bien des années plus tard, il se rappellera encore avec quelle ivresse il respirait à pleins poumons, en arrivant au petit jour, la bonne odeur salée de la mer.

Quand, 30 ans après, la pensée du solitaire de Croisset se reportera sur ce bel été de leur première rencontre, il écrira à Gertrude, devenue Mrs Tennant : « Quel joli coin de la terre et de l'espèce humaine ça faisait, vous, vos sœurs, la mienne ! »

A l'automne, les lettres sont plus rares. Gustave travaille avec plus de courage ; il est reçu à son examen, et après son succès, vient passer en famille la fin de l'année. Le 9 février, il regagne le Quartier Latin. Les relations avec les Collier se font plus étroites. Caroline en est heureuse, mais tient à mettre en garde son frère contre l'attrait que pourrait exercer sur lui Gertrude, l'aînée, qui lui paraît frivole, mondaine, sans vraie culture, peut-être un peu trop entreprenante ! La seconde, la « divine Henriette », a toutes ses préférences.

(38) Voir lettre de Gustave du 3 juillet. (Ed. Conard, 1926, p. 108).

Gustave s'est installé rue de l'Est (39), s'est meublé, s'est remis au travail, mais ne s'habitue pas à sa vie solitaire (40).

Caroline s'efforce à le distraire, et le 11 février 1843, elle lui écrit :

A Monsieur Flaubert

19, rue de l'Est, Paris.

« Il faut que tu sois bien changé, cher Gustave, pour avoir écrit une  
 » lettre pareille à celle que j'ai reçue ce matin. Elle est si pleine  
 » de tristesse et d'ennui, que personne, j'en suis sûre, ne voudrait la  
 » reconnaître pour être de toi, toi qu'on dit être si gai et à qui rien ne  
 » fait, comme dit Achille. Mais, console-toi, pauvre ami, et ne te figure  
 » pas la maison si charmante. On joue aux dames, c'est vrai, mais sans  
 » rire, sans cris. M. Parain est tout triste de ton départ ; le soir surtout,  
 » lorsqu'il prend son flambeau pour aller se coucher, il prend une mine  
 » tout à fait piteuse. Il nous quitte définitivement de lundi en huit et  
 » travaille avec emportement à sa reliure de Musique.

« Achille et Védée sont venus dîner hier à la maison, et malgré le  
 » champagne que l'on avait fait glacer en l'honneur de l'anniversaire  
 » du mariage de maman, le repas a été fort peu amusant. Armand, le  
 » seul qui aurait pu nous divertir un peu, était tout endormi. Védée se  
 » tenait et regardait les bouteilles en pensant probablement à toi, qui lui  
 » en aurais offert plus souvent que papa. Quoique le dîner ait été peu  
 » bruyant, comme je te l'ai dit, maman a aujourd'hui une épouvantable  
 » migraine. Il est deux heures et elle est encore au lit.

« N'oublie pas de me donner des nouvelles d'Henriette dans ta pro-  
 » chaine lettre et tâche qu'elles soient meilleures que les dernières.  
 » Pauvre fille ! Elle devait souffrir beaucoup pour ne point t'avoir reçu.

« Adieu, cher ami, remonte-toi, et si ton ennui résiste aux causeries  
 » de M. Hamard, va à l'atelier, monte à l'échelle chez Coignet et même  
 » danse le cancan !

« Va voir Phèdre avec ton ami Hamard, je ne sais quoi avec  
 » Florimond. Je désire, cher Boun, que ma lettre t'égaie. J'ai tâché de  
 » l'écrire le moins tristement possible. Aussi je la crois bien bête.  
 » Miss t'envoie un baiser de sœur sur ton front. Mon cher et vrai ami,  
 » je te serre dans mes bras et t'aime de tout mon cœur.

» Ta sœur et Rat,

» Cne Fl. ».

Le 30 mars, Caroline lui écrit encore :

« Tu me demandes une longue lettre, cher ami, et malheureusement  
 » je n'ai rien à t'apprendre. Je ne peux que te dire combien je suis  
 » heureuse que tu viennes bientôt, mais par exemple, cela, je pourrais  
 » te le répéter assez pour remplir mes quatre feuilles ; tu ne te figures  
 » pas ce qu'est la maison sans toi. C'est à « en vomir d'ennui », comme  
 » dit M. Michelet. Tous mes amis sont partis de Rouen. M<sup>me</sup> de Maupas-  
 » sant pour la Neuville et M<sup>me</sup> Straelin, ce matin, pour Paris...

« T'ai-je dit, cher Boun, que Podesta faisait le commerce des  
 » vins ? Il est commissionnaire et fait déjà des affaires « magnifiques ».

(39) Aujourd'hui rue Denfert-Rochereau.

(40) Voir lettres de Gustave (Ed. Conard, 1926, p. 135, 137, 139, et Correspondance, supplément (Ed. Conard, 1954, p. 17).

» Son nez promet aussi beaucoup de fleurs et lui servira bientôt  
» d'enseigne.

» J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre de Gertrude, la plus  
» drôle qu'il soit possible d'écrire ; elle me dit franchement qu'elle a  
» appris quelques termes de peinture et qu'en les jetant à tort et à  
» travers, elle fait un effet surprenant. Henriette, cette pauvre enfant,  
» ne m'écrit que quelques lignes, elle me parle de toi ; elle espère que  
» tu auras la bonté de lui lire les Burgraves, et je suis sûre que tu  
» l'auras cette bonté, car comment peut-on refuser rien à Henriette  
» quand elle vous dit : « Vous êtes si bon ». Il me semble encore  
» l'entendre. Dis-lui qu'elle me réponde encore plus vite que la dernière  
» fois, où elle m'a laissée six semaines sans lettre...

» Adieu, cher ami, reviens le plus tôt possible et rapporte-nous  
» la gaieté ordinaire à un homme comme toi. Je t'embrasse à deux  
» bras.

» Ton

» Raton ».

Point par point, Gustave répond (41) : Quelques conseils sur la santé de Caroline, récit de la visite à M<sup>me</sup> Straelin qu'il a trouvée jouant aux échecs, allusion au « coupé maudit » que le D<sup>r</sup> Flaubert, voulant faire une aimable surprise à sa femme, avait commandé chez un des meilleurs carrossiers de Paris et qui n'eut pas le don de plaire ! Il était trop petit, disgracieux, inconfortable. En épouse soumise, M<sup>me</sup> Flaubert n'ose pas exprimer sa déconvenue, mais insomnies et migraines se multiplient. Achille intervient, et le bon docteur, tout mari, est prêt à revendre le malencontreux coupé et à le remplacer par un landau.

L'histoire Podesta ravit Gustave et excite sa verve : « Il va maintenant passer sa vie dans les caves, on ne le verra plus qu'à travers des soupiraux. Entends-tu son rire au milieu des barricades et des cruches ? Il doit se trouver là comme dans sa famille ! Quel gars ! »

Gustave se plaint aussi de maux de dents qui l'empêchent de satisfaire son solide appétit.

Caroline, dans sa réponse, compatit aux souffrances dont se plaint son frère, lui conseille d'aller au plus vite se faire soigner, et avec une pointe de malice, ajoute : ...« Je te plains, cher Boun, de ne pouvoir  
» manger et d'autant plus que voilà venir le mercredi et qu'on dit que  
» tu fais un dîner un peu plus soigné ce soir-là... »

Ce dîner du mercredi est celui que Gustave va prendre chaque semaine chez ses amis Schlésinger. Fine mouche, Caroline avait bien deviné l'attrait qu'exerçait Maria sur son frère et était un peu dépitée de n'en avoir point reçu confidence.

La correspondance est interrompue par les vacances de Pâques que l'étudiant vient passer en famille. Elle reprend dès la fin avril :

« ...Tu vas me gronder, cher ami, et te moquer de moi quand je te  
» dirai que je n'ai pas eu le temps de t'écrire de toute la journée, et  
» cependant, c'est vrai, M<sup>me</sup> Straelin est venue dès les onze heures,  
» ensuite Julie et Juliette, et puis, enfin, « le marchand de vin ». Après  
» la leçon, nous sommes allés dans le bosquet nous promener pour la  
» première fois de l'année. Il a plu épouvantablement ces deux jours-ci.  
» Je ne me sens pas du tout fatiguée de cette marche extraordinaire.

(41) Voir lettre de Gustave du 1<sup>er</sup> avril. Correspondance supplément (Ed. Conard, 1954).

» Papa a reçu hier une lettre de ce pauvre Hamard ; il le pria  
 » d'annoncer à son oncle la mort de son frère, mais lorsque papa y est  
 » allé, M. Hamard savait la triste nouvelle ; Fauvel le lui avait envoyé  
 » dire par un domestique, Hamard et sa mère doivent aller passer  
 » quelques jours à Poissy. Crois-tu que nous les voyons ?

» Adieu, cher Gustave, il faut dîner et si tu m'avais vu écrire cette  
 » lettre, tu ne m'aurais pas reconnue à la vivacité avec laquelle j'ai fait  
 » crier ma plume.

» Ta sœur qui t'aime,

« Caroline ».

Pourquoi cette vivacité dans l'écriture que constate elle-même la jeune fille ? Peut-être parce que sa lettre est en grande partie consacrée à Hamard et au nouveau deuil qui vient de le frapper ? Il s'est attiré par là la sympathie de Caroline et nous verrons peu à peu dans les lettres suivantes évoluer et grandir ce sentiment.

(A suivre).

L. CHEVALLEY--SABATIER.

## La Tentation de Saint-Antoine

« J'ai résolu, écrit Flaubert à George Sand, le 2 juillet 1870, de me mettre à mon « Saint-Antoine » demain ou après-demain. Mais pour commencer un ouvrage de longue haleine, il faut avoir une certaine allégresse qui me manque... ». Et, quelques jours plus tard, à M<sup>lle</sup> Leroyer de Chantepie : « Je me suis remis à une vieille toquade dont je vous ai parlé, je crois ? C'est une *Tentation de Saint-Antoine*. C'est-à-dire une exposition dramatique du monde alexandrin au IV<sup>e</sup> siècle. Rien n'est plus curieux que cette époque-là. Je crois que ce livre vous intéressera à cause du milieu qu'il représente. Mais je ne suis pas prêt de l'avoir fini. C'est une besogne qui me demandera bien deux ans... ».

« Une vieille toquade ! ». En effet, dès 1846, Flaubert « se lance dans d'immenses lectures, sans but apparent, mais qui, toutes, gravitaient plus ou moins autour de l'antiquité gréco-latine et conduisaient par d'infinis détours, à ce sujet brûlant de « Saint-Antoine » qu'il couvait toujours dans le secret de sa pensée ».

C'est peu à peu que ce sujet avait pris corps en lui. Son précoce amour du théâtre lui avait fait fréquenter, enfant, à la foire rouennaise de Saint-Romain, « la baraque d'un impresario ambulant fameux sous le nom de « Père Saint-Antoine » et dont les représentations perpétuaient en plein XIX<sup>e</sup> siècle la tradition des « mystères ».

D'autre part, au cours de ses jeunes années, il lut passionnément Shakespeare, Chateaubriand, Byron et Goethe, dont Gérard de Nerval venait (1828) de traduire le *Faust*. Enfin, en 1845, lors de son premier voyage en Italie, Flaubert remarqua, dans la galerie du palais génois de Balbi-Senarega, un tableau du maître flamand Peter Breughel, dit d'Enfer, catalogué *Les Tentations de Saint-Antoine, Ermite*. Il en fut à ce point frappé qu'il écrivit alors, de Milan, à son ami Alfred Lepoit-

tevin : « ...J'ai vu un tableau de Breughel représentant la tentation de Saint Antoine, qui m'a fait penser à arranger pour le théâtre la tentation de Saint Antoine, mais cela demanderait un autre gaillard que moi... ». Vingt-sept ans plus tard, il dira, dans une lettre à M<sup>lle</sup> Leroyer de Chanterie : « ...au milieu de mes chagrins (il vient de perdre sa mère), j'achève mon *Saint Antoine*. C'est l'œuvre de toute ma vie, puisque la première idée m'en est venue en 1845, à Gênes, devant un tableau de Breughel, et depuis ce temps-là, je n'ai cessé d'y songer et de faire des lectures afférentes ».

Il est bon de reprendre la description que donne Flaubert du tableau de Gênes dans ses notes de voyage ; elle permettra à quiconque aurait la curiosité de lire *La Tentation de Saint Antoine* de se rendre quelque peu compte jusqu'à quel point il s'en est inspiré. « Au fond — note-t-il — des deux côtés, sur chacune des collines, deux têtes monstrueuses de diables, moitié vivants, moitié montagnes. Au bas, à gauche, Saint Antoine, entre trois femmes, et détournant la tête, pour éviter leurs caresses. Elles sont nues, blanches, elles sourient et vont l'envelopper de leurs bras. En face du spectateur, tout à fait au bas du tableau, la Gourmandise, nue jusqu'à la ceinture, maigre, la tête ornée d'ornements rouges et verts, figure triste, cou démesurément long et tendu, comme celui d'une grue, faisant un coude vers la nuque — clavicules saillantes — lui présente un plat chargé de mets coloriés. — Homme à cheval dans un tonneau, bêtes sortant du ventre des animaux, grenouilles à bras et sautant sur les terrains. — Homme à nez rouge, sur un cheval, entouré de diables. — Dragon ailé qui plane. Tout semble sur le même plan. Ensemble fourmillant, grouillant et ricanant d'une façon grotesque et emportée, dans la bonhomie de chaque détail. — Ce tableau paraît d'abord confus, puis il devient étrange pour la plupart, drôle pour quelques-uns, quelque chose de plus pour d'autres. Il a effacé pour moi toute la galerie où il est. Je ne me souviens déjà plus du reste ».

Flaubert, qui écrivait à Le Poittevin qu'il donnerait bien 100.000 francs de ce tableau s'il les avait, devant cette représentation plastique d'êtres qui l'avaient hantés jusqu'alors, sous forme d'entités encore insuffisamment arrêtées, sentit se matérialiser, si nous pouvons dire, un sujet qui était latent en lui et entrevit, du coup, tout le parti qu'il en pourrait tirer.

Aussitôt rentré à Croisset, il se livre à de nombreuses lectures jusqu'au printemps de 1848. Le mercredi 14 mai de cette même année jugeant suffisante l'atmosphère favorable à son travail, il commence d'écrire avec toute la fougue romantique qui est alors en lui et le mercredi 12 septembre 1849, à 3 h. 20 de l'après-midi, temps de soleil et de vent — c'est lui qui a fourni ces précisions — il trace le mot fin sur le dernier des 541 grands feuillets dont est constitué son manuscrit.

Que contenait-il ? Maxime Du Camp va nous le dire dans ses *Souvenirs littéraires* (1). Un matin, il reçoit ce mot de Flaubert : « Je viens de terminer *Saint Antoine* ; arrive ! ». Le lendemain Du Camp est à Croisset où Louis Bouilhet l'a devancé. Flaubert, très exalté, agitant son manuscrit au-dessus de sa tête avant d'en commencer la lecture, s'écrie : « Si vous ne poussez pas des hurlements d'enthousiasme, c'est que rien n'est capable de vous émouvoir ! ».

La lecture dura quatre jours, de midi à 4 heures et de 8 heures à minuit. « Des phrases, des phrases, habilement construites, harmonieuses,

(1) Maxime Du Camp. — *Souvenirs Littéraires*. T. I. (1822-1850). 3<sup>e</sup> édition. Hachette, Paris 1906.

souvent rebondantes, faites d'images grandioses et de métaphores inattendues, mais rien que des phrases que l'on pouvait transposer sans que l'ensemble du livre en fut modifié. Nulle progression dans ce long mystère, une seule scène jouée par des personnages divers et qui se reproduit incessamment. Le lyrisme, qui était le fond même de sa nature et de son talent, l'avait si bien emporté qu'il avait perdu terre. Nous ne disions rien, mais il lui était facile de deviner que notre impression n'était pas favorable ; alors il s'interrompait : « Vous allez voir ! vous allez voir ! » Nous écoutions ce que disaient le sphinx, la chimère, la reine de Saba, Simon le magicien, Apollonius de Tyane, Origène, Basilide, Montanus, Manès, Hermogène ; nous redoublions d'attention pour entendre les marcisiens, les carpocratiens, les paterniens, les nicolaïtes, les gymnosophistes, les arcontiques et Pluton, et Diane, et Hercule, et même le dieu Crepitus. Peine inutile ! nous ne comprenions pas, nous ne devinions pas où il voulait arriver, et, en réalité, il n'arrivait nulle part... Avant l'audition de la dernière partie, Bouilhet et moi nous eûmes une conférence et il fut résolu que nous aurions vis-à-vis de Flaubert une franchise sans réserve... Le soir même, après la dernière lecture, vers minuit, Flaubert frappant sur la table, nous dit : « A nous trois, maintenant, dites franchement ce que vous pensez ». « Nous pensons, répondit Bouilhet, qu'il faut jeter cela au feu et n'en jamais reparler ». Flaubert fit un bond et poussa un cri d'horreur ».

Après une de ces causeries « à la fois sévères et fortifiantes comme seuls peuvent en avoir ceux qui sont en pleine confiance et professent les uns pour les autres une affection désintéressée », Flaubert, qui commença par regimber, par faire valoir certaines phrases, par se retrancher sur la valeur du style, qu'il semblait, à ce moment, confondre avec la rhétorique, finit par être ébranlé et par dire : « Vous avez peut-être raison ; à force de m'absorber dans mon sujet, je m'en suis épris et je n'y ai plus vu clair. J'admets les défauts que vous me signalez, mais ils sont inhérents à ma nature... ».

Toutefois, il était trop attaché au sujet traité dans son *Saint Antoine* pour suivre le premier conseil de ses amis et censeurs : « le jeter au feu ». Il l'enfouit au fond d'un tiroir et entreprit *Madame Bovary*. Mais lorsqu'il eut terminé ce dernier, il reprit le manuscrit de la *Tentation de Saint Antoine* et pendant plusieurs mois s'employa à réduire de moitié le manuscrit primitif. Le 1<sup>er</sup> juin 1856, il écrit à Louis Bouilhet : « Tu me demandes ce que je fais, voici : je prépare ma légende et je corrige *Saint Antoine*. J'ai dans *Saint Antoine* élagué tout ce qui me semble intempestif, travail qui n'était pas mince puisque la première partie qui avait 160 pages n'en a plus maintenant (recopiée) que 74... Il y a plus à faire dans la deuxième partie où j'ai fini par découvrir un lien piètre peut-être, mais enfin un lien, un enchaînement possible. Le personnage de *Saint Antoine* va être renflé de deux ou trois monologues qui amèneront fatalement les tentations. Quant à la troisième, le milieu est à refaire en entier... Je biffe les mouvements extra-lyriques. J'efface beaucoup d'inversions et je persécute les tournures, lesquelles vous déroutent de l'idée principale... ».

Deux mois et demi après, il parle encore à son correspondant de son « *Saint Antoine* » : « ...je crois toucher le joint, je finirai par rendre la chose potable, à moins que je n'aie complètement la berlué, ce qui est possible... ? ». Et à cinq semaines de là : « ...Je ne te parle pas de mon « *Saint Antoine* » ; j'y travaille toujours et je développe le personnage principal de plus en plus. Il est certain que maintenant on voit un plan, mais bien des choses y manquent. Quant au style, tu étais bien bon d'appeler cela une foirade de perles. Foirade, c'est possible, mais

pour des perles, elles étaient rares. J'ai tout récrit, à part peut-être deux ou trois pages ».

On le constate, Flaubert après réflexion, et le temps aidant, avait reconnu la justesse du jugement sévère porté sur sa première version de la *Tentation de Saint Antoine* par Bouilhet et Maxime Du Camp.

Son travail est à ce point avancé qu'il peut écrire à Jules Duplan, dans les premiers jours d'octobre 1856 : « ...j'ai cet automne beaucoup travaillé à ma vieille toquade de Saint Antoine ; c'est récrit à neuf d'un bout à l'autre, considérablement diminué, refondu. J'en ai peut-être encore pour un mois de travail. Je n'aurai le cœur léger que lorsque je n'aurai plus sur les épaules cette satanée œuvre qui pourrait bien me trainer en cour d'assises — et qui à coup sûr me fera passer pour fou. — N'importe ! une si légère considération ne m'arrêtera pas ».

La crainte de la cour d'assises, elle, l'arrêta. Il « préféra son repos aux tracasseries et aux poursuites qu'il pressentait et « Saint Antoine » ajourné à une époque clémente » réintégra le tiroir d'où il avait été tiré quelques mois auparavant.

A ce propos, il écrit à Maurice Schlésinger en février 1857 : « ...j'avais un volume tout prêt à paraître. Mais la rigueur des temps me force à en ajourner indéfiniment la publication ».

Et cet effort, ce travail épuisant de refonte et d'épuration ne connaîtra d'abord que partiellement la récompense et la consécration de l'imprimerie : la revue artistique et littéraire *L'Artiste* dirigé en 1857 par Théophile Gautier en publiera d'importants fragments (2) : le festin de Nabuchodonosor, l'arrivée de la Reine de Saba, Apollonius de Tyane, le Sphinx et la Chimère, les Bêtes fabuleuses, la Courtisane Demonassa ; mais ces morceaux, pour la plupart d'une indéniable beauté, n'enchanteront que médiocrement la majorité béotienne du public d'alors.

\*  
\*\*

Cette version de 1856 ne fut publiée intégralement qu'en février 1908, dans la *Revue de Paris*, puis en volume chez Fasquelle par les soins de M. Louis Bertrand qui la fit précéder d'une intéressante préface.

Flaubert avait, à de si fréquentes reprises, entretenu ses correspondants habituels de son *Saint-Antoine* — ce qui prouve surabondamment à quel point il était pénétré de ce sujet — qu'ils s'enquière, de temps à autre, de ce que devient ce travail.

Jules Duplan, apprenant qu'il l'a momentanément mis de côté pour entreprendre celui qui sera *Salammbo*, est d'avis que Flaubert devrait reprendre *Saint Antoine*. L'auteur de *Madame Bovary* lui explique pourquoi il ne partage pas cette manière de voir « ...Je sais bien, lui écrit-il, en décembre 1867, qu'au point de vue de la critique (mais la critique seulement), ce serait habile pour la dérouter » — il n'est pas tendre pour les critiques, mais il convient de reconnaître que ceux-ci furent à peu près unanimement impitoyables à son endroit — mais du moment que j'écrirais en pensant à ces drôles, je ne ferais plus rien qui vaille, il me faudrait rentrer dans la peau de Saint Antoine... C'est d'ailleurs un livre qu'il ne faut pas rater. Je sais maintenant ce qui lui manque, à savoir deux choses : 1° le plan ; 2° la personnalité de Saint Antoine. J'y arriverai. Mais il faut du temps, du temps... Je sens que

(2) Les 11 janvier et 1<sup>er</sup> février 1857.

si je me mettais à *Saint Antoine* maintenant, je l'accomoderais selon les besoins de la circonstance, ce qui est un vrai moyen de chute ».

Done, c'est ce travail deux fois abandonné déjà, pour en traiter un autre, que Flaubert pense à reprendre, environ juillet 1869, époque à laquelle il note : « Présentement, je suis perdu dans les Pères de l'Eglise. J'ai repris ma vieille toquade de *Saint Antoine*. J'ai relu mes notes, je refais un nouveau plan et je dévore les mémoires ecclésiastiques de Le Nain et Tillemont. J'espère parvenir où trouver un lien logique (et partant un intérêt dramatique) entre les différentes hallucinations du Saint. Ce milieu extravagant me plaît et je m'y plonge, voilà ».

Mais surgit soudain la crise aiguë d'hypocondrie de Louis Bouilhet, bientôt suivie de sa mort ; coup terrible pour Flaubert.

Un mois plus tard, s'étant ressaisi et ayant terminé maintes obligations résultant, pour lui, des dispositions testamentaires de Bouilhet, Flaubert écrit que ce qui lui ferait du bien, ce serait de se « jeter furieusement dans *Saint Antoine*, mais il n'a même pas le temps de lire ». Il s'y remet enfin, comme nous l'ont appris ses lettres de juillet 1870 à George Sand et M<sup>lle</sup> Leroyer de Chantepie, lorsqu'un nouveau contre-temps vient contrarier ses desseins : la guerre franco-allemande de 1870-1871.

Comme tout le monde à cette époque — et combien d'entre nous n'éprouvèrent point une dépression morale identique lors des deux guerres subies depuis 1870 — il lui est « impossible de lire n'importe quoi, à plus forte raison d'écrire ». Il passe son temps à attendre des nouvelles.

Puis, son angoisse s'émuissant avec le temps, il s'habitue « à ce qui est l'état naturel de l'homme, c'est-à-dire au malheur » et il reprend son *Saint Antoine*. L'annonçant à George Sand, il ajoute : « Les Grecs du temps de Périclès faisaient de l'art sans savoir s'ils auraient de quoi manger le lendemain. Soyons Grecs... ». Parfait ; mais les Prussiens progressent, envahissent le nord-ouest de la France, poussent jusqu'à Croisset qu'ils occupent en grand nombre (mais ne saccagent pas, se contentant de subtiliser quelques objets sans grande importance). Flaubert se réfugie, avec sa mère, chez sa nièce, à Neuville, près de Dieppe, d'où, un mois plus tard, il prendra le chemin du retour pour échapper, grâce au travail, à l'obsession de la France meurtrie et de Paris tombé aux mains des Communards.

Ayant trouvé intactes ses volumineuses notes sur *Saint Antoine*, mises à l'abri avant son départ, il se plonge en désespéré dans la préparation de son œuvre, s'y adonne même « avec suite et vigueur », au point que si plus rien ne l'entrave, *Saint Antoine* sera terminé avant un an. Et nous apprenons, en mai 1871, qu'il a « joliment envie de lire » à George Sand les 60 pages qui sont faites.

Le mois suivant, « ayant besoin de connaître à fond les dieux de l'Inde », il lit le *Lotus de la Bonne Loi*. Au mois d'août, il est à Paris où il prend force notes. En septembre, il écrit de Croisset à George Sand : « ...je me perds tant que je peux dans l'antiquité. Actuellement, je fais parler tous les dieux, à l'état d'agonie. Le sous-titre de mon bouquin pourra être : *Le comble de l'insanité...* » et, deux mois après, : « Ouf ! je viens de finir « mes dieux », c'est-à-dire la partie mythologique de mon *Saint Antoine* sur laquelle je suis depuis le commencement de juin ».

A ce moment, Flaubert doit s'occuper de faire représenter à l'Odéon — qui a reçu l'ouvrage en mai 1869 — *Mademoiselle Aïssé*, drame en

4 actes, en vers, de Louis Bouilhet. *Saint Antoine* est mis de côté une nouvelle fois.

Il le reprend au début de l'année 1872. Il y a beaucoup travaillé tout l'été. Encore 50 à 60 pages à écrire et le mot fin pourra être tracé à leur suite, si rien d'extraordinaire n'arrive. Tourgueneff, qui a entendu la lecture de quelques pages de *Saint Antoine*, « a eu l'air enchanté ».

Il était dit que tout conspirerait pour entraver la menée à bonne fin de *Saint Antoine*. Le 6 avril 1872, M<sup>me</sup> Flaubert mère décède, et voilà que *Saint Antoine* embête son auteur comme la vie elle-même. « J'aurais besoin pour le finir de l'enthousiasme que j'avais l'été dernier ». Mais de telles secousses l'ont ébranlé ! « ...Comme j'aurais envie de vous lire ce livre-là », écrit-il à la mi-mai 1872 à M<sup>me</sup> Roger des Genettes, car il est fait pour vous, j'entends, pour le petit nombre, pour la petite horde qui s'éclaircit ».

En juin, *La Tentation de Saint Antoine* est enfin terminée.

Flaubert en fait part ici et là. Notons seulement ce qu'il dit, à ce propos, en octobre 1872, à la sœur de son ami défunt Alfred Le Poitevin, M<sup>me</sup> Gustave de Maupassant, mère de celui qui devait illustrer ce nom en littérature : « ...J'en ai fini avec cette œuvre qui m'a occupé à diverses reprises pendant vingt-cinq ans ! et à défaut de « lui » — Le Poitevin, à qui l'œuvre sera dédiée — j'aurais voulu t'en lire le manuscrit à toi, ma chère Laure. Du reste, je ne sais pas quand je le publierai. Les temps ne sont point propices ».

La femme de l'éditeur de *La Tentation de Saint Antoine*, M<sup>me</sup> Charpentier, enthousiasmée par l'œuvre, prie Flaubert, en décembre 1873, d'appeler Antoine l'enfant qu'elle va mettre au monde. L'hôte de Croisset ne fut pas peu surpris de cet effet causé par la lecture de son dernier livre ; il en fut flatté, aussi, mais s'arrangea pour se faire remplacer.

Le samedi 7 février 1874 — entretemps Flaubert s'est livré à de petits travaux dont nous parlerons plus tard — il écrit, entre autres, à George Sand : « J'ai, hier, signé le dernier bon à tirer de *Saint Antoine*. Mais le susdit bouquin ne paraîtra pas avant le 1<sup>er</sup> avril, à cause des traductions. C'est fini, je n'y pense plus ».

Tourgueneff — qui a dit dans une lettre à Rawlston que *Saint Antoine* était une des œuvres les plus extraordinaires qu'il connaisse — a fait la traduction en russe ; elle ne put paraître tout de suite en Russie, non plus que l'édition française d'ailleurs, la censure ayant formellement interdit l'œuvre « pour cause de religion ».

Le premier tirage — deux mille exemplaires — fut immédiatement absorbé (3). Un second suivit aussitôt. Pourtant la critique, dans la petite et la grande presse, éreinte l'œuvre avec une telle âpreté qu'on sent qu'il y a là, surtout, une charge à fond contre l'homme plus que contre l'œuvre ; une sorte de vengeance contre le dédain qu'il a pour tous, à un degré quelque peu excessif, disons-le.

C'est à ce moment qu'il confie à son ami Laporte qu'il continue « à être roulé dans la fange par les folliculaires » ; mais il « s'en f... profondément et le livre ne s'en vend que mieux ». Il ne se vendit pas tant que cela si l'on en croit ce qu'écrivait Renan à la princesse Julie le 5 mai 1875 : « Flaubert est un peu attristé du peu de succès de

(3) Dans une lettre à M<sup>me</sup> Brainne, datée du 13 avril 1874 (voir Bulletin n° 5 des Amis de Flaubert, p. 54), Flaubert écrit : « Mon bouquin va très bien ! Mille exemplaires ont été vendus depuis mercredi ». L'exemplaire destiné à sa Correspondante portait cette dédicace : « A celle que j'aime, M<sup>me</sup> Brainne. Flaubert ».

sa *Tentation de Saint Antoine*. Il avait rêvé le succès de *Madame Bovary* pour cette œuvre bizarre qu'il aurait dû réserver à un petit nombre d'érudits capables de l'apprécier. L'avez-vous lue, chère princesse ? C'est malsain, souvent mauvais, mais souvent aussi plein d'un étonnant sentiment historique et d'une haute poésie. Mais le lecteur bourgeois est bien excusable de ne pas s'y intéresser ».

C'est également l'avis de Tourgueneff. Il l'écrit à Flaubert qui lui répond : « Vous me parlez de *Saint Antoine* et vous me dites que le gros public n'est pas pour lui. Je le savais d'avance — on se souvient, en effet, qu'il l'avait écrit à M<sup>me</sup> Roger des Genettes deux ans auparavant — mais je croyais être plus largement compris du public d'élite. Sans Drumont et le petit Pelletan, je n'aurais pas eu d'article élogieux... (4). Le grand public m'a quitté après *Salammô* ».

C'est à cette époque que le dessinateur Cham exécute un dessin, récemment mis en vente, représentant « Madame Bovary reprochant à Saint Antoine d'avoir compromis tout le bien qu'elle avait fait à M. Flaubert ».

Parlant de la *Tentation de Saint Antoine*, Villiers de l'Isle Adam dira : « ...c'est un cauchemar tracé avec un pinceau splendide, trempé dans les couleurs de l'arc-en-ciel. Oui, ce livre est merveilleusement amusant et donne à penser. Pour l'aimer, il ne s'agit que de se priver de ridicule, d'être trop difficile, voilà tout » ; de son côté, Emile Faguet a pu écrire, non sans vraisemblance, que cette œuvre « témoigne surtout d'un effort prodigieux dont on n'a pas su effacer les traces et qui nous communique la sensation d'une fatigue morne ». Cet effort et le secret de cette fatigue, nous avons tenté de les exposer ci-dessus. Il n'en reste pas moins que, « revue des conceptions religieuses et des divinités de toutes les époques et de toutes les races ; revue d'un pittoresque intense, faite pour étourdir le jugement et affoler l'imagination », *La Tentation de Saint Antoine* — cette lutte de la personnalité humaine contre le panthéisme », comme l'a définie Maurice Barrès dans son sixième cahier, page 10 — reste, après *Faust* à quoi elle s'apparente, le plus beau poème allégorique et philosophique de la littérature mondiale.

« J'avoue ma prédilection pour ce livre, dira Jules Lemaitre, en octobre 1879 (*Les Contemporains*, tome VIII, page 113). Et je ne parle pas seulement du style qui, comme dans *Salammô* et dans *Saint Julien* a des brièvetés et des reliefs saisissants dans ses contours accusés, et qui réellement émeut tous les sens à la fois ou tour à tour d'une manière troublante, comme si les mots vivaient d'une vie animale ; ni du tohubohu fantastique des idées et des images, qui fait que le lecteur, s'il

(4) Il y eut pourtant quelques articles élogieux, notamment celui de Théodore de Banville. Flaubert l'en remercie en ces termes : « Trois fois merci, mon cher poète ! Il convient aux forts d'être indulgents. J'envoie votre article à ma nièce. Elle le gardera dans ses archives comme un titre de noblesse. Tout à vous. Votre G. Flaubert ».

Nous rapporterons encore cet éloge, dû à Gabriel d'Annunzio et exprimé quelques heures avant sa mort survenue au début de 1938 : « ...Mon seul maître a été Gustave Flaubert : *La Tentation*, c'est le modèle de ce que j'ai toujours cherché ; l'élégance dans la force violente.

Enfin, nous avons relevé récemment ce passage d'une lettre de Flaubert à J. de Tourbey, datée du 5 septembre 1873 : « Je proteste contre l'annonce qu'on en a faite d'une pièce de théâtre. *Saint-Antoine* n'est pas une pièce, ni un roman non plus. Je ne sais quel genre lui assigner ». (Catalogue de la vente de la Correspondance inédite..., adressé à J. de Tourbey, 28 juin 1937).

---

s'abandonne, ne sait pas plus où il en est que le pauvre Antoine, et souffre presque de l'obsession de ces bizarreries précises, car elles ont quelque chose de lancinant et ne le bercent point comme un rêve, mais le heurtent et le poignent à la façon d'un cauchemar. Non, la *Tentation de Saint-Antoine* est autre chose qu'une débauche d'imagination patiente et savante. Je doute si aucun livre témoigne mieux la faculté qu'a notre âge de s'intéresser à tout, de se déprendre de soi et de voir telles qu'elles sont les choses mêmes qui nous sont le plus étrangères. La *Tentation de Saint-Antoine* nous fait faire d'autant plus de chemin hors de nous-mêmes qu'elle nous présente les conceptions de l'imbécillité humaine par le côté extérieur, sans les interpréter, et comme des idées qui n'ont plus de sens, étant nées de cerveaux avec lesquels les nôtres, plus compliqués, n'ont presque rien de commun. A ce voyage à travers les religions, qui sont les manières dont l'homme a conçu le monde, succède le voyage à travers le monde lui-même, dans l'espace où se meuvent les astres ; et par là, l'esprit achève de se dépayser. La morale de cette pérégrination en est loyalement tirée. « ...Quel est le but de tout cela ? demande Antoine. — Il n'y a pas de but, répond le diable... Les choses ne t'arrivent que par l'intermédiaire de ton esprit. Tel qu'un miroir concave, il déforme les objets, et tout moyen te manque pour en vérifier l'exactitude. Jamais tu ne connaîtras l'univers dans sa pleine étendue ; par conséquent, tu ne peux te faire une idée de sa cause, avoir une notion juste de Dieu, ni même dire que l'univers est infini. La forme est peut-être une erreur de tes sens, la substance une imagination de ta pensée. A moins que, le monde étant un flux perpétuel de choses, l'apparence, au contraire, ne soit tout ce qu'il y a de plus vrai ; l'illusion, la seule réalité ! »

Nous n'avons pas voulu clore ces notes sur l'œuvre maîtresse de Flaubert sans citer ces quelques lignes synthétiques sur ce que l'on peut considérer comme le testament mystique et spirituel de l'auteur de *l'Education Sentimentale*.

Maurice HALOCHE.

---

## George Sand à Croisset et Flaubert à Nohant

A première vue, il semble que l'amitié si affectueuse et si solide qui liait l'auteur de *Madame Bovary* à celui de *Lélia* ne se soit manifestée que dans leur correspondance. Plus de quatre cents lettres, en effet, réparties assez régulièrement sur un espace de dix ans, attestent l'intérêt et l'attachement jamais défailants que se vouaient les deux écrivains amis. D'autre part, au cours de quinze années, de 1859, date de leur première rencontre, jusqu'à la mort de Sand, en 1876, les entrevues ont été plutôt rares, se bornant aux brefs moments où ils se trouvaient simultanément à Paris.

Trois fois cependant, on le sait, George Sand a passé quelques jours chez Flaubert, à Croisset, et deux fois, Flaubert lui rendait sa visite à Nohant. Il est peut-être intéressant de reproduire ici le texte complet des notes que G. Sand a jetées sur son Journal au cours de ces journées pleines de charme. Malgré le style peu soigné et les phrases construites avec négligence, on y saisit sur le vif l'atmosphère de cordialité et de confiance qui caractérisait ces séjours (1).

### SAND A CROISSET, 28-30 Août 1866

Au mois d'août 1866, G. Sand se trouve à Paris pour les représentations des *Don Juan de Village*, pièce qu'elle avait écrite en collaboration avec son fils Maurice. Le 22, elle fait savoir à Flaubert qu'elle a l'intention de lui rendre visite à Croisset, en revenant d'un séjour chez Alexandre Dumas fils, à Saint-Valery (2). Flaubert répond aussitôt par un télégramme et une lettre (3), fait préparer une chambre et se hâte d'annoncer la bonne nouvelle à sa nièce, afin qu'elle puisse venir voir la célèbre romancière : « Ta grand'mère a voulu que je t'avertisse de cela, de peur que tu ne sois ensuite fâchée... de n'avoir pas vu M<sup>me</sup> Sand » (4). Un moment, un rhume qui la retient au logis menace de gâter le plaisir, mais il faut croire que le mal s'est retiré à temps, puisque la voilà qui arrive :

Mardi, 28 août (5) : ...J'arrive à Rouen à une heure. Je trouve

(1) Nous avons pu copier ces passages à la Bibliothèque Nationale, grâce à la bienveillance de M<sup>me</sup> Cordroch, bibliothécaire au Département des Manuscrits ; qu'elle veuille bien accepter nos vifs remerciements. Une partie importante de ces relations a été publiée par M. André Maurois dans son beau livre *Lélia ou la Vie de George Sand*, Paris, Hachette, 1952. Nous remercions l'auteur qui a bien voulu nous permettre de reproduire ces passages pour rendre notre récit aussi complet que possible. Pour l'annotation de cet article, enfin, nous devons plusieurs renseignements à M. Jacques Toutain, Président des Amis de Flaubert, dont on connaît le zèle infatigable pour rendre service aux admirateurs du grand maître de Croisset.

(2) Cf. *Correspondance entre George Sand et Gustave Flaubert*, Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1916), p. 10, lettres n<sup>os</sup> XII et XIII.

(3) *Œuvres complètes de Gustave Flaubert. Correspondance*, t. V, 1929, lettre n<sup>o</sup> 862.

(4) *Ibid.* n<sup>o</sup> 861.

(5) Agenda de G. Sand, 1866. Bibl. Nat., Département des Manuscrits, nouv. acq. fr. 24.828.

Flaubert à la gare avec une voiture. Il me mène voir la ville, les beaux monuments, la cathédrale, l'hôtel de ville, Saint-Maclou, Saint-Patrice (6) : c'est merveilleux. Un vieux charnier (7) et des vieilles rues, c'est très curieux. Nous arrivons à Croisset à trois heures et demie. La mère de Flaubert est une vieille charmante. L'endroit est silencieux, la maison confortable et jolie et bien arrangée. Et un bon service, de la propreté, de l'eau, des prévisions, tout ce qu'on peut souhaiter. Je suis comme un coq en pâte. Flaubert me lit le soir une *Tentation de Saint-Antoine* (8) superbe. Nous bavardons dans son cabinet jusqu'à deux heures.

**Mercredi, 29 août** : Nous partons à onze heures par le bateau à vapeur, avec M<sup>me</sup> Flaubert, sa nièce, son amie, M<sup>me</sup> Vasse (9), et la fille de celle-ci, M<sup>me</sup> de la Chaussée. Nous allons à La Bouille (10). Un temps affreux, pluie et vent. Mais je reste dehors à regarder l'eau qui est superbe. Et les rives idem. A La Bouille, on reste dix minutes, et on revient, avec la barre, ou le flot, ou le Mascaret, raz-de-marée. On est rentré à une heure. On fait du feu, on se sèche, on prend du thé. Je repars avec Flaubert pour faire le tour de sa propriété, jardin, terrasses, verger, potager, ferme, citadelle, une vieille maison de bois bien curieuse qui lui sert de cellier, — la Sente de Moïse (11). La vue d'en haut sur la Seine, le verger, abri excellent tout en haut, le terrain sec et blanc au-dessus, tout charmant, très poétique. Je m'habille ; on dine très bien. Je joue aux cartes avec les deux vieilles dames. Je cause ensuite avec Flaubert et je me couche à deux heures. Excellent lit ; on dort bien. Mais je retousse ; mon rhume est mécontent ; tant pis pour lui.

**Judi, 30 août** : Départ de Croisset à midi avec Flaubert et sa nièce. Nous la déposons à Rouen. Nous revoyons la ville, le port (12), c'est vaste et superbe. Un beau baptistère dans une église de Jésuites (13). Flaubert m'emballe.

Ils sont contents tous les deux de cette visite qui leur a permis de mieux se connaître. « Toi, tu es un brave et bon garçon, tout grand homme que tu es, et je t'aime de tout mon cœur », lui écrit-elle le lendemain de son départ (14). Et Flaubert de répondre : « ...Vous avez extrêmement plu à tout le monde. C'est comme ça ! on ne tient pas contre l'irrésistible et involontaire séduction de votre personne » (15).

(6) Saint-Maclou, église de style gothique flamboyant, de pierre entièrement sculptée, une des merveilles de Rouen ; Saint-Patrice, église gothique, connue surtout par ses vitraux magnifiques.

(7) Ancien cimetièrre situé à côté de l'église Saint-Maclou et dont les bâtiments existent toujours (*Autre Saint-Maclou*).

(8) Il s'agit évidemment de la version de 1856.

(9) M<sup>me</sup> Vasse (G. Sand écrit M<sup>me</sup> Vaas) était une amie d'enfance de M<sup>me</sup> Flaubert. Une de ses filles, Coralie, était l'épouse de l'officier M. de la Chaussée.

(10) Village situé sur la Seine, à dix-huit kilomètres au Sud-Ouest de Rouen.

(11) Petit chemin rocailleux menant de Croisset à Cantelou et passant près de la propriété de Flaubert. Il a disparu lorsqu'on a construit l'usine qui se trouve actuellement sur l'emplacement de la maison Flaubert.

(12) Dans son Agenda, George Sand écrit bien lisiblement *le pont*, ce qui est évidemment une erreur.

(13) Il y a dans l'église Saint-Romain des fonts baptismaux dont le dôme en bois est orné de bas-reliefs de la Renaissance, représentant des scènes de la Passion.

(14) Corr., G.S.-G.F., p. 11, n° XIV.

(15) Corr. de Fl. Supplément (Ed. Jacques Lambert), t. II, n° 312.

Déjà, ils éprouvent le besoin d'un épanchement plus intime encore. « Vous êtes un être très à part, mystérieux », lui dit-elle peu après. « J'ai eu de grandes envies de vous questionner, mais un trop grand respect de vous m'en a empêchée » (16).

L'occasion se présentera bientôt. Car voilà que la première représentation de la *Conjuration d'Amboise* appelle Flaubert à Paris : « Après la pièce de Bouilhet, rien ne vous empêchera, j'espère, de revenir ici avec moi, non pour un jour comme vous dites, mais pour une semaine au moins. Vous aurez votre chambre, avec un guéridon et tout ce qu'il faut pour écrire » (17). George Sand, qui vient de rentrer à Nohant, après un voyage en Bretagne, accepte de bon cœur : « Je ferai mon possible pour être à Paris à la représentation de la pièce de votre ami, et j'y ferai mon devoir fraternel comme toujours ; après quoi, nous irons chez vous et j'y resterai huit jours... Nous bavarderons, vous et moi, tant et plus. S'il fait beau, je vous forcerai à courir. S'il pleut toujours, nous nous cuirons les os des guibolles en nous racontant nos peines de cœur » (18).

La première a lieu le 29 octobre 1866, et quelques jours après, Sand et Flaubert partent ensemble pour Croisset :

#### SAND A CROISSET, 3-10 novembre 1866

**Samedi, 3 novembre (19) :** Départ de Paris à une heure avec Flaubert. Express très rapide. Temps délicieux, charmant pays, bonne causerie. A Rouen-gare, nous trouvons M<sup>me</sup> Flaubert et son autre fils, le médecin (20). A Croisset, tour de jardin, causerie, dîner, recauserie et lecture jusqu'à une heure et demie. Bon lit, sommeil de plomb.

**Dimanche, 4 novembre :** Temps ravissant. Tour de jardin jusqu'au verger. Travail. Je suis très bien dans ma chambrette ; il y fait chaud. A dîner, la nièce et son mari, la vieille dame Crépet (21), tante du Crépet de Valentine. Elle s'en va demain. Patiences. Gustave me lit ensuite la féerie (22). C'est plein de choses admirables et charmantes ; trop long, trop riche, trop plein. Nous causons encore. A deux heures et demie, j'ai faim ; nous descendons chercher du poulet froid à la cuisine. Nous sortons une tête dans la cour pour chercher de l'eau à la pompe. Il fait doux comme au printemps. Nous mangeons, nous remontons, nous fumons, nous recausons ; nous nous quittons à quatre heures du matin.

**Lundi, 5 novembre :** Toujours un temps délicieux. Après déjeuner, nous allons nous promener. J'entraîne Gustave qui est héroïque (23).

(16) Corr. G.S.-G.F., p. 43, n<sup>o</sup> XVI.

(17) Corr. de Fl. (Ed. Conard), t. V, n<sup>o</sup> 868.

(18) Corr. G.S.-G.F., p. 48, n<sup>o</sup> XVIII.

(19) Agenda de G. Sand, 1866. Bibl. Nat., Dép<sup>t</sup> des Mss, n. a. fr. 24.828.

(20) Achille Flaubert, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Il était de neuf ans plus âgé que Gustave.

(21) Femme d'un magistrat de Rouen et mère d'Eugène Crépet, qui était l'ami de Baudelaire et de Flaubert.

(22) *Le Château des Cœurs*, fait en collaboration avec Louis Bouilhet et la comtesse d'Osmoy. Malgré de nombreuses démarches de la part de Flaubert, la pièce ne fut jamais jouée.

(23) On sait le peu de goût que Flaubert éprouvait pour la promenade et l'exercice physique.

Il s'habille et il me conduit à Canteleu ; c'est à deux pas, en haut de la côte. Quel adorable pays, quelle douce, large et belle vue ! Je rapporte une charge de polypiers de silice (24) ; il n'y a que de ça ! Nous rentrons à trois heures. Je travaille. Après dîner, recauserie avec Gustave. Je lui lis Cadrio (25). Nous recausons et nous soupçons, d'une grappe de raisin et d'une tartine de confitures.

Mardi, 6 novembre : Il pleut. Nous partons à une heure, en bateau à vapeur, pour Rouen, avec la maman. Je vas (26) avec Gustave au Cabinet d'Histoire naturelle ; reçus par M. Pouchet (27) : sourd comme un pot et malade, et faisant des efforts inouïs pour être charmant. Impossible d'échanger un mot avec lui. Mais de temps en temps, il explique, et c'est intéressant. L'aptéryx (28) ; le longipode ; le nid de quatre-vingts mètres de tour, avec les œufs abandonnés dans le fumier ; les petits qui naissent avec des plumes ; collection de coquilles superbe. Cabinets de M. Pouchet : son araignée vivante, mangeuse d'oiseaux, son crocodile (29). Nous descendons au Musée des Faïences ; jardin, statues, fragments, porte de Corneille (30).

Nous rentrons dîner chez M<sup>me</sup> Caroline Commanville (31). Ensuite à la ménagerie Schmidt (32). Superbes animaux apprivoisés comme des chiens. Les fœtus ; la femme à barbe ; une pantomime (foire Saint-Romain) (33). Nous rentrons à minuit et demi à Croisset, avec la maman qui est très vaillante et qui a fait une grande course à pied. Nous causons encore jusqu'à deux heures.

(24) Squelette calcaire ou corné secrété par les polypes.

(25) Roman dialogué, publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1<sup>er</sup> septembre au 15 novembre 1867, paru en volume en avril 1868. Paul Meurice l'adapta à la scène ; la première représentation eut lieu à la Porte Saint-Martin, le 3 octobre 1868.

(26) Sand n'écrit presque jamais « je vais » dans sa prose familière.

(27) Félix-Archimède Pouchet, médecin et naturaliste, directeur du Muséum d'Histoire naturelle à Rouen, membre de l'Académie des Sciences. Son fils, Georges Pouchet, médecin et naturaliste comme son père, était un ami assez intime de Flaubert.

(28) Kiwi, genre d'oiseau propre à la région austro-zélandaise.

(29) Citons ici, à titre de curiosité, un fragment inédit de la lettre de Flaubert à Sand du 27 décembre 1866. (Corr. Ed. Conard, T. V, n° 887. L'autographe est conservé dans la Coll. Spoelberch de Lovenjoul, à Chantilly) : « Ah, j'oubliais une commission : le père Pouchet m'a chargé de vous dire que : Il était tellement troublé par votre présence, qu'il avait oublié de vous dire que non seulement il admirait vos œuvres démesurément, mais encore celles de votre fils, etc. Quand il veut s'égarer, il ouvre *Masques et Visages*. Et il est revenu sur sa barbe qui n'était pas faite ce jour-là ». Quant au livre de Maurice Sand, Flaubert fait évidemment allusion aux *Masques et Bouffons* (Comédie Italienne), Paris, Michel Lévy, 1866.

(30) L'ancien « Musée des Faïences » est devenu depuis le « Musée des Antiquités », les faïences ayant été transposées dans un nouveau musée, dit « Musée des Céramiques ». Dans le jardin qui entourait le Musée des Faïences, on avait mis beaucoup d'antiquités rouennaises (pierres et statues) ; à l'intérieur du Musée, se trouvait (et se trouve encore) une porte en bois de chêne provenant de la maison de Pierre Corneille, à Rouen.

(31) Nièce de Flaubert. Sand orthographie « Comenville ».

(32) La Chronique de Rouen des 1<sup>er</sup> et 15 novembre 1866 signale la ménagerie Schmidt, installée au Cirque Sainte-Marie de la foire Saint-Romain et comprenant treize lions, un tigre de Bengale, léopards, hyènes, ours noirs et blancs, un énorme éléphant, reptiles et crocodiles.

(33) C'est probablement à cette occasion que Flaubert et G. Sand virent la Tentation de Saint-Antoine dans la baraque du père Legrain.

**Mercredi, 7 novembre** : Temps gris, pas froid. Tour de jardin. Travail à Montrevêche (34). Journée raisonnable. Le soir, Flaubert me lit la première partie de son roman (35). C'est bien, bien. Il lit depuis dix heures jusqu'à deux. Nous causons jusqu'à quatre.

**Jeudi, 8 novembre** : Même temps gris. Tour de jardin. Travail. Diner. Causerie. Lecture du roman de Flaubert. Causerie.

**Vendredi, 9 novembre** : Malade ce matin. Je ne déjeune pas. Beau temps. Le soleil se montre un peu. Je travaille. Je fais ma malle.

**Samedi, 10 novembre** : Je quitte Croisset, bien portante ou à peu près, à midi et demi. Flaubert et sa mère me conduisent à la gare. Je pars à une heure trois-quarts.

En arrivant à Paris, ce samedi soir-là, Sand apprend la mort de son ami Charles Duveyrier. Malade de chagrin, elle s'épanche à Flaubert dans quelques lettres toutes pleines de mélancolie. « Je vous donne la part de mon cœur qu'il avait », lui écrit-elle. « ...Aimez-moi plus qu'avant puisque j'ai de la peine » (36). Car ils sont bien familiers maintenant, remplis d'admiration l'un pour l'autre, étonnés de se découvrir si différents et de s'aimer tout de même, heureux de s'entendre, malgré leurs conceptions littéraires diamétralement opposées. Écoutons Flaubert dans la première lettre écrite après le départ de son amie : « Sous quelle constellation êtes-vous donc née pour réunir dans votre personne des qualités si diverses, si nombreuses et si rares ? Je ne sais pas quelle espèce de sentiment je vous porte, mais j'éprouve pour vous une tendresse particulière et que je n'ai ressentie pour personne jusqu'à présent. Nous nous entendions bien, n'est-ce pas ?... Nous nous sommes séparés au moment où il allait nous venir sur les lèvres bien des choses. Toutes les portes, entre nous deux, ne sont pas encore ouvertes. Vous m'inspirez un grand respect, et je n'ose pas vous faire de questions » (37). Et voici son opinion exprimée dans une lettre à M<sup>me</sup> Roger des Genettes, et qui semble sincère : « Mon illustre amie, M<sup>me</sup> Sand, m'a quitté samedi soir. On n'est pas meilleure femme, plus bon enfant, et moins bas-bleu. Elle travaillait toute la journée, et le soir nous bavardions comme des pies jusqu'à des trois heures du matin. Quoi qu'elle soit un peu trop bienveillante et bénisseuse, elle a des aperçus de très fin bon sens, pourvu qu'elle n'enfourche pas son dada socialiste. Très réservée en ce qui la concerne, elle parle volontiers des hommes de 48 et appuie volontiers sur leur bonne volonté plus que sur leur intelligence » (38).

C'est à partir de ce séjour-là qu'ils commencent à s'adresser cette correspondance admirable par laquelle, discutant et défendant les questions les plus élevées et les plus diverses, sans jamais pleinement s'accorder, ils ont érigé un des monuments les plus curieux et les plus importants de la littérature française.

L'année s'écoule. Flaubert travaille péniblement à son *Education Sentimentale* ; G. Sand, avec sa facilité ordinaire, continue *Montrevêche* et *Cadio*. Il y a bien, de part et d'autre, quelques projets de visite, que la maladie fait échouer. Deux fois même, en septembre 1867, G. Sand

(34) Pièce que G. Sand voulait tirer du roman du même titre, paru en 1852. En mars 1867, elle renonça à ce projet (cf. lettre à Flaubert du 4 mars 1867, Corr. G.S.-G.F., p. 75).

(35) *L'Education Sentimentale*.

(36) Corr. G.S.-G.F., lettres XXIV et XXVII, pp. 27 et 31.

(37) Corr. Ed. Conard, T. V, n° 876.

(38) *Ibid.*, n° 875.

passé tout près de Croisset, pendant un voyage en Normandie, mais Flaubert n'est pas là pour l'accueillir.

En mai 1868 pourtant, elle va se rendre encore aux instances de son ami. Ils ont l'intention de partir ensemble pour Croisset vers le 20, malgré l'inquiétude qu'inspire à Sand la maladie de son amie Esther Lambert (39). Mais voilà que, tout à coup, Flaubert, exaspéré au plus haut point par les bruits de Paris qui l'empêchent de dormir, se résout à quitter la capitale et à retourner à Croisset (40). G. Sand le suivra peu de jours après :

#### SAND A CROISSET, 24-26 mai 1868

**Dimanche. 24 mai (41) :** ...Je voyage avec un militaire qui me réveille en me tapant sur l'épaule pour m'offrir du sucre d'orge. Nous nous quittons bons amis. Flaubert m'attend à la gare et me force à aller pisser pour que je ne devienne pas comme Sainte-Beuve (42). Il pleut à Rouen, comme toujours. Je trouve la maman moins sourde, mais plus de jambes, hélas ! Je déjeune, je cause en marchant sous la charmille que la pluie ne perce pas. Je dors une heure et demie sur un fauteuil et Flaubert sur son divan. Nous recausons. On dîne avec la nièce, son mari et M<sup>me</sup> Frankline (43). Gustave me lit ensuite une farce religieuse (44). Je me couche à minuit.

**Lundi, 25 mai :** Croisset. Temps superbe. On déjeune et on va en voiture à Saint-Georges (45), par une cavée charmante au milieu des bois. Des tas de fleurs partout : le géranium purpureum superbe ; des polygalas, une scrophulaire. Le Saint-Georges, ancienne abbaye romane très belle ; salle de chapitre très conservée. On va à Duclair (46), où on laisse reposer les chevaux, et on revient par Canteleu où je monte sur le siège pour voir le pays admirable. La descente, enchantée. On dîne avec les mêmes et M. Commanville qui a le front plat. M<sup>me</sup> Frankline chante, mal. Nous montons à neuf heures. Flaubert me lit trois cents pages excellentes (47) et qui me charment. Je me couche à deux heures. Je tousse beaucoup. Le tulipier est couvert de fleurs (48).

**Mardi, 26 mai :** Partie de Croisset à midi avec Gustave. Bibliothèque de la ville, visite à Bouilhet ahuri (49). Départ à une heure et demie.

(39) Femme du peintre Eugène Lambert. Elle était sur le point d'accoucher, mais des complications rendaient l'événement précaire.

(40) On peut lire le récit amusant de cette terrible journée dans une lettre aux Goncourt. Corr., Ed. Conard, T. V, n° 968.

(41) Agenda de G. Sand, 1868. B. N., D<sup>4</sup> des Mss, n. a. fr. 24.890.

(42) Sainte-Beuve souffrait à ce moment d'une maladie de vessie.

(43) M<sup>me</sup> Frankline Groult, amie de Caroline Commanville, la nièce de Flaubert. (Sand écrit « Franqueline »).

(44) S'agirait-il déjà de la « Vie et Travaux du R.P. Cruchard » ? Ou plutôt de « L'Enfant prodige » ? (Voir ce que Sand dit le 25 décembre 1869).

(45) Il existe dans le village de Saint-Martin-de-Boscherville une église célèbre du 13<sup>e</sup> siècle (art roman dans sa plénitude), intitulée Abbaye de Saint-Georges-de-Boscherville. L'église est encore solide, mais il ne reste de l'Abbaye qu'un petit cloître et quelques salles.

(46) Petite ville, située sur la Seine, à vingt kilomètres à l'Ouest de Rouen.

(47) De l'Éducation Sentimentale.

(48) Ce tulipier intéressait hautement G. Sand. A sa première visite, elle l'avait déjà remarqué, et après son retour à Paris, elle en avait réclamé quelques feuilles. (Cf. Corr. G.S.-G.F., pp. 11 et 12).

Pionçade jusqu'à Paris... Je vas dîner avec Maxime Du Camp ; il est bien gentil, brave cœur...

A peine G. Sand partie, Flaubert la regrette mélancoliquement : « Je pense à vous », lui écrit-il le 28 mai déjà. « Je m'ennuie de vous et je voudrais vous revoir, voilà... Il faudra s'arranger pour venir ici cet automne passer une quinzaine » (50). Car il semble qu'il a besoin d'elle pour lui « remonter le moral » qui est déjà bien bas souvent. Voici comment il s'exprime à ce sujet dans une lettre à M<sup>lle</sup> Leroyer de Chantepie : « J'ai eu pendant quelques jours, le mois dernier, la visite de notre amie M<sup>me</sup> Sand. Quelle nature ! Quelle force ! Et personne en même temps n'est d'une société plus calmante. Elle vous communique quelque chose de sa sérénité » (51). Mais l'automne passe, et pas de G. Sand à Croisset ! La visite dont elle vient de nous raconter les détails aura été la dernière !

D'autre part, Flaubert aussi décline les invitations. En avril 1868 déjà, il lui a écrit : « Je serais perdu si je bougeais d'ici la fin de mon roman. Votre ami est un bonhomme en cire ; tout s'imprime dessus, s'y incruste, y entre. Revenu de chez vous, je ne sougerais plus qu'à vous, et aux vôtres, à votre maison, à vos paysages, aux mines des gens que j'aurais rencontrés, etc. Il me faut de grands efforts pour me recueillir ; à chaque moment je déborde » (52). Pour la même raison, il refuse d'assister au baptême des petites-filles de G. Sand, en décembre 1868, fête à laquelle on l'invite avec instance : « Si j'allais chez vous à Nohant, j'en aurais ensuite pour un mois de rêverie sur mon voyage. Des images réelles remplaceraient dans mon pauvre cerveau les images fictives que je compose à grand'peine. Tout mon château de cartes s'écroulerait » (53). Le roman avant tout en effet, avant l'amour, avant l'amitié, avant le bonheur personnel ! C'est comme ça chez Flaubert, hélas ! L'Education Sentimentale achevée, voilà un autre empêchement : la mort de son ami le plus intime, son alter ego, Louis Bouilhet. Flaubert va se mettre en quatre, sans succès d'ailleurs, pour faire jouer une de ses pièces posthumes : Mademoiselle Aïssé (54).

Enfin, il promet sa visite pour Noël 1869. Sand, devenue sceptique, lui rappelle cette promesse tous les jours, avec parfois un peu d'ironie malicieuse : « Lina (55) me charge de te dire qu'on t'autorisera à ne pas quitter ta robe de chambre et tes pantoufles. Il n'y a pas de dames, pas d'étrangers. Enfin, tu nous rendras bien heureux et il y a longtemps que tu promets... » (56). Cette fois-ci pourtant, c'est pour de bon :

#### FLAUBERT A NOHANT, 23-28 décembre 1869

Jeudi, 23 décembre (57) : ...Flaubert et Plauchut (58) arrivent à cinq heures et demie. On s'embrasse, on dîne, on cause, on joue du

(49) Bouilhet était conservateur de la Bibliothèque de Rouen depuis mai 1867.

(50) Corr., Suppl., T. II, n° 386.

(51) Corr., Ed. Conard, T. V, n° 974.

(52) Ibid., n° 966.

(53) Ibid., n° 1005.

(54) La pièce ne devait être jouée que le 6 janvier 1872.

(55) Epouse de Maurice, le fils de G. Sand.

(56) Corr. G.S.-G.F., p. 190, n° CXL.

(57) Agenda de G. Sand, 1869. B. N., D<sup>t</sup> des Mss, n. a. fr. 24.831.

(58) Edmond Plauchut, ami intime de G. Sand.

python (59) et des airs arabes. Flaubert raconte des histoires. On se quitte à une heure.

**Vendredi, 24 décembre :** Pluie et neige toute la journée. On est gai... Je descends déjeuner avec les autres à onze heures. Flaubert donne aux fillettes (60) des étrennes qui les charment. Lolo porte son bébé toute la journée. Elle joue dans ma chambre où je reçois Flaubert et Plauchut. Et elle fait leur admiration. Elle a sa belle toilette ; Titite aussi. Tous les jeunes gens (61) viennent et dînent. Après, les marionnettes, la tombola, un décor féérique. Flaubert s'amuse comme un moutard. Arbre de Noël sur le théâtre. Cadeaux à tous. Lolo s'amuse ; elle est charmante et va se coucher sagement. Lina chaude et ravie. On fait Réveillon splendide. Je monte à trois heures.

**Samedi, 25 décembre :** On déjeune à midi. Tout le monde est resté, sauf Planet. Flaubert nous lit de trois à six heures et demie sa grande féerie (62), qui fait grand plaisir, mais qui n'est pas destinée à réussir. Elle nous plaît fort ; on en cause beaucoup. Comme on dîne tard, Lolo dîne avec sa sœur. Je l'ai à peine vue aujourd'hui. On est très gai ce soir. Flaubert nous fait crever de rire avec l'Enfant prodigue (63).

**Dimanche, 26 décembre :** Beau temps bien froid. On sort au jardin, même Flaubert qui veut voir la ferme. Nous allons partout. On lui présente le bélier Gustave. On cause au salon, on est calme. Les fillettes charmantes. René et Edme s'en vont. A trois heures, Maurice se décide à jouer avec Edme une improvisation, qui est charmante. Le premier acte admirablement réussi, le second trop long ; mais très comique encore. Flaubert rit à se tordre. Il apprécie les marionnettes. Edme est excellent, plein d'esprit. Je monte à deux heures.

**Lundi, 27 décembre :** Il neige sans désemparer. Fadet (64) ne veut pas mettre la patte dehors. On déjeune à midi. Lolo danse toutes ses danses. Flaubert s'habille en femme et danse le cachucha (65) avec Plauchut. C'est grotesque ; on est comme des fous. Visite de M. et M<sup>me</sup> Duvernet (66) qui nous calme. Visite du docteur. Edme et Antoine (67) parlent. Nous passons sagement la soirée à causer. Adieux de Flaubert.

Décidément, Flaubert est conquis par le monde de Nohant. « Pendant toute la route, je n'ai pensé qu'à Nohant », écrit-il le 30 décembre. « Je ne peux pas vous dire combien je suis attendri de votre réception. Quels braves et aimables gens vous faites tous. Maurice me semble

(59) Plaisanterie pour « serpent », instrument de musique.

(60) Maurice Sand avait épousé, en 1862, Lina Calamatta, fille du graveur italien Luigi Calamatta. Ils avaient deux filles, Aurore (Lolo), née le 9 janvier 1866, et Gabrielle (Titite), née le 12 mars 1868. C'était surtout Aurore que Sand adorait.

(61) Ainsi sont désignés ordinairement, dans les écrits familiers de G. Sand, ses nouveaux amis, souvent très jeunes encore, habitant La Châtre et les environs de Nohant. A ce cercle appartiennent, entre autres, Maxime de Planet et les petits-neveux de Sand, René, Edme, et Albert Simonnet. Ils venaient souvent la voir pour égayer sa vieillesse.

(62) Le Château des Cœurs.

(63) Voir la note 44.

(64) Le chien de Nohant.

(65) Danse espagnole très populaire.

(66) Anciens amis de G. Sand, habitant La Châtre.

(67) Antoine Ludre, fils de l'avoué de G. Sand et un des « jeunes gens ».

l'homme heureux par excellence, et je ne puis m'empêcher de l'envier, voilà ! Bécotez de ma part M<sup>lle</sup> Lolo, dont je m'ennuie extrêmement. Mes compliments à Coq-en-bois (68) et à tous les « chers lubriques » dont j'ai partagé les festins. Et puisque c'est le moment des souhaits de bonne année, je vous souhaite à tous la même continuation, car je ne vois pas ce qui vous manque » (69).

Les événements de 1870-71 empêchent provisoirement Flaubert de faire un nouveau séjour en Berry. Quant à G. Sand, elle vieillit peu à peu ; souvent malade, elle n'aime plus tellement les voyages ; elle préfère rester tranquillement dans son intime Nohant, au milieu d'une famille et d'amis qui l'adorent. Elle fait pleuvoir les invitations sur la tête de Flaubert qui, de plus en plus maussade et misanthrope, se dérobe toujours. Sand le lui reproche affectueusement : « Triste ou gai, je t'aime et je t'attends toujours, bien que tu ne parles jamais de venir nous voir et que tu en regrettes l'occasion avec empressement ; on t'aime chez nous quand même ; on n'est pas assez littéraire pour toi, chez nous, je le sais ; mais on aime et ça emploie la vie » (70).

Il promet à la fin de venir en janvier 1873, avec son grand ami Tourgueneff. Mais le temps s'écoule ; Flaubert est retenu au logis par une grippe tenace. Et quand il est guéri, voilà que l'écrivain russe, « poire molle », comme le caractérise Flaubert, ne fait que différer la visite de jour en jour. Enfin, ils font le « serment solennel » de partir le 12 avril, veille de Pâques. Mais c'est Flaubert seul qui entreprend le voyage, et Tourgueneff, étant encore retenu à Paris, n'arrivera que le 16 :

#### FLAUBERT A NOHANT, 12-19 avril 1873

**Samedi, 12 avril (71) :** ...Flaubert arrive pendant le dîner. Il a plutôt maigri qu'engraissé. Plauchut, qui se croit mince, est aussi gros que lui. On joue au domino ; Flaubert y joue bien, mais ça l'étouffe. Il aime mieux causer avec feu. Plauchut, démocrate en chambre, soutient la bordée ; Maurice va de l'un à l'autre. J'écoute.

**Dimanche, 13 avril (jour de Pâques) :** Enfin, le soleil est revenu, il fait beau. Lina fête le printemps à déjeuner : il y a des fleurs sur la nappe et on mange du poussin. On va au jardin, à la ferme, aux étables, à Gustave (72), à toutes les bêtes. Flaubert fouille la bibliothèque et ne trouve rien qu'il ne connaisse. René et le Docteur viennent dîner ; après, on danse. Flaubert met une jupe et essaie le fandango (73). Il est bien drôle, mais il étouffe au bout de cinq minutes. Il est bien plus vieux que moi. Pourtant, je le trouve moins gros et moins fatigué d'aspect. Toujours trop vivant par le cerveau au détriment du corps. Notre vacarme l'assourdit. Plauchut est comme fou. Maurice a été dans la brande avec Aurore. Ils ont découvert une mardelle (74), enfin !

(68) Personnage du théâtre des marionnettes.

(69) *Corr.*, Suppl., T. II, n° 475.

(70) *Corr.* G.S.-G.F., p. 339, n° CCLX.

(71) Agenda de G. Sand, 1873. B. N., D<sup>t</sup> des Mss, n. a. fr. 24.835.

(72) Le bélier.

(73) Danse espagnole d'un caractère voluptueux.

(74) **Mardelle**, syn. de Margelle. Nom donné dans le Berry aux effondrements tronconiques produits par le passage des eaux souterraines à travers l'argile à silex et que l'on a attribués d'abord à la main de l'homme. (Larousse du XX<sup>e</sup> siècle).

Elle est ivre d'air et de plaisir. Ce soir, elle danse. Domino avec les jeunes gens. Vers minuit, Maurice épate Flaubert avec ses papillons (75).

**Lundi, 14 avril** : Très beau temps, trop chaud à midi, Jardin. Leçon de Lolo (76), qui est enrhumée du cerveau et qui a ce soir un petit mouvement de fièvre après dîner. Flaubert nous lit son *Saint-Antoine* (77), de trois à six et de neuf à minuit. C'est splendide. René et le Docteur sont venus et dînent. Ferri (78) arrive au beau milieu de la lecture, entend avec grand plaisir deux chapitres et va dîner chez Angèle (79), pour revenir demain matin. René est enchanté, le Docteur très intéressé, moi tout à fait saisie et satisfaite, Plauchut épaté et comme roué de coups, Maurice très empoigné, jusqu'à avoir mal à la tête assez fort.

**Mardi, 15 avril** : Très beau temps. Journée dehors à causer au jardin tout en fleurs, sans trop de rien, c'est-à-dire sans rien de trop au ciel et sur la terre. Ferri est venu déjeuner avec nous. Il est toujours charmant ; il s'en va à deux heures. Je reste encore avec Flaubert à causer jusqu'à quatre heures. Je donne la leçon à Lolo. Le soir, on cause, on rit.

**Mercredi, 16 avril** : Journée grise, très chaude, mais très agréable. Nous partons pour la brande à midi ; nous allons tous voir la mardelle que Maurice a découverte avec Lolo. C'est un grand trou où se rend une eau tourbeuse ; c'est tapissé de grandes fougères sèches sous lesquelles poussent au fond des herbes fraîches, des viola corrina, pulicaires, primevères et de jeunes arbres. Promenade à pied dans les genêts autour d'un joli bois de pins. Les orchis commencent à fleurir ; ce rose est charmant. Lolo marche comme un petit homme et Titite pas mal. On rentre pour s'habiller et dîner. Tourgueneff arrive à la fin. Il va bien ; il est ingambe et rajeuni (80). On cause jusqu'à minuit.

**Jeudi, 17 avril** : Mauvais temps. Je ne sors pas ; les enfants non plus. Leçon d'Aurore. Causerie avec Tourgueneff et Flaubert. Tourgueneff nous lit une drôlerie très animée. Les jeunes gens viennent dîner. On mange la dinde truffée, le pair de Plauchut. Après, on saute, on danse, on chante, on crie, on casse la tête à Flaubert qui veut toujours tout empêcher pour parler littérature. Il est débordé. Tourgueneff aime le bruit et la gaieté ; il est aussi enfant que nous. Il danse, il valse. Quel bon et brave homme de génie ! Maurice nous lit la *Balade à la Nuit*, on ne peut mieux. Il a grand succès. Il épate Flaubert à propos de tout.

**Vendredi, 18 avril** : Joli temps. Il a plu considérablement. La fosse a monté une marche. Tout fleurit, les lilas, les cragaegi (81) ; les arbres de Sainte-Lucie passent déjà. Jardin tout le monde. Leçon de Lolo. Causerie de Flaubert bien animée et drôle, mais il n'y en a que pour

(75) Maurice Sand avait publié en 1866 *Le Monde des Papillons* (Paris, Rothschild).

(76) Sand tenait à instruire elle-même sa petite-fille. Elle ne se privait que rarement de ce plaisir, même quand elle était malade ou qu'il y avait des visiteurs.

(77) Terminé en 1872 déjà, mais publié seulement en 1874.

(78) Le Général Ferri-Pisani, attaché à la Maison du Prince Jérôme Bonaparte, grand ami de G. Sand.

(79) M<sup>me</sup> Angèle Périgois, née Néraud, amie de G. Sand, habitant non loin de Nohant.

(80) On sait que Tourgueneff souffrait très souvent de la goutte.

(81) Aubépines.

lui, et Tourgueneff, qui est bien plus intéressant, a peine à placer un mot. Ce soir, c'est un assaut jusqu'à une heure. Enfin, on se dit adieu. Ils partent demain matin. Flauchut reste pour m'attendre.

**Samedi, 19 avril :** On vit avec le caractère plus qu'avec l'intelligence et la grandeur. Je suis fatiguée, courbaturée, de mon cher Flaubert. Je l'aime pourtant beaucoup et il est excellent, mais trop exubérant de personnalité. Il nous brise. Il pleut à verse depuis midi. Je donne la leçon à Lolo. J'écris des lettres ; je ne sors pas. Ce soir, on danse, on fait du bruit, on joue aux dominos, on est bête avec délices. On regrette Tourgueneff qu'on connaît moins, qu'on aime moins, mais qui a la grâce de la simplicité vraie et le charme de la bonhomie.

Est-ce à dire que Flaubert se soit peu amusé à Nohant ? Voici ce qu'il écrit à son amie, quelques jours après son départ : « Il n'y a que cinq jours depuis notre séparation et je m'ennuie de vous comme une bête. Je m'ennuie d'Aurore et de toute la maisonnée, jusqu'à Fadet. Oui, c'est comme ça ; on est si bien chez vous ! vous êtes si bons et si spirituels ! Pourquoi ne peut-on vivre ensemble ? Pourquoi la vie est-elle toujours mal arrangée ? Maurice me semble être le type du bonheur humain. Que lui manque-t-il ? Certainement il n'a pas de plus grand envie que moi » (82).

Mais c'est bien la dernière fois que Flaubert est allé chez son amie à Nohant, malgré plusieurs invitations pressantes. Ils ne se reverront plus qu'à Paris, le mois suivant. Et puis, c'est tout. Elle meurt, la « bonne dame de Nohant », le 8 juin 1876, et parmi les amis venus de Paris pour assister à son enterrement, se trouve Flaubert, « pleurant comme un veau ». « Il fallait la connaître comme je l'ai connue », écrit-il peu après à M<sup>lle</sup> Leroyer de Chantepie, pour savoir tout ce qu'il y avait de féminin dans ce grand homme, l'immensité de tendresse qui se trouvait dans ce génie. Elle restera une des illustrations de la France et une gloire unique » (83). Aurait-il pu mieux exprimer l'admiration, le respect, la tendresse qu'il avait voués à celle qu'il appelait sa « chère maître » ?

A.-F.-J. JACOBS.

(82) Corr., Ed. Conard, T. VII, n° 1367.

(83) Ibid., n° 1383.

# En marge de Salammbô

(Le Voyage de Flaubert en Algérie-Tunisie, Avril - Juin 1858)

(Suite) (32)

C'est précisément dans ce milieu, à la fois patriarcal et assez collet-monté que, tout joyeux d'avoir pu, pour quelques semaines, s'affranchir des soucis familiaux ou des préoccupations littéraires de Croisset, notre bon Flaubert, tel un écolier en vacances, va, avec sa pétulance et sa verve coutumière, faire irruption. Nous ne pensons pas que, pour ses visites au vénérable et officiel Fondouk des Français, construit dès 1583 par le Divan afin d'y loger notre représentant comme nos commerçants, et qui continuait d'abriter les chargés d'affaires de France, Flaubert se soit affublé de cet « accoutrement romantique » (33) dont se souvenait par la suite son hôte du Kef, le juif Elias. Il reste certain, en tout cas, — au témoignage de l'élève-consul comte de Saint-Foix (34), — que celui-ci eut l'attention retenue par « l'allure artiste dans toute la force du terme, avec ses idées erronées et le physique de l'emploi », qu'affectait l'écrivain à Saint-Foix adressé par M. de Billing (35), et qui s'avérait d'ailleurs comme un « excellent homme, ayant beaucoup d'esprit et d'instruction ».

Dans ses notes, Flaubert ne mentionne nulle part le nom de Léon Roches, alors qu'il est certain, par des dépêches signées du chef de notre Agence, que celui-ci se trouvait à Tunis au moment où vint le romancier. Mais il se peut que Léon Roches n'ait pas jugé opportun de recevoir personnellement un homme de lettres récemment traduit en justice à cause d'un livre tenu par le Procureur impérial pour scandaleux (36). En tout cas, avec tout le reste du monde consulaire, étrangers compris, les relations du voyageur furent excellentes, puisque de nombreuses notes attestent des visites répétées aux uns et aux autres ; réceptions

(32) La première partie de cette Etude (Conférence prononcée par M. Aimé Dupuy à la Société des Amis de Flaubert, à Rouen, le 19 octobre 1952), a paru dans le Bulletin précédent, n° 7, 2<sup>e</sup> semestre 1955.

(33) Avant Salammbô, op. cit.

(34) Lettre du 17 juillet 1858, du comte de Saint-Foix à l'un de ses correspondants et publiée par Antoine Albalat, p. 15, dans son livre : *Gustave Flaubert et ses Amis*, Paris, 1927.

(35) Flaubert avait été recommandé à M. de Saint-Foix par le baron de Billing, lequel se trouvait, de 1857 à 1861, au Cabinet du comte Walewski, ministre des Affaires Etrangères. — V. au sujet de ce personnage, qui joua un rôle assez important, comme envoyé de Gambetta, dans la préparation du Protectorat, le livre de la baronne R. de Billing : *Le Baron Robert de Billing, 1830-1892*, Paris, 1895. Il est question de Saint-Foix dans ce livre, à la page 339.

(36) Il est permis de regretter que Flaubert n'ait pas fait la connaissance de Léon Roches, car cet ancien Secrétaire d'Abd-el-Kader, à la vie fort picaresque, eût sans doute fourni à Flaubert certains éléments pour son futur roman (projeté), où l'on devait voir « un civilisé qui se barbarise... » (carnet 2 des Notes de lectures). — V. au sujet de Léon Roches : M. Emerit : *La Légende de Léon Roches* (Revue Africaine, 1947, n° 91).

chez les Rousseau ; dîners chez les Wood (37) ; lunch chez les Heap (38) de Douar el Schott ; charmantes heures dans la belle villa du D<sup>r</sup> Davis, à la Marsa, avec une « M<sup>me</sup> Davis, maigre, gracieuse, petits yeux, os saillants ; prête, je crois, à accepter l'invitation à la valse » ; avec surtout, une fort agréable demoiselle de compagnie,

« M<sup>lle</sup> Nelly Rosemberg, pur type zingaro, longs cils, lèvres charnues, courtes et développées ; un peu de moustache, des cils comme des éventails ; des yeux plus que noirs et extrêmement brillants, quoique langoureux ; pommettes colorées, peau jaune, prunelles splendides et noyées... » (39).

« Visite gaye », conclut Flaubert, lequel trouve le moyen de nous détailler encore, lors d'une autre réunion chez les Davis, les charmes de cette Nelly si captivante (40).

Grâce à ces cordiaux Européens de Tunis, Flaubert peut, du reste, satisfaire aux curiosités, sinon aux exigences d'une sensualité toujours en éveil. Et il décrit, folio 50, en termes parfois scabreux, une soirée de débauche très couleur locale chez la courtisane Ra'hel, près du souk aux Cuirs, en compagnie du « célibataire » Cavalier, de M. de Montès, le colonel Calligaris, Dubois et quelques autres :

« Dans le patio, flambeaux d'argile verts au milieu, sur une table, poissons dans un bocal et l'eau-de-vie. Les deux chambres ouvertes, un grand flambeau par terre, au milieu, comme un candélabre d'église. Ra'hel, petite, maigre, museau allongé, les sourcils complètement rejoints par de la peinture noire-rouge. Danse du crapaud. Grande liberté de manière. Le valet de Marsen, en veste rouge, cumule les deux goûts... Escaliers... une chambre au fond, une à gauche ; ces dames au Salon, un beau collier à grands anneaux tout plats. Ma chambre ! pierres ! on cale la porte avec deux pierres ; portière en mince calicot au fond ; gueulades des Juifs. On bouche la fenêtre avec un oreiller. Grand lit à moustiquaires, horribles draps, couverture à bandes rouges. Un matelas brun de crasse. On voit le jour par les murs et on a peur de faire s'écraser la maison en limant. Mouvement de poêle à frêne continu.

(37) « ...Si tu étais ici avec moi, — écrit de Tunis Flaubert à sa nièce Liline (Caroline), — tu me serais d'un grand secours, parce que je suis obligé de parler anglais, et je le parle tant bien que mal. Il y a, à Carthage, un ministre anglais qui fait des fouilles. J'ai été chez lui plusieurs fois. Ni lui ni personne de sa famille ne dit un mot de français. Ce qui n'empêche pas que nous nous entendons très bien. Ils m'avaient invité pour aujourd'hui à dîner et à coucher chez eux, mais j'ai une autre excursion plus intéressante à faire... » (Correspond., V<sup>e</sup> série, Ed. Conrad).

(38) Le D<sup>r</sup> Heap dont parle Flaubert est le fils de l'ancien Consul général des Etats-Unis à Tunis. C'est lui qu'évoque Calligaris : « Un jour, me trouvant chez Mrs Porter-Heap, épouse de l'Agent général des Etats-Unis, j'y rencontrais quelques maures d'importance. Ayant entamé une conversation particulière avec l'un d'eux, je lui fis remarquer l'élégance de la taille fine des demoiselles Heap qui sont fort gentilles : « Bah ! me dit-il, que voulez-vous faire de cela ? Six de ces marionnettes ne peseraient pas autant que ma Kadidjé... » (Documents Historiques..., op. cit.).

(39) Flaubert a écrit : « ...prunelles splendides » et ajouté : « noyées dans le sperme ».

(40) « ...Elle est grande, taille flexible, sans corset, profil un peu allongé, nez fort, peau brune, dorée, lèvres minces et retournées, rouges comme du corail et très dessinées, large bouche et dents admirables. Les yeux sont archi-noirs et la prunelle glisse sous la paupière comme un gland sous le prépuce dans une masturbation interne et incessante, sourcils démesurés, en arcs ; elle a l'air de toujours sourire. Quelque chose de langoureux et de bon enfant dans tout cela ».

*Le père Cavalier est venu dix minutes après moi — rires — et le garçon de Marsen était venu avant moi... »*

Scène de bouge, on le voit, qui, par son rudimentaire décor, rappelle éros de pareilles équipées en quelque port méditerranéen que l'épisode érotique décrit, avec autant de minutie, dans le carnet 5, en évoquant Kouchouk-Hanem, l'almée égyptienne (41). Puis, retour mélancolique « à l'aube spirituelle », comme eût dit Baudelaire. Aussi bien, conclut Flaubert, « on est triste quand on revient de la chasse... »

...Au surplus, quelques heures plus tard, atmosphère bien différente, car voici l'auteur philosophe de la Tentation, dinant avec M. de Bovy chez l'érudite colonel de Taverne (42), arabisant de réel mérite autant qu'expert instructeur militaire et se plaisant tous trois à une « conversation religieuse ». M. de Bovy est ce curieux capitaine de l'« Hermus » au « front élevé, exalté, petite taille, bouche épaisse et très sensuelle », dont Flaubert nous disait précédemment, qu'à bord, entre Bône et La Goulette, M. de Bovy et lui avaient passé la nuit à causer religion et littérature. Car « le commandant sait par cœur bon nombre de vers de Virgile et d'Hugo, c'est un ancien voltairien devenu catholique, il accomplit toutes ses pratiques ; est-il sincère ?... »

\*  
\*\*

Les cordiales relations qui, dès le premier jour, se sont instituées entre Flaubert et ses hôtes européens vont, outre leur agrément, se trouver singulièrement profitables pour le romancier en quête de documentation. En effet, afin d'occuper leurs loisirs, ces hommes, tous cultivés, s'adonnent soit à l'étude de l'arabe, soit aux recherches archéologiques. Et ils ne demanderont pas mieux que de renseigner Flaubert ou de l'accompagner à travers les ruines.

D'ailleurs, tous les voyageurs connaissent l'accueillant Sir Davis chez qui Flaubert « a été plusieurs fois ». Henry Dunant nous parle de ce cordial Anglais, « avec sa famille dans un charmant cottage, bâti sur les ruines mêmes de Carthage, se livrant à des fouilles très actives, envoyant même de belles et nombreuses mosaïques au British Museum à Londres... »

En matière de fouilles, — comme en politique, entre Wood et Léon Roches, — Français et Britanniques rivalisent de zèle ; d'ailleurs, écrit A. de Flaux dans l'impartial ouvrage que nous avons déjà cité, « M. Davis travaillait avec les fonds du Gouvernement anglais » jusqu'au jour où celui-ci, reculant devant des dépenses excessives, a supprimé ses libéralités à ce « chercheur d'objets d'art » dont l'activité, du reste, était loin de s'avérer aussi désintéressée que celle de Beulé, archéologue authentique. A Tunis, la France des prospecteurs de ruines est représentée par Alphonse Rousseau, le futur auteur des « Annales Tunisiennes » (1864), ami du célèbre Berbrugger d'Alger (43) ; par Léon Roches lui-même, lequel, l'année même du voyage de Flaubert, vient « d'adresser au Musée d'Alger un remarquable bas-relief en marbre

(41) V. p. 594 et 599 ; les notes du Carnet 5, Voyage en Egypte, dans l'Ed. Belles-Lettres.

(42) Il faisait en arabe ses cours à l'École militaire du Barbo, dont il devint directeur. V. à son sujet : P. Marty : *Historique de la Mission Française en Tunisie* (1827-82), in *Revue Tunisienne*, 1935.

(43) Auteur lui-même d'*Itinéraires Archéologiques en Tunisie*, parus dans la *Revue Africaine* de septembre 1856 et août 1857.

blanc, trouvé dans le milieu de l'année dernière, à Maalka, près du plateau de Byrsa (44). Et surtout, l'animateur passionné des fouilles de Carthage, c'est l'abbé François Bourgade, dont parlent également tous les voyageurs et auquel Flaubert n'a pas manqué de faire visite.

\*\*

Une très originale personnalité que cet abbé Bourgade (45). Il vient d'Algérie, où il servait en qualité d'aumônier des Sœurs Saint-Joseph de l'Apparition, Ordre fondé par la Mère Eugénie de Vialar et passé dans la Régence en 1840. C'est — face aux Capucins italiens chargés du culte catholique en Tunisie — le premier ecclésiastique ayant exercé là-bas son ministère dans notre langue. Or, grâce aux hautes relations qu'entretient à Paris la Mère de Vialar, celle-ci, par l'intermédiaire du Consul général de France d'alors, M. de Lagau (46), obtiendra la nomination de son protégé à un poste apparemment modeste, mais pourtant peu banal, car il touche de très près à l'histoire des relations franco-tunisiennes. L'abbé Bourgade a, en effet, été nommé par le Gouvernement français, non seulement chapelain du Consulat de France et aumônier des navires de guerre stationnant sur la côte, mais il se verra en outre, fin 1842, confier les fonctions d'aumônier de la Chapelle Saint-Louis de Carthage.

Sur l'emplacement même du vieil Eschmoun punique, puis du temple d'Esculape dominant la colline de Byrsa, il existait effectivement, jusqu'à l'année dernière, une chapelle chrétienne édifée dès 1841 à l'endroit où serait mort le roi de la dernière Croisade. Présence étrange en plein pays barbaresque, mais résultant d'une promesse, le 8 août 1830, du Bey Hussein à notre Consul de Lesseps. Le Bey avait alors voulu manifester son amitié envers la France en lui concédant à titre définitif, sur la colline prestigieuse de Carthage, un petit territoire, lequel, avec sa chapelle commémorative, les logis de son chapelain et gardien, son jardin enfin, constituait une minuscule, mais véritable enclave française en terre turco-beylicale, sur le « mont Louis-Philippe » (47).

Evidemment, malgré ses fonctions officielles et privées, notre abbé Bourgade, en ce qui regarde spécialement Saint-Louis de Carthage, n'avait à exercer qu'une activité des plus réduites. En fait, sur ce point, il lui était seulement prescrit, comme l'écrivait Alexandre Dumas lui rendant visite fin 1846 (48), de « dire deux ou trois messes par an (49), sur un emplacement qui fut bien plus sûrement un ancien temple païen que la couche funèbre du saint roi ». Dans ces conditions, outre la direction de l'hôpital que l'abbé avait fondé à Tunis en 1843 et celle du collège Saint-Louis qu'il ouvrit deux ans plus tard pour enfants de

(44) *Revue Africaine*, années 1857-58, p. 327.

(45) V. *Revue Tunisienne*, t. XVI, 1909 : L'Abbé François Bourgade, par Eusèbe Vassel, et Gaëtan Bernoville : Emillie de Vialar, 1953.

(46) Noté, folio 69, au crayon, par Flaubert, au nombre, sans doute, des visites qu'il comptait faire dès son retour à Paris.

(47) V. au sujet de l'histoire de cette Chapelle, depuis peu démolie « pour être remplacée par un monument différent », l'étude, publiée dans les *Cahiers de Byrsa* (1950 I), Paris, 1951, par Pierre Gandolphe, sous le titre *Saint-Louis-de-Carthage* (1830-1950).

(48) Alexandre Dumas : *Le Véloce*, Paris, 1855.

(49) Et en particulier, selon l'accord passé entre Ahmed-Bey et Louis-Philippe, « une messe solennelle, tous les ans, le 25 août », date anniversaire, on le sait, de la mort de Saint-Louis.

toutes confessions et nationalités, l'infatigable chapelain du Consulat de France trouva encore du temps pour se livrer à des études linguistiques et à des recherches archéologiques qui, les unes et les autres, ont beaucoup servi aux spécialistes. Il se peut bien que ce futur auteur d'études d'épigraphie phénicienne ait éclairé son visiteur sur tel ou tel point des propres recherches de Flaubert. En tout cas, celui-ci nous le dit : il visita le modeste mais précieux Musée que l'abbé Bourgade avait installé dans la petite bicoque lui servant de gîte quand il venait officier à Carthage (50). L'abbé a aussi remis le voyageur explorant les ruines aux bons soins de son auxiliaire, ce « gardien français, ancien domestique du colonel Pélissier », dont Flaubert apprend qu'il se sont rencontrés à l'aller de son voyage en Orient : « Je suis venu avec lui de Marseille à Malte ». Or, — car le gardien de l'enclos, depuis le premier titulaire, « vétéran de la grande Armée », est de tradition un ancien militaire — ce vieux soldat, du nom de Dalmas, A. de Flaix nous le décrit moins sommairement que Flaubert : « ancien soldat d'Afrique, le gardien est de Toulon. Comme tous les serviteurs, il se plaignait de son maître, le Consul de France, et me disait qu'il n'aurait pas de quoi vivre si le Bey, venant au secours de sa détresse, ne lui affermait à bon compte les terrains qui entourent l'église... » Depuis vingt ans qu'il se trouve là, Dalmas, « esprit intelligent et observateur, connaît mieux que personne, aussi bien que Falbe, la topographie de Carthage ». Et, continue honnêtement l'envoyé du comte Walewski, « je dois dire en toute humilité que les observations de cet homme ignorant, mais rempli de son sujet, m'ont été plus utiles pour mes travaux que la lecture des œuvres de Falbe, Durau de la Malle (51), de MM. Davis ou Beulé... » Précieux témoignage, et que, répondant à Froehner, son censeur mélicieux, Flaubert aurait été heureux d'invoquer s'il en avait eu connaissance, puisqu'aussi bien, après avoir « déjeuné dans une chambre délabrée », c'est certainement avec ce même et compétent gardien que l'auteur de Salammbô parcourut Carthage.

\*\*

Il convient d'adjoindre, au nombre des informateurs bénévoles de Flaubert, un certain « M. de Krafft », c'est-à-dire le baron Alexandre de Krafft, qui, depuis Bône où ils se rencontrèrent, a servi de cicerone à l'écrivain dès leur arrivée à Tunis. Or, au sujet de ce voyageur russe dont Flaubert note la native « faculté d'assimilation », nous savons, par un « écho » de la « Revue Africaine », d'avril 1858, qu'il est fort apprécié des chercheurs en Afrique du Nord. Il fait du reste partie du nombre de ceux dont, le 26 décembre suivant, les évoquant en sa résidence de Croisset, Flaubert prie son correspondant, M. de Saint-Foix, de lui donner des nouvelles. Car le romancier n'a pas oublié le jeune comte. Celui-ci, qui venait d'arriver à Tunis deux mois seulement avant Flaubert (52), déclarait même que, tout nouveau débarqué qu'il était alors, ils avaient « parcouru et étudié ensemble les ruines de Carthage, et grâce aux

(50) Une note du Carnet 10 mentionne : « ...petite amulette. Se rappeler la figure en marbre de l'abbé Bourgade (Musée) ».

(51) A leur sujet, rappelons la réponse de Flaubert à Guillaume Frœhner : « Vous me blâmez « de n'avoir consulté ni Falbe ni Durau de la Malle dont j'aurais pu tirer profit. Mille pardons ; je les ai lus plus souvent que vous peut-être, et sur les ruines mêmes de Carthage ».

(52) M. de Saint-Foix résida à Tunis de février 1858 à novembre 1861, date où il partit, toujours comme élève Vice-Consul à Gênes. (Arch. Aff. Etr.).

vastes connaissances historiques » de l'écrivain, Saint-Foix se trouvait « connaître parfaitement cet emplacement et mieux sans doute que beaucoup de Tunisiens... »

C'est en effet à M. de Saint-Foix que, le 26 décembre suivant, l'ermite de Croisset écrit : « *Mon cher ami, je pense souvent à Tunis et vous, et vous seriez bien gentil si vous m'envoyiez un peu de vos nouvelles. Ce voyage m'a laissé de charmants souvenirs, grâce surtout à votre compagnie. Jamais je n'oublierai les bonnes heures que nous avons passées ensemble. Or, que devenez-vous ? L'étude de l'arabe avance-t-elle ? La chasse aux pélicans, etc., etc. Que devient le baron de Graff ? (53). Et Dubois ? (53 bis) Taverne ? Bacquerie ? Avez-vous revu la splendide Rosemberg ?... M. Rousseau s'en va-t-il à Djeddah (54), comme je l'ai lu dans les journaux ? Présentez mes respects, mes souvenirs et mes amitiés à tout ce monde-là. Gardez pour vous la meilleure part. Songez à moi quelquefois. Mille poignées de mains très fortes ».*

Au cours de la même lettre, Flaubert, après avoir donné des nouvelles de la capitale et de leurs relations communes, dit « *s'être mis à (son) livre sur Carthage, après beaucoup d'hésitations et d'angoisses. C'est une affaire de deux ans. Aussi, pour avancer, je reste seul à la campagne, jusqu'au milieu du mois de février. Je vis comme un ours et je travaille comme un nègre...* » En post-scriptum, il ajoute : « *Si vous pouviez m'envoyer quelque chose de spécial comme couleur sur les mœurs des Psylles, vous seriez bien aimable. J'aurais besoin de savoir comment ces bonshommes-là s'y prennent pour prendre et éduquer les serpents et surtout quels remèdes ils leur donnent lorsque ceux-ci sont malades. Si vous savez d'autres particularités cocasses, je vous en serais très reconnaissant. Dans vos excursions, avez-vous trouvé un endroit pouvant être le défilé de la hache, à savoir un endroit complètement fermé, au milieu des montagnes et ayant plus ou moins la forme d'une hache ? Voilà surtout ce que je voudrais savoir. Ça doit être aux environs de Tunis, peut-être dans les montagnes de l'Armana...* »

De cette lettre, il ressort que, d'une part, Flaubert avait gardé un excellent souvenir de tous ces compatriotes qui, outre les étrangers, l'avaient très cordialement accueilli. Et, d'autre part, quoique, dès le 20 mai, étant encore à Tunis, il se vantât à Jules Duplan « de connaître maintenant Carthage et les environs à fond », qu'il revenait de là-bas encore bien insuffisamment informé, même à l'endroit de questions cependant essentielles pour la composition et la rédaction de son livre. Carthage, en particulier, ne lui avait guère livré de secrets, et pour une raison bien simple : les ruines de cette Carthage que Chateaubriand, en 1807, avait vue « n'ayant rien de bien conservé, mais occupant un espace considérable », faisaient depuis plusieurs années l'objet de prospections individuelles ressemblant à de simples pillages (55). Aussi bien, selon

(53) « M. le baron Alexandre de Krafft a dû quitter Tunis après les fêtes de l'Aïd-el-Kébir (vers le 25 juillet, pour se rendre à Tripoli, et de là, pénétrer au centre du Soudan). Les vœux de tous les amis de la Science accompagneront ce jeune et courageux voyageur dans son entreprise difficile et périlleuse ». (*Revue Africaine*, oct. 1857-août 1858).

(53 bis) « ...Je dine tous les jours avec un ancien élève du père Carrel, M. Dubois, ingénieur... » (*Corr. Supp.*).

(54) Effectivement, Alph. Rousseau fut nommé Consul à Djeddah, en 1858, peu après le départ de Flaubert (*Arch. Aff. Etr.*).

(55) Pierre Giffard, reporter, à deux reprises, du *Figaro*, et notamment pendant

une remarque d'Henry Dunant, dont — nous le rappelons — le livre parut en 1858, « les touristes ont la faculté de garder tout ce qu'ils trouvent d'intéressant en fragments de ruines de Carthage ou d'autres villes, et en objets recueillis, sur ces emplacements... » Ce qui ne laisse pas de scandaliser l'auteur de la « Notice sur la Régence de Tunis », soulignant combien ce laisser-aller au pays beylical contraste avec « la sévérité de Pompéi et d'Herculanum à cet égard ».

Du reste, accomplissant moins de deux ans après Flaubert, un « voyage archéologique dans la Régence de Tunis », — titre même de son ouvrage — voici comment, de la côte, Carthage apparut à Victor Guérin, ancien membre de l'École d'Athènes : «...« Bientôt le capitaine me montra du doigt quelques pans de murs gigantesques renversés le long du rivage et, sur une colline solitaire, une petite coupole surmontée d'une croix... » Voici encore comment, en 1861, après plusieurs mois de fouilles, avant d'adresser le résultat de son enquête au comte Walewski, A. de Flaux, assez piteusement, se voyait contraint de conclure : «...« J'ai trouvé ce champ fameux parcouru par tant d'habiles glaneurs qu'il n'y reste plus un seul épi de froment... » Heureusement pour lui, Flaubert, qui n'était pas un archéologue, pouvait-il, trois ans plus tôt, quitter « ce champ fameux » avec le souvenir de ce que des amis pressés lui avaient montré ou enseigné sur place pour corriger ses anciennes lectures et alimenter son imagination.

Au cours de sa randonnée à l'ancienne Hippozaryte, — Bizerte — par Utique, Flaubert a rencontré d'autres Européens signalés dans ses notes : à défaut de M. Monge, consul de France, il fut reçu chez l'agent consulaire sarde, Costa, dont la femme, « anciennement belle, yeux noirs, parle très vite ». M. Costa est « court, brun, excellent homme (ayant) l'air d'un bon maître de poste de province, abondance de Khépis (sic), pantalon verdâtre, brodé de soie sur les coutures ». Intérieur oriental, — par ses divans où les voyageurs « éreintés » peuvent faire un sommeil sans puces — et tout de même européen, avec « aux murs, gravures, images : « Passage du Saint-Bernard », et des sujets vertuosopolissans : « Le Mari, l'Enfant, l'Accouchée ». Surgit dans ce décor un ecclésiastique au nom prédestiné, le Père Jérémie, curé de Bizerte (56),

l'expédition en Tunisie, écrit dans son livre : *Les Français en Tunisie*, Paris, 1881, ceci :

«...Il paraît qu'il y a quelque trente ans, on pouvait encore voir les traces d'un amphithéâtre, d'un cirque, de thermes, et une jetée. Tout cela s'est évanoui, et tout cela disparaît dans la poche des Anglais... Ils ont ainsi dépouillé toute l'ancienne ville romaine qui, évidemment, valait encore quelque chose il y a un demi-siècle... » D'ailleurs, à côté de ces « Anglais qui n'ont pas eu de peine à trouver de quoi emplir leurs poches », P. Giffard n'oublie ni les Génois ni les Espagnols, sans compter les Arabes.

— Le 6 octobre 1848, venu en visite à Carthage, Mgr Pavie, évêque d'Alger, put, en compagnie de l'abbé Bourgade et du comte Raffo, remarquer, entr'autres choses, « de nombreuses et belles colonnes de marbre attendant, sur le bord de la mer, le navire anglais qui devait bientôt les transporter à Londres » (*Mg Pons : La Nouvelle Eglise d'Afrique*, Tunis, s. d.).

(56) Sur le P. Jérémie, v. *La Tunisie Catholique*, de janvier 1944 à février 1946 (supplément) : *Histoire de la Ville et de la Paroisse de Bizerte*, par Mgr Emmanuel Labbe. En fait, le P. Jérémie était né Sarde, en 1818, à Giletta, dans le Comté de Nice. Il s'appelait Roustan ou Rostan, il exerça sans doute son ministère à Boufarik, puis qu'il l'a dit à Flaubert ; mais c'est plutôt lorsqu'il desservait Bône et La Calle, avant d'être envoyé, en 1852, à Bizerte, qu'il put apprécier le « goût » de la chair des saupes qui infestaient la région. Il habitait, à Bizerte, « une petite maison fort misérable qui, écrit le P. Anselme, appartenait à un Maure ». Le malheureux mission-

son allure et ses propos ont dû enchanter Flaubert puisqu'il les consigne sur ses tablettes : « Le Père Jérémie, jovial, ressemble un peu à Bourlet ; chéchia sur le derrière de la tête, cheveux ébouriffés, spirituel et très ironique, fait cas des « bons vivants », c'est son mot. Ancien curé de Boufarik, il a mangé, par expérience, du lion, du chacal, de la panthère, de l'hyène : il prétend que le lion est une excellente nourriture. Il élève un sanglier, « n'ayant que 41 paroissiens », « s'occupe beaucoup de vers à soie ». Ce brave P. Jérémie se montre ici dans la tradition courante des « curés » algériens de l'époque héroïque : aventureux et débonnaire, optimiste et réaliste ; abandonné à ses propres forces, élevant d'innocents vers à soie, mais encore un sanglier. Et avec son tempérament débrouillard, le P. Jérémie nous fait songer à son confrère de Souk-Ahras, M. Gatheron, dont — s'il l'avait connue, — le bon Flaubert eût jugée hénaurme l'édifiante anecdote suivante : ...« N'ayant pas de ressources pour se procurer les objets nécessaires au culte, M. Gatheron (57) se mit à faire le commerce du lion. Le capitaine Vérillon, chef du Bureau Arabe, lui donnait des lionceaux apportés par les indigènes ; le curé les faisait élever au presbytère ; puis, quand ils étaient arrivés à une certaine taille, il les vendait sur le continent, tantôt deux cents francs, tantôt trois cents, et avec ces sommes, achetait des ornements et des vases sacrés... »

Pauvres et d'ailleurs très rares « églises » également, en cette Tunisie de 1858, avec leurs capucins desservants, « chauves, humbles et empressés » ; ainsi, à Porto-Farina, « ce sont des tasses à café au lait enfoncées dans la muraille qui servent de bénitier ».

## 2. — DANS TUNIS L'ORIENTALE, AU MOIS DE RAMADAN

Cependant, la Tunis de 1858, — ne l'oublions pas — est, en dehors de sa curieuse mais infime société européenne, un Etat essentiellement barbaresque, dont S. A. le Bey est possesseur. Un Beylick avec sa Cour, en laquelle, grâce à ses amis bien placés, Flaubert pourra facilement pénétrer. Autre aspect donc, mais aspect musulman, « tunisien », plutôt que strictement oriental, de cette Cour où, pour se protéger des prétentions du Grand Seigneur à la souveraineté sur la Régence turque de barbarie, les Beys, depuis 1705, et surtout depuis le début du 19<sup>e</sup>, en sont fatalement réduits à s'appuyer sur l'aide intéressée des Consuls anglais et français. Ce qui amène peu à peu et plus ou moins insidieusement (58) le Bey et son proche entourage à une certaine européenneisation très manifeste avec Ahmed-Bey reçu, du reste, à Paris, en 1846,

naire fut victime de son excellent cœur : ayant, en effet, recueilli deux Siciliens misérables, ceux-ci vinrent lui voler le produit des quêtes faites en vue de la construction d'une chapelle convenable, en profitèrent pour l'assassiner, en 1868. — Quant au nombre exact de ses paroissiens, « deux cents âmes en 1857 », — (d'après Mgr Labbe, p. 102, op. cit.) — « 41 », d'après les propos recueillis par Flaubert, il semble bien que le chiffre le plus proche de la réalité ait été fourni par le P. Jérémie, à Victor Guérin : ...« ce bon religieux, originaire de Nice, me montre son humble chapelle et m'apprend que le chiffre de ses paroissiens est de 115 individus, parmi lesquels les Maltais forment la majorité... » Rappelons que c'est en 1860 que l'archéologue V. Guérin a parcouru une bonne partie de la Régence.

(57) Cet abbé Gatheron est sans doute le même qui créa plus tard le fameux vignoble de l'Archevêché de Carthage.

(58) Mohamed-Bey, le Souverain tunisien que connut Flaubert, signa, sous l'influence de Léon Roches, le Pacte fondamental de 1857, lequel reconnaissait à tous les habitants de la Régence l'égalité devant la loi et octroyait divers avantages aux Français et aussi aux Anglais dans la Régence.

comme un prince souverain. Européanisation qui ne manque pas de frapper Flaubert, car il note, au palais de la Manouba et surtout du Bardo, la présence d'un « mobilier (Empire et Restauration) : pendules dorées à sujets, canapés et fauteuils en acajou, avec les lithographies colorées (Vieux Devéria : Amour, François 1<sup>er</sup> et sa sœur), déshonore cette merveille (le patio) de l'architecture arabe ».

Ce sont donc les nouveaux amis de Flaubert qui vont lui servir de truchements auprès du milieu beylical. A noter que l'écrivain se trouve à Tunis, par chance, au moment du Ramadan, ce qui lui permettra, à la solennité officielle qui marque la fin du jeûne, l'Aïd el Sghir, d'assister, au palais du Bardo, à la pittoresque « cérémonie » du baise-main. Cérémonie qui s'accomplit rituellement en deux journées, la première étant strictement musulmane. Et Flaubert, l'œil ouvert et égayé, de décrire très précisément les diverses manifestations de la réception :

« ...Un gros homme habillé de rouge, portant un bâton à trois chaînettes, hurle d'une voix formidable ; le Bey (59) paraît et s'assoit sur sa chaise en os de poisson... Figure fatiguée, bête, grisonnant, grosses paupières, œil enivré, il disparaît sous les dorures et les croix. Chacun, à la file l'un de l'autre, vient baiser l'intérieur de sa main, dont il appuie le coude sur un coussin. Presque tous donnent deux baisers : un ; puis ils touchent le haut de la main avec leur front, et un second baiser pour finir.

» D'abord les ministres, puis les hommes à turban vert et à turban potiron. Les militaires, en costume, sont pitoyables : gros culs dans des pantalons informes, souliers éculés, épaulettes attachées avec des ficelles, immense quantité de croix et de dorures ; les prêtres, blancs, maigres, sinistres ou stupides : l'air bigot est le même partout, l'intolérance du Ramadan m'a rappelé celle du carême des catholiques. Les lignes de troupiers finissent, re-prêtres. Le Bey rentre dans ses appartements. Le hurlement recommence ».

Le lendemain, cérémonie de caractère mixte, tunisienne et européenne, puisque bien qu'il s'agisse, quant au cérémonial, d'une « répétition de la veille », le Corps consulaire » est là, avec ses « binettes administratives, les bons habits exhibés. M. Rousseau nous introduit. Prière des ulémas et notaires, la paume des mains ouvertes, tandis que le baise-main continue... »

Relation très vivante et d'une parfaite exactitude. Il s'en dégage, de maints détails, l'impression étrange et ambiguë laissée par un principicule en goût d'évolution qui, avec ses uniformes, croix, dorures, épaulettes, joue au souverain à la française, cependant que l'impassible entourage des ulémas, adels et chaouchs de tout grade observe les rites immuables. Les images les plus disparates sont offertes par un roitelet barbaresque, voulant, en son Bardo ou sa Mahommedia, avec son armée à l'europpéenne, jouer au Roi-Soleil. Peu de temps avant la venue de Flaubert, l'excellent connaisseur des choses nord-africaines, Péliissier de Reynaud, qui fut cinq ans Consul à Sousse, avait, lui aussi, noté (60) « le faste » de cette Cour beylicale et aussi « ses médiocres revenus »,

(59) Il s'agit de Mohammed-Bey, qui régna de 1855 à 1859.

(60) V. Revue des Deux-Mondes, 1856 : Le Gouvernement des Beys et la Société Tunisienne. Flaubert note d'ailleurs, à plusieurs reprises, le double caractère de cette Cour, à la fois fastueuse et indigente : p. ex. « visite au palais du Bey. Rien n'est ravissant comme le patio, incrusté de bandes noires sur le fond blanc du marbre. Au-dessus, des ornements en plâtre!!! Les murs des appartements, en petits carreaux de faïence : puis, au-dessous de la faïence, la bande de plâtre... »

son personnel domestique imposant, mais dont « les vêtements sont trop rarement renouvelés, montrant souvent autre chose que la corde... Le fameux « pococurantisme » reproché aux Italiens, et qui est aussi le péché des musulmans, s'y fait partout remarquer par ce mélange de luxe et de misère, de parfums et de saletés, de marbre et de planches de sapin, d'or et de fer-blanc rouillé, que l'on rencontre chez tous les grands de l'Islam, depuis le Maroc jusqu'aux rives du Gange... »

\*\*

Avant les cérémonies du baise-main, lesquelles se placent aux 13 et 14 mai, Flaubert avait déjà noté diverses rencontres avec le Bey ou certains personnages de sa Cour ; ainsi, dès le 27 avril, à la Marsa, « la tente du Bey sur la place, au fond de deux lignes de canons ». Il a, le même jour, croisé, dans les environs de la Malqua, « de bons Turcs dans de bons cabriolets » ; un autre jour, revenant de la Sebka-el-Rouani, « rencontré le Bey dans une sorte de mylord », ces « mylordes » à deux chevaux, comme disent encore à Tunis les gens du populaire. « Rencontré sur un mulet un officier du Général Khereddine », personnage fameux, ennemi et successeur du Khaznadar qui, tout en étant acquis aux innovations et parlant le français comme un Parisien, ne se gênait point pour juger fâcheuse notre influence et la desservir auprès du Bey. Ailleurs, sur la route de Medjez, « tentes installées par le Bey pour la sûreté de la route ».

Flaubert n'a pas omis de rappeler que la Cour beylicale s'entourait de fonctionnaires et serviteurs européens, français surtout : par exemple, à Porto-Farina, ce « Français à haute chéchia, que je prends pour un employé du Bey, fils d'un instructeur français » et qui appartenait sans doute à la Mission militaire dirigée alors par le consciencieux colonel de Taverne (61). Ou encore, ce « jardinier français passablement idiot, camus », et qui nous semble bien être celui dont parle Stephen Chaseray, lequel a décrit, en connaisseur, certains aspects intimes de la Cour du Bardo (62). Flaubert a connu aussi le peintre Moynier (il demandera de ses nouvelles à Saint-Foix), établi à Tunis, très bien vu au Bardo, puisqu'il exécuta, d'après de Flaux, le portrait du Bey Mohammed es Sadok. Il note encore le Maltais, Bogo, fils du premier interprète du Bey, avec lequel il fera une randonnée à Utique ; Bogo lui montrant, à un endroit, « dans les oliviers », le lieu où son père fut assassiné par les Bédouins.

\*\*

Ainsi, avec de Krafft, Rousseau, de Taverne, Moynier, Bogo, Cavalier et bien d'autres, Flaubert aura pu, en « conversations libres », comme il dit, s'initier à la vie de la Tunisie « orientale », celle du beylik, et celle aussi qui, en ce mois du Ramadan, se déchainant tumultueusement dès qu'a tonné le canon de fin de jeûne, est en liesse, chaque nuit. Avec eux, outre les indispensables mosquées, il aura visité les « bazars », les souks illuminés, vu des « cafés pleins de monde et de bruit »... « des juifs et des juives avec des jambards d'or », des

(61) Au sujet de la Mission militaire et de la création de l'Armée Tunisienne, voir, — outre les Mémoires de Calligaris, — C<sup>t</sup> Drevet : *L'Armée Tunisienne*, Tunis, 1922, et P. Marty : op. cit.

(62) V. Le Père Robin (St Chaseray) in *Gens et Bêtes de l'Oued Melhoui*, Constantine, 1917, la Nouvelle intitulée « Sidi-Bribi », et le personnage appelé Piraudon, jardinier en chef du Bardo.

« putains aux sourcils peints, complètement joints », des séances d'Aïssaouas et de Kharagheuss, ahurissants plus encore qu'obscènes. Rires de l'assistance : « Quel triste spectacle pour un homme de goût... »

Heureusement, Flaubert trouvait-il, ici et là, l'occasion de satisfaire son goût du bigarré : à côté (dans un café maure « chic ») d'une « lithographie coloriée représentant une femme, des images de manœuvres militaires (Epinal) ». Et, au fond, deux lions gigantesques tirant la langue » ; puis « quantité de cages d'oiseaux... petites bêtes qui avaient l'air de se réjouir de la musique ». Par là-dessus, « odeur de tabac, de café, de musc et surtout de benjoin »...

### 3. — A TRAVERS LE BLED TUNISIEN AVEC LES « BEDOUINS »

Mais les jours passent. Nous voici, avec le voyageur pressé, sur le chemin du retour, où il découvrira, mieux encore que dans les régions entre Tunis et Bizerte, l'homme du bled, l'homme qui était là avant Carthage, ces Bédouins « armés de coutelas énormes » qui empêchaient le jeune Saint-Foix, « ne rêvant que képi et revolver », de dormir paisiblement. Voyage que Flaubert se targuera d'avoir accompli sans encombre. Et il est de fait que de telles sorties ne s'effectuaient pas sans incidents possibles (63). « ...Je pars d'ici, armé jusqu'à la gueule, écrit-il à Feydeau le 20 mai, et escorté de trois solides gaillards ». Couché sous la tente ou dans quelque cour, après des « nuits terribles par les puces », il aura vu encore des ruines disséminées et des jujubiers, des oliviers, des champs d'orge, des plaines et des montagnes à l'horizon ; de-ci de-là, des hommes à burnous, l'un au fondouk de Bordj-el-Messaoud, portant « un plat de petits oiseaux ; blanc, propre, chéchia très en arrière, élégant. C'est un chasseur de lions : il en a tué 32. S'amuse très fort, amène des douzaines de femmes et ripaille, boit son café très lentement, accepte de l'eau-de-vie et demande la bouteille ». Plus loin, silhouette exquise de « la petite bédouine, le coude dans la main et la joue dans les trois doigts ». Vision encore de ces négresses à la fontaine, « battant le linge avec leurs pieds, élaboussures d'argiles blanches partout ». Une autre nuit, « chez les Bédouins », avec « sa tente blanche, ouverte », le « vent terrible » et « l'ombre des animaux du douar passant comme des ombres chinoises ». Puis, dans l'exaltation joyeuse, d'avoir, sans malencontre, atteint et bientôt dépassé la frontière algérienne, autrement mieux policée, voilà notre Flaubert piquant des deux, « galopant, dit-il, ma pelisse sur les genoux, mon takieh sous mon chapeau ; zagarit, coup de fusil, fantaisie, le fils du caïd en ceinture rouge. Souk-Ahras ! Souk-Ahras ! tout cela envolé dans le mouvement. J'ai ralenti devant les tentes, ils vont venir me baiser les mains, me prendre les pieds... »

Enfin, avec « les lignes rouges des bâtiments militaires de Souk-Ahras, discernées après la descente de la forêt, la randonnée « aux rivages du maure » ne va pas tarder à prendre fin.

### 4. — DU PAQUEBOT L'OASIS AU « PETIT PAVILLON QUI EST AU BOUT DU JARDIN »

Car, à partir de maintenant, en dehors d'une rapide reprise de contact avec l'Algérie, c'est par paquebot, d'abord, la rentrée, nantie de

(63) En plus des lions et autres fauves qui pullulaient en certains coins de la forêt ou de la steppe, il y avait, en effet, les « brigands », signalés d'ailleurs par V. Guérin, lequel faillit en rencontrer à son passage dans la région de Teboursouk.

ce qu'elle offre encore de cocasse au voyageur passant une fois de plus la mer. Car « L'Oasis » ramène un monde fort mélangé : « le capitaine Robert, un avocat de Paris, un vieux en alpaga et à tabatière, conduisant deux jeunes femmes ; la petite garce des quatrièmes et le vieux gendarme guallant ; un chasseur d'Afrique ; le bureaucrate militaire à pantalon bleu, en lunettes, en casquette et en canne rotin ; un Alsacien ; le comte polonais, tueur de lions..., un monsieur bien, officier de la Légion d'honneur... » (64).

Au total, spectacle presque banal de l'un de ces bateaux reliant la France à sa colonie nord-africaine, avec leur ordinaire cargaison de soldats, de touristes et d'émigrants, la fatigue ou l'indifférence des uns ; et, chez les autres, des espoirs plus ou moins déçus. Flaubert n'a donc plus qu'à dire adieu, au passage, à Marseille — porte de l'Orient — et à supporter en chemin de fer la « compagnie d'un chirurgien de marine et de son chien », ou (de son) bureaucrate militaire qui va à Saint-Quentin et au-delà ; l'Alsacien est descendu pour aller à Strasbourg ». Peu à peu, toute la compagnie qui le suivait depuis Stora s'est détachée de son regard. Il reste seulement un Flaubert « éreinté », pénétrant à Paris dans « sa maison vide » ; visitant quelques amis ou relations, dont les noms au crayon figurent au Carnet ; rentrant à Rouen, passant trois jours « à peu près exclusivement à dormir (65), avec l'impression que son « voyage est complètement reculé, oublié ; (que) tout est confus dans (sa) tête, qu'il se trouve comme « s'il sortait d'un bal masqué de deux mois ».

Un Flaubert se levant enfin, dans l'exaltation d'une nuit inspirée, clôturant son Carnet sur une note admirable, écrite d'un jet, avec deux seules ratures (66) ; terminant son elliptique récit par la pathétique adjuration au « Dieu des âmes », celui qui « donne la Force — et l'Espoir ».

\*\*

Dernier écho du voyage et qui nous montre la délicatesse de Flaubert faisant hommage de son roman carthaginois, enfin paru, au Souverain du pays dont il fut l'hôte : à la fin d'un autre Carnet, Louis Bertrand a, en effet, pu lire : « Aujourd'hui, 12 décembre 1862, anniversaire de ma quarante-et-unième année, été chez M. de Lesseps porter exemplaire de Salammbô pour le Bey de Tunis... » (67).

Aimé DUPUY.

(A suivre).

(64) « ...Nous sommes aujourd'hui, le 3 juin, jeudi, et je t'écris ce petit mot, en mer, accroupi sur le pont comme un singe et entouré de messieurs les officiers de l'Armée d'Afrique qui se rendent dans leurs foyers... » (A Louis Bouilhet, Correspondance, Supplément (1830-1863), 1954).

(65) V. Lettre à Feydeau, « Croisset, dimanche soir », 1858. V. aussi dans la lettre précitée à Bouilhet : « J'arrive un peu eschauffé, voilà quinze jours que je ne me suis déshabillé que trois fois... ».

(66) Flaubert a remplacé « que toutes les forces de la nature » par « énergies » de la nature ; et « que j'ai humées », par « que j'ai aspirées », ...me pénètrent... ».

(67) V. p. 230, Gustave Flaubert, par Louis Bertrand, Paris, 1912.

# L'Activité du Musée Flaubert, de Rouen

Tout le monde ne peut lire la presse étrangère. Il n'est donc guère possible d'apprécier, par ce moyen, la renommée entourant nos grands hommes, hors de France.

C'est pourquoi la fonction de conservateur du Musée Flaubert est très instructive. En effet, très nombreux sont, particulièrement à l'époque des grandes vacances, les étrangers visitant ce musée, installé à l'Hôtel-Dieu de Rouen, dans la maison natale du célèbre écrivain. Ce n'est pas un mince régal pour un Conservateur de converser avec ces hôtes de passage qui regrettent seulement de n'avoir pas de loisirs suffisants pour s'intéresser à tout ce qui concerne Gustave Flaubert. C'est alors qu'il est possible de constater combien la personnalité de celui-ci est goûtée à l'étranger. Si l'on consulte le registre des signatures, on remarque les appréciations flatteuses qui y sont consignées. Car elles émanent de visiteurs en provenance de tous pays, notamment des deux Amériques, du Canada, d'Allemagne (beaucoup plus nombreux en 1955), de Hollande, de Belgique, d'Italie, de Grèce, de Yougoslavie, de Chine, du Japon. Pour ces deux dernières nations, nous n'avons pu déchiffrer les deux lignes, consacrées certainement à la gloire de Flaubert, écrites en langues chinoise et japonaise...

Une visite qui nous fut particulièrement agréable à recevoir, l'an dernier, fut celle d'une jeune femme, suédoise, chargée par un éditeur de Suède d'exécuter soixante dessins destinés à illustrer un ouvrage critique sur *Madame Bovary*. Cette dame, qui s'exprime dans un français sans accent, est demeurée trois jours à Rouen et la région. Arrivée un samedi, elle put, en s'inspirant des très nombreuses gravures exposées au Musée, exécuter, uniquement de la main gauche, mais avec quel art et quel fini ! des dessins et portraits qui ne seront pas le moindre attrait de l'ouvrage à paraître en Suède. Le lendemain, elle visita le bourg de Ry, car, pour les Suédois, ce village est bien le lieu de résidence des *Bovary*. Sur son album, elle dessina des coins de ferme, des jardins, les paysages bucoliques lui paraissant le mieux se rapporter aux descriptions voulues par Flaubert. Le lundi après-midi fut entièrement consacré, au Musée, à une conversation entre elle et le conservateur, bien entendu relative au romancier. Ce fut une très utile propagande. Avant de nous quitter, cette distinguée visiteuse eut une joie supplémentaire : elle retrouva, sur le registre des signatures, celle de son époux, appesée quatre ans auparavant, à l'occasion de leur voyage de noces.

Le Musée reçut aussi, en 1953, un visiteur de marque, venu assister à l'inauguration, par M. Coste-Fleuret, ministre de la Santé Publique, du Centre Charles-Nicolle à l'Hôtel-Dieu. Ce visiteur : le docteur Georges Duhamel, de l'Académie Française, nous exprima son vif plaisir de visiter la maison natale de Gustave Flaubert.

Nous avons appris, par une chronique parue quelques mois plus tôt dans le quotidien rouennais « Paris-Normandie », sous la signature de notre ami Gabriel Reuillard, que Georges Duhamel possédait un « macaron », de la dimension d'une pièce de cinq francs, représentant une fleur sculptée sur bois et provenant de l'un des trois trumeaux d'époque Louis XVI ornant la chambre natale. Nous pûmes situer l'emplacement d'origine de ce « macaron » et, sur notre invitation,

Georges Duhamel nous dit, en prenant congé : « Alors, je prends note que sur mon testament je dois ajouter un codicille stipulant que je restitue à la chambre où naquit Gustave Flaubert ce « macaron » que m'avait offert Charles Nicolle ».

Un écrivain de talent : M. Marc Chesneau, accompagnant les membres de la Société « L'Art et la Vie », de Paris, vint un dimanche faire une causerie sur Flaubert.

Une cinquantaine de membres du « Touring-Club de France » nous firent également l'honneur d'une visite collective.

Un élève du Séminaire des Jésuites, résidant à Pavie (Italie), M. Vincenzo Poggi, vint se documenter au Musée en vue de la préparation d'une thèse qu'il entreprend sur La Légende de Saint-Julien L'Hospitalier.

L'amiral Wietzel voulut bien, sur le registre des signatures, libeller comme suit l'un de ses souvenirs de voyage : « Déjeunant un jour à » Sidi Ben Saïd (Tunisie), chez le baron d'Erlanger, dont les jardins » magnifiques descendent vers la mer, mon hôte me dit : « Savez-vous » où vous êtes en ce moment ? — Non ! — Eh ! bien, vous déjeunez » actuellement dans les jardins d'Hamilcar au Barca, où eut lieu le fameux » festin des mercenaires décrit par Flaubert dans Salammbô ». Il est » émouvant pour moi d'évoquer un tel souvenir dans la chambre natale » du grand écrivain ».

Divers Groupements visitèrent le Musée de l'Hôtel-Dieu au cours des dernières années. Notons : « La Feuille Blanche », Société d'Ecrivains et Amateurs de Belles-Lettres de Paris ; Les Secouristes de la Croix-Rouge ; « Les Normands en Picardie » ; la Section départementale de la Seine-Maritime de l'Association « Tourisme et Culture P.T.T. » ; un groupe de professeurs à la Faculté de Médecine de Paris, appartenant tant à la Société d'Histoire de la Médecine qu'à la Société Internationale d'Histoire de la Médecine, conduits par le Médecin-Général Jean des Cilleuls.

Nous avons aussi reçu la visite du D<sup>r</sup> E.-W. Fischer, de nationalité allemande, auteur de plusieurs ouvrages critiques sur Flaubert ; d'André Thérive, qui fit suivre sa signature de cette mention : « En mémoire de Gustave Flaubert, qui a fait du roman une œuvre d'art (— et le premier ! ) »

Plusieurs collèges, lycées, écoles de Rouen et la région envoient leurs élèves par groupes d'une quarantaine environ ; le conservateur se muant en professeur, éprouve alors une grande joie à leur vanter les mérites de Gustave Flaubert et à commenter les 1.500 pièces formant les collections exposées.

Ce Musée, rappelons-le, a été créé en 1901 par le D<sup>r</sup> Raoul Brunon, sous le nom de « Musée d'Histoire de la Médecine ». Les Musées de cette nature sont rares. Il en existe trois en France. Les documents composant celui de Rouen étaient alors placés dans la salle de Clinique médicale. Depuis 1947, date à laquelle nous prîmes nos fonctions de conservateur, les collections furent transférées dans la maison natale de l'écrivain ; c'est pourquoi nous désignons désormais ce Musée sous le titre de : « Musée Flaubert et d'Histoire de la Médecine », unissant ainsi, comme ils le furent dans la vie, le romancier, son père Achille-Cléophas et son frère Achille, qui habitèrent ce logis au 19<sup>e</sup> siècle, ces deux derniers en qualité de chirurgiens-chefs de l'Hôtel-Dieu.

Un tableau très remarqué que grâce au bienveillant intermédiaire de M. Fernand Guey, alors directeur du Musée des Beaux-Arts, nous

avons pu exposer et qui appartient à l'Etat, a été peint en 1883 par Albert Fourié. Il est intitulé : « La Mort de Madame Bovary ». Celle-ci, revêtue de sa robe de mariée, repose sur son lit ; la pâle lueur d'un cierge donne à sa robe des reflets jaunâtres, tandis que le jour naissant imprègne d'une tonalité grise la redingote de l'infortuné Charles Bovary, debout, la tête abîmée dans ses mains. Et la mention inscrite au bas du tableau rappelle les lignes sublimes de l'immortel ouvrage de Gustave Flaubert : « Et il fut longtemps à se rappeler ainsi les félicités disparues, ses attitudes, ses gestes, le timbre de sa voix. Après un désespoir, il en survenait un autre, et toujours intarissablement, comme les flots d'une mer qui déborde ». Deux autres témoins : M. Homais et l'abbé Bournisien sont là, sommeillant dans leur fauteuil après une nuit de veille.

Le Musée comporte huit salles, dont une très vaste. Il est ouvert tous les jours, de 14 à 17 heures (semaine et dimanche, sauf le mardi). L'entrée est gratuite. Les visiteurs sont accueillis par M<sup>me</sup> Jabret, qui apporte tous ses soins à l'entretien des collections et qui est, pour nos hôtes d'un moment, un guide serviable et empressé.

Terminons ce résumé de l'activité de ce Musée en signalant que 1.200 entrées ont été constatées en 1955 et que des dons de toute nature sont fréquemment reçus : antiquités, tableaux, gravures, objets d'art, curiosités, etc. Le Centre Hospitalier Régional de Rouen, propriétaire du Musée, exprime aux généreux donateurs sa gratitude pour l'intérêt qu'ils lui témoignent.

René-Marie MARTIN, Conservateur du Musée.

---

## Lettre inédite de Gustave Flaubert à Ernest Feydeau

Mon cher Vieux,

Je t'assure que j'ai tâté le terrain de tous les côtés — et partout, j'ai vu qu'on m'enverrait promener. Je ne t'ai pas compromis. C'était bien inutile. Mais je te répète que je suis sûr de mon fait. Le vent est aux économies et il me paraît impossible d'arracher quoi que ce soit.

Quant à Théo, voilà deux dimanches que je ne vais pas chez la P<sup>sse</sup>. Par conséquent, je ne l'ai pas vu. Le seul moyen de mettre la main dessus est d'aller chez lui le matin. Je suis attristé de n'avoir pu rien faire p<sup>r</sup> toi ! La vie me paraît de moins en moins drôle !

Je n'ai pas encore mon larbin — qui est depuis deux mois à la Maison de Santé (de la rue Saint-Denys). — Coût : 8 fr. par jour et ma cuisinière m'agace, etc., etc. !

Je passe mes jours à la bibliothèque de l'Institut. Celle de l'Arsenal me prête des livres que je lis le soir et je me dépêche de prendre toutes mes notes afin de m'en retourner à Croisset.

Tu me verras un de ces matins si je n'ai pas de nouvelles de toi — mais franchement, j'aimerais mieux aller te voir rue Copenhague qu'à Auteuil.

Tout à toi.

G<sup>ve</sup> Flaubert.

Lundi matin.

Flaubert datant rarement ses lettres, il n'est pas toujours facile d'en préciser aujourd'hui les dates. Nous devons à la grande obligeance et à la science profonde de M. A.-Fr. Jacobs, de Leeuwarden (Pays-Bas), un de nos fidèles adhérents et spécialiste en la matière, d'établir de façon à peu près certaine que cette lettre — dont l'original est en possession de M. René Herval, de l'Académie de Rouen, — doit être datée du lundi 4 avril 1870. Au début de la lettre, il est à coup sûr question de démarches que fit alors Flaubert pour obtenir une pension au profit d'Emile Feydeau, alors malade et désargenté, pension qui lui fut d'ailleurs accordée par Arrêté ministériel du 18 juillet 1870 (3.000 francs, sur les frais des Auteurs dramatiques et payables en septembre seulement). Jusque là, ce fut l'Empereur Napoléon III qui remettait à Feydeau, sur sa cassette personnelle, la somme nécessaire « pour l'empêcher de mourir de faim ».

Flaubert devait d'ailleurs intervenir à nouveau en 1872 (voir Corresp. suppl., n° 590, février 1872) pour faire obtenir une pension en faveur d'Ernest Feydeau. Voir aussi sur la question la brochure récemment parue sur Les Amis de Flaubert-Ernest Feydeau, par A. Fmot.

Les lectures dont parle Flaubert en la seconde partie de sa lettre, concernent la Tentation de Saint-Antoine.

---

## Autour de Flaubert et de son œuvre

### I. Flaubert, Gertrude Collier et M<sup>lle</sup> Leroyer de Chantepie

Il y a toujours à glaner dans le Bulletin des Amis de Flaubert. Voici ce que je viens de trouver dans le dernier n° (n° 7), p. 33-39 :

« Gertrude Collier-Tennant, dans son manuscrit biographique *Ecrit sur demande*, se référant aux conversations du jeune Flaubert en 1837, lui prête le propos suivant :

« Ne lisez pas comme les enfants, pour vous amuser, ni comme les ambitieux pour vous instruire ; non, lisez pour vivre ».

Or, je lis dans une lettre à M<sup>lle</sup> Leroyer de Chantepie que la Correspondance datait du 16 juin 1867 et que René Descharmes a justement restitué à sa vraie date : juin 1857 :

« Ne lisez pas comme les enfants lisent, pour vous amuser ; ni comme les ambitieux lisent, pour vous instruire. Non. Lisez pour vivre. Faites à votre âme une atmosphère intellectuelle qui sera composée par l'émanation de tous les grands esprits ».

C'est le même texte. Curieux rapprochement, n'est-ce pas ? entre ce propos familial du jeune Flaubert de 16 ans, qui a frappé la jeune Gertrude — et la lettre écrite vingt ans plus tard à M<sup>lle</sup> Leroyer ! Rien ne montre mieux, d'une part (en dépit des apparences), la gravité des pensées et des paroles de Flaubert dans sa jeunesse, — d'autre part, sa fidélité constante aux idées qui ont nourri son adolescence. Autre rapprochement caractéristique : dans la même lettre à M<sup>lle</sup> Leroyer, il lui conseille à deux reprises avec insistance : « Lisez Montaigne. Lisez-le

lentement, posément... Je vous recommande d'abord Montaigne, lisez-le d'un bout à l'autre, et quand vous aurez fini, recommencez ».

Or je vois dans le même article du Bulletin (p. 40) que c'est son exemplaire de Montaigne qu'il donne comme solennel cadeau d'adieu à Gertrude Collier.

Flaubert n'est pas de ceux qui changent, au hasard d'une fantaisie capricieuse... Très jeune, il sait ce qu'il pense, il s'y attache avec passion — et il continue à creuser son sillon.

Bien amicalement,

A. DEBIDOUR

\* \* \*

## II. Deux erreurs de dates à propos de Madame Bovary

Il serait curieux de savoir quel fut le premier flaubertiste qui, pour donner raison au récit controvérsé de Maxime Du Camp dans ses *Souvenirs Littéraires*, a fixé le décès d'Eugène Delamare au 7 septembre 1849, manière peut-être de rendre vraisemblable l'in vraisemblable « histoire de Delaunay ».

Si cette date avait été exacte, le récit de Du Camp semblerait admissible. L'Officier de Santé serait décédé quelques jours avant la fameuse condamnation de la Tentation de Saint-Antoine. A supposer que Flaubert et Bouilhet aient été en relations avec Eugène Delamare, cela aurait pu justifier le fameux conseil soi-disant donné à son ami par l'auteur de *Melaenis*. Mais il n'en est rien...

Au mois de septembre 1849, époque supposée à laquelle aurait eu lieu la suggestion de Bouilhet, il n'y avait pas d'« histoire de Delaunay » (ou de Delamare). Certes, Delphine Couturier était morte, fort naturellement sans doute, le 6 mars 1848, mais Eugène Delamare ne devait décéder, en réalité, que le 7 décembre 1849, c'est-à-dire à un moment où Flaubert se trouvait déjà en Egypte et, par conséquent, bien loin de Bouilhet.

Cette simple constatation suffit à battre en brèche le récit de Maxime Du Camp et à mettre en doute la légende de Ry, à laquelle l'auteur des *Souvenirs Littéraires* avait, le premier, voulu donner une apparence de réalité.

\*\*

Dès qu'on remonte aux sources, on va d'ailleurs de surprise en surprise dans cette affaire Delamare.

Dans son article du 22 novembre 1890, Georges Dubosc a écrit, à propos du soi-disant suicide par empoisonnement de Delphine Delamare :

« Cette mort tragique mit tout le petit bourg en émoi, d'autant plus qu'elle arriva le soir d'un jour de marché (le 6 mars 1848). Tout le monde fut atterré, etc... »

Le marché a lieu à Ry, depuis un temps immémorial, le samedi. Or, M<sup>me</sup> Delamare mourut le lundi 6 mars, qui n'était pas jour de marché. Ce n'est évidemment là qu'un point de détail.

Mais Georges Dubosc poursuit ainsi :

« On eut du mal à descendre le cercueil dans la fosse trop petite dont on chercherait vainement aujourd'hui l'emplacement recouvert par les hautes herbes du cimetière ». Pour avoir retenu ce détail macabre,

un ancien enfant de chœur de Ry devait affirmer plus tard au docteur Brunon qu'il avait assisté à la scène et que la bière avait dû être placée presque debout.

A ce sujet, il est permis d'indiquer, peut-être, que l'incident eut bien lieu. Mais ce fut en 1846, au cimetière Monumental de Rouen, lors des funérailles de la pauvre Caroline Hamard, sœur de Flaubert : « La fosse était trop étroite, le cercueil n'a pas pu y entrer. On l'a secoué, tiré de toutes les façons, on a pris un louchet, des leviers, et enfin, un fossoyeur a marché dessus, c'était la place de la tête, pour le faire entrer ». (Lettre à Maxime Du Camp, mars 1846).

La rencontre n'est-elle pas curieuse, à défaut d'être gaie ?

René HERVAL.

## La Maladie mortelle de Flaubert

L'affaire a commencé de façon assez étrange. Dans le n° 60 de janvier 1955 de *Miroir de l'Histoire*, un chercheur et curieux (page 106) écrit ceci :

« L'écrivain Gustave Flaubert eut un accident à l'âge de vingt ans environ ; étant en voiture, celle-ci heurta en pleine vitesse un réverbère. Flaubert fut projeté en arrière, sa tête heurta le plancher, il perdit connaissance, et depuis ce jour eut des crises d'épilepsie avec des troubles visuels appelés migraine ophtalmique. Il ne put se marier et peut-être devons-nous un grand écrivain à cet accident. La chose est-elle véridique ? »

Il est regrettable que nous n'ayons pas reçu cette communication avant sa publication (et celle de sa réponse) dans le *Miroir de l'Histoire*, car nous n'eussions pas hésité à répondre :

« Que l'accident de Gustave Flaubert arriva en janvier 1844, dans les bois de Saint-Gratien, entre Trouville et Pont-l'Évêque, Gustave ayant alors 22 ans et 1 mois, revenant en voiture de Trouville où les Flaubert avaient une ferme.

» 2° Que la voiture ne roulait pas en pleine vitesse, et qu'elle ne rencontra certainement pas un réverbère !

» 3° Que Flaubert eut alors sa première crise d'épilepsie, ou crise comitiale (c'est-à-dire les nerfs noués, le haut mal dont on parle avec un juste effroi).

» 4° Qu'il est exact qu'il ne se maria point, mais que nous ne devons ni à son célibat ni à l'accident épileptiforme, le grand écrivain tant vénéré actuellement ».

Quoi qu'il en soit, la réponse au chercheur fut celle-ci :

« C'est à une thèse pour le doctorat en médecine, présentée en 1922 par M. Roger Barois (les Épileptiques de Génie, chez Amédée Legrand) qu'il y a lieu de recourir.

Dans les quelque quatre pages qu'il consacre au cas Flaubert, M. Roger Barois ne fait aucune allusion à l'accident de voiture que vous croyez être à la genèse des troubles nerveux dont l'auteur de *Bouvard et Pécuchet* vit sa vie empoisonnée.

« Il semble en avoir eu dès l'enfance, écrit l'auteur. Mais les premières attaques franches survinrent vers l'âge de 21 ans. A ce moment, il lui arrive d'en avoir quatre dans la même semaine. Elles se succèdent ainsi jusqu'à l'âge de 28 ans. Puis après des disparitions éphémères, elles se reproduisent de temps à autre et paraissent définitivement disparaître à 52 ans. Nous ne tenons en effet comme nullement épileptiques les phénomènes convulsifs, au milieu desquels il mourut, et qui furent causés probablement par un phénomène ventriculaire.

» Il n'est point du reste jusqu'à l'hérédité de Flaubert qui ne vienne confirmer notre opinion.

» Sa mère, en effet, eut toute la fin de sa vie des hallucinations funèbres que l'on voulut rattacher à la mort d'un de ses fils.

» De plus, de ses cinq frères et sœurs, ses deux aînés moururent dans la première année, celui qui vint après lui ne dépassa pas non plus la première enfance. Et les deux derniers présentèrent de bonne heure des symptômes de rhumatismes déformants : tous faits, qui, à l'heure actuelle, ne manqueraient assurément pas d'éveiller l'idée d'une toxo-infection familiale qu'on serait bien tenté de faire préciser par le laboratoire.

» Quand à Gustave, enfant, il est impulsif et violent. A 13 ans, il a des idées de suicide qu'il manifeste par une véritable tentative ; probablement s'agissait-il d'une impulsion épileptique au suicide. Adulte, c'est un grand nerveux, un émotif et un anxieux. A 36 ans, il écrit : « Toutes sortes d'angoisses m'emplissent ».

» Il poussait des cris d'effroi pour une personne qui entraît à l'improviste dans son cabinet, pour le craquement d'une bûche. Maxime Du Camp le décrit bondissant dans son cabinet pour un objet mal placé ; du reste, l'alcool, le café, le tabac dont il abusait n'étaient pas faits pour apaiser son système nerveux.

» La vie de reclus qu'il menait à Croisset dénote les goûts d'un esprit quelque peu hypocondriaque.

» Peut-être que certaines hallucinations décrites dans *La Tentation de Saint-Antoine* n'ont été si nettement évoquées que parce qu'elles avaient été perçues ».

Voilà ce qu'en dit la science. Il ne me vient pas à l'idée de révoquer en faux son opinion qui, pour ne pas être toujours infaillible, mérite le plus souvent qu'on en fasse cas.



Cette petite précision eut pu clore la question. Dans le « Paris-Normandie » du jeudi 19 janvier 1955, sous le titre : « Gustave Flaubert était-il épileptique ? » elle est reprise en ces termes :

« Dans son intéressante chronique des Chercheurs et Curieux, publiée par la Revue « Miroir de l'Histoire », M. Jacques Bourgeat a été amené à traiter d'un sujet que ne manqueront pas de retenir tous les Flaubertistes et particulièrement ceux de notre région.

» La question qui était posée à M. Bourgeat peut se résumer ainsi : Gustave Flaubert, à 20 ans, eut un accident de voiture au cours duquel sa tête subit un tel choc qu'il perdit connaissance. Par la suite, il eut des crises d'épilepsie, des troubles visuels et ne put se marier. Si la chose est véridique, peut-être devons-nous un grand écrivain à cet accident ?

» Flaubert, dès son enfance, dit M. Barois dans sa thèse présentée

en 1922 pour le doctorat en médecine, semble avoir été en proie à des troubles nerveux, mais c'est aussitôt après l'accident que ces troubles se sont accentués. Il en eut jusqu'à quatre par semaine qui se succédèrent ainsi jusqu'à l'âge de 28 ans, puis se firent moins fréquents pour disparaître lorsqu'il eut atteint sa cinquante-deuxième année.

» Mais peut-être avait-il une hérédité chargée ?

» Sa mère eut, vers la fin de sa vie, des hallucinations funèbres qu'on attribuait à la mort d'un de ses fils.

» Des cinq frères et sœurs de Gustave Flaubert, les deux aînés moururent dans la première année et celui qui vint après ne dépassa pas la première enfance. Les cinq autres présentèrent de bonne heure des symptômes de rhumatismes déformants.

» Plus particulièrement, Gustave, enfant, était impulsif et violent. A 13 ans, il se livra à une tentative de suicide. Adulte, ce fut un grand nerveux, un émotif et un anxieux. A 36 ans, il écrivait : « Toutes sortes d'angoisses m'emplissent ! » Il poussait des cris d'effroi pour une personne qui entrait à l'improviste dans son cabinet. L'alcool, le café, le tabac, dont il abusait, n'étaient pas faits non plus pour apaiser un tempérament nerveux. Et peut-être certaines hallucinations décrites dans « La Tentation de Saint-Antoine » n'ont été, en effet, si bien évoquées par lui que parce qu'il les avait perçues... »

Le samedi 29 janvier 1955, autre chronique dans « Paris-Normandie », d'Edith Blanchet et ainsi conçue :

« Paris-Normandie » a récemment fait état d'une chronique que M. Jacques Bourgeat a publié dans « Miroir de l'Histoire » et qui concerne l'épilepsie dont Gustave Flaubert fut atteint.

Il n'est pas sans intérêt de faire appel à ce sujet à Edmond de Goncourt qui, ayant assisté, on le sait, à l'enterrement de son ami, traite nettement la question dans son journal, à la date du 11 mai 1880 et écrit ceci :

« Pouchet — le médecin — m'entraîne dans une allée écartée et me dit : « Il n'est pas mort d'un coup de sang, il est mort d'une attaque d'épilepsie... Dans sa jeunesse, oui, vous le savez, il avait eu des attaques... Le voyage d'Orient l'avait pour ainsi dire guéri. Il a été seize ans sans plus en avoir... mais les ennuis des affaires de sa nièce lui en ont redonné... et samedi, il est mort d'une attaque d'épilepsie congestive... oui, avec tous les symptômes, avec de l'écume à la bouche... Tenez, sa nièce désirait qu'on moulat sa main... on ne l'a pas pu... elle avait gardé une si terrible contracture... »

Pauvre cher Flaubert ! Comme nous l'aimons davantage d'avoir été frappé d'un horrible mal ! Et comme nous le plaignons !

Toute sa vie, nous ne l'ignorons pas, Flaubert fut un grand nerveux et il est bien vrai que pour avoir décrit aussi bien qu'il l'a fait certaines obsessions, certaines « visions », il faut qu'il les ait eues lui-même. Et nous noterons à ce sujet, toujours extraits du journal d'Edmond de Goncourt, daté cette fois du 25 avril 1875, ces mots significatifs : « Flaubert dit qu'après une longue absorption et un long penchement de tête sur sa table de travail, il éprouve, au moment de se redresser, comme une peur de trouver quelqu'un derrière lui ».

Et Edmond de Goncourt d'ajouter : « Tourgueneff avait, lui, des hallucinations. Zola, lui, avait l'impression de passages de souris ou d'envolées d'oiseaux ».

Quant au disciple le plus aimé de Flaubert, Guy de Maupassant, il devait, hélas, mourir fou.

Le génie humain a ses mystérieux et terribles royaumes !

Edith BLANCHET.

\*\*\*

A quoi M. J. Toutain-Revel, président des Amis de Flaubert, a envoyé à « Paris-Normandie » une lettre que celui-ci a bien voulu insérer le mardi 1<sup>er</sup> février 1955 :

#### A propos de l'épilepsie de Flaubert

« Dans le « Paris-Normandie » de samedi 29 janvier, une de vos correspondantes, en un article intitulé : « L'épilepsie de Gustave Flaubert », nous révèle que le grand écrivain est mort victime d'épilepsie. C'est là une erreur manifeste. D'abord, l'épilepsie est un mal de jeunesse qui frappe rarement les personnes d'âge mûr, ou près de la vieillesse (Flaubert est mort à 59 ans). Puis, si Gustave eut plusieurs crises d'épilepsie, précisément dans sa jeunesse, dont la première et la plus grave se déclara en 1844, dans les bois de Saint-Gatien, près de Pont-l'Évêque, il en était guéri en 1880.

» Flaubert est mort brusquement d'une hémorragie cérébrale (exactement ventriculaire) — ainsi que l'a constaté le certificat médical du docteur Tourneux, appelé près de l'écrivain — et dans des circonstances que sa famille a bien connues, suite vraisemblable d'un mal spécifique remontant à sa prime jeunesse ou, à tout le moins, contracté en Orient en 1850.

» Cette question a d'ailleurs été étudiée et fixée par les biographes avertis du grand écrivain, tels MM. Dumesnil, Jean Pommier, M<sup>me</sup> Marie-Jeanne Durry.

» Quant au témoignage d'Edmond de Goncourt affirmant que Flaubert est mort « l'écume à la bouche », ou que la main a gardé « une terrible contracture », ou encore que « cela a été une sacrée impression d'entrer dans le cabinet du mort... », il n'y a pas lieu de s'y arrêter un instant, pour la raison que les scellés avaient été mis, dès le décès, au cabinet de travail de l'écrivain, et que de Goncourt n'y a certainement pas pénétré.

» Il a été dit et commis tellement d'erreurs (affirmées parfois ex-cathedra) « sur le pauvre Flaubert ! », que j'ose espérer que vous ne m'en voudrez pas de dire ici ce qui correspond à l'exactitude maintenant bien connue des faits ».

Enfin, le numéro de « Paris-Normandie » du samedi 5 février 1955 a publié une lettre ainsi conçue :

#### Flaubert et l'épilepsie

« Monsieur,

» Je me permets d'apporter une nouvelle rectification à l'article paru le 29 janvier sur l'« Épilepsie de Faubert », ou plus exactement une controverse à l'article de M. J. Toutain, paru le 1<sup>er</sup> février.

» Mon avis est d'autant plus impartial que je n'ai aucune idée personnelle sur la cause du décès de Flaubert et me contente de réfuter, d'un point de vue strictement médical, quelques idées avancées un peu trop péremptoirement par votre correspondant.

» D'abord, l'épilepsie n'est pas (je cite notre lecteur) « un mal de jeunesse, qui frappe rarement les personnes d'âge mûr ». Elle peut, selon la lésion causale, frapper l'individu à n'importe quel âge de la vie.

» Ensuite, et c'est là le point essentiel, l'épilepsie n'est qu'un « syndrome » (c'est-à-dire une association de signes) pouvant relever de causes très diverses, et non pas une « maladie ».

» Par conséquent, Flaubert est peut-être mort d'hémorragie cérébrale à type d'inondation ventriculaire (tel est le diagnostic fait par le docteur Tourneux), mais il a très bien pu présenter, dans ses derniers moments, des convulsions épileptiformes, voire une crise typique d'épilepsie généralisée.

» Avec mes sentiments distingués, et en espérant que M. J. Toutain ne me tiendra pas rigueur de cette mise au point.

» P. LEMOINE ».

Est-il décidément plus complexe de s'attacher à la biographie de Gustave Flaubert, que de s'attacher au problème des sources de ses œuvres ? Cette biographie, avec les documents dont nous disposons, ne devrait point, semble-t-il, susciter de grandes controverses. Un fait est acquis, c'est celui du diagnostic du Dr Tourneux, appelé à constater le décès. Il paraît difficile de nier ce diagnostic.

## **A la salle Drouot, de précieux manuscrits et autographes de Flaubert sont vendus**

Le 1<sup>er</sup> juillet 1955, à la Salle Drouot (Hôtel des Ventes de Paris), de précieux manuscrits et autographes de Flaubert et de Maupassant ont été mis en vente.

Parmi ces documents originaux figure notamment la fameuse lettre (18 pages) écrite par Flaubert à la Municipalité de Rouen et publiée dans le « Temps » le 24 janvier 1872, à propos du monument Louis Bouilhet à Rouen. Il y avait aussi, écrit de la main de Flaubert, la liste des souscripteurs, le procès-verbal de la séance du Conseil Municipal de Rouen du 8 décembre 1871, annoté par Flaubert, et tout le dossier de l'affaire, au total 1 manuscrit, 3 lettres autographes, 15 pages de notes, 40 pièces et lettres diverses, 2 illustrations !...

Ces documents provenaient de la vente de 1931 (succession Caroline Franklin-Grout), où ils avaient déjà été dispersés, bien fâcheusement d'ailleurs.

Dans le lot figuraient aussi des lettres autographes de Flaubert à Ernest Feydeau, à Paul de Saint-Victor, à Edmond Laporte...

Dans un autre lot se trouvaient cinq lettres de Maupassant à Caroline Commanville concernant Flaubert et son dernier roman *Bouvard et Pécuchet*.

Notre Société n'a été malheureusement aucunement prévenue de cette vente, pas plus d'ailleurs que la Ville de Rouen, ce qui est regrettable, car plusieurs de ces documents devaient revenir à coup sûr à Rouen.

M. Toutain-Revel a écrit, le 12 juillet, à M<sup>re</sup> Etienne Ader et à M<sup>me</sup> J. Vidal-Mégret, commissaires-priseurs et experts à la Salle Drouot,

pour sinon déplorer la mise en vente d'incalculables documents tombés, hélas ! depuis 1931, dans le domaine public, mais pour regretter amèrement que la Société Flaubert n'ait point été alertée ou même avisée de cette vente. Une fois de plus, Paris a oublié la province. On ne peut que le déplorer.

M<sup>e</sup> Ader et M<sup>me</sup> Vidal-Mégret ont bien voulu, en réponse, promettre que dorénavant (car il y aura malheureusement toujours des « dispersions » Flaubert) les Rouennais seraient prévenus. De tout notre cœur, acceptons-en l'augure.

## Flaubert à la Radio

*Notre ami Gabriel Reuillard a bien voulu, dans sa chronique diffusée du dimanche 3 juillet 1955, à la Radio, passer le texte suivant relatif à Gustave Flaubert, à notre Société et à son Bulletin. Nous l'en remercions vivement.*

Le dernier Bulletin des Amis de Flaubert nous remet en mémoire par la plume de M. Maurice Haloche quelques thèmes de l'admiration de Gustave Flaubert pour Victor Hugo (et réciproquement).

En ce temps où certains se donnent des airs de mépriser le grand poète (et en général de sous-estimer au moins ses paroles), les plus grands esprits, dont Gustave Flaubert, ont proclamé leur admiration pour les maîtres qui les ont précédés : Les Essais, « Je ne connais pas de livre plus calme et qui ne dispose à plus de sérénité », assurait l'auteur de *Madame Bovary*. Pour *Don Quichotte*, « Quel gigantesque bouquin ! » ; Ronsard : « Quel poète, quel poète ! Quelles ailes ! C'est plus grand que... Virgile et ça vaut Goethe, du moins par moments, comme éclats lyriques » ; Voltaire : « Un saint ! les Anglais Shakespeare et Byron, et combien d'autres ! Et Rabelais, ce qu'il en écrit : « Le sacrosaint et extra-beau Rabelais, père de la littérature naïve et franche, de Molière et de La Fontaine, et dont l'œuvre est un fait historique ayant par elle-même une telle importance qu'elle se lie à chaque âge et en explique la pensée ».

Quant à Hugo, dans sa correspondance à Louise Colet, il l'appelle « le grand crocodile ». En décembre 1843, il écrit à sa sœur Caroline, après avoir vu son grand homme pour la première fois : « J'ai pris plaisir à le contempler de près, je l'ai regardé avec étonnement, comme une cassette dans laquelle il y aurait des millions et des diamants royaux, réfléchissant à tout ce qui était sorti de cet homme, les yeux fixés sur sa main droite qui a écrit tant de belles choses. C'était là, pourtant, l'homme qui m'a le plus fait battre le cœur depuis que je suis né, et celui, peut-être, que j'aimais le mieux de tous ceux que je ne connais pas ».

Pendant l'exil, il correspond avec Hugo par l'intermédiaire d'une amie fixée à Londres : « Cependant, vous me permettrez, Monsieur, de vous remercier pour tous vos remerciements et de n'en accepter aucun. L'homme qui, dans ma vie restreinte, a tenu la plus large place, et la meilleure, peut bien attendre de moi quelque service — puisque vous appelez cela des services ! La pudeur que l'on a à exposer soi-même toute passion vraie m'empêche — malgré l'exil — de vous dire ce qui m'attache à vous. C'est la reconnaissance de tout l'enthousiasme que vous m'avez causé ».

Un jour, Louise Colet envoie à Flaubert une lettre qu'elle a reçue

de Guernesey. Flaubert lui en accuse réception en ces termes : « La lettre de Victor Hugo m'a fait un singulier effet ; malgré moi, tout cet après-midi, je ne pouvais m'empêcher de reporter mes yeux dessus et d'en considérer l'écriture. Je la connaissais pourtant, mais d'où vient qu'elle ne m'avait jamais causé cette impression?... As-tu remarqué comme cette lettre écrite au courant de la plume est bien taillée de style, comme c'est carré, coupé?... Mon vieux culte en a été rafraîchi ; on aime à se voir bien traité par ceux qu'on admire. Comme ils seront oubliés tous les grands hommes du jour quand celui-là encore sera jeune et éclatant.

La veille des obsèques de Flaubert, on demande à Hugo pourquoi il ne prononcerait pas ou n'écrirait point quelques paroles sur l'auteur de *L'Éducation Sentimentale* : « Je l'aurais fait, répondit le poète, mais on ne m'a rien demandé. J'aimais Flaubert parce qu'il était bon. L'humanité a, avant toutes choses, deux grandes catégories : les hommes bons et ceux qui ne le sont pas. Je ne veux pas dire les méchants. Flaubert était de ceux qui sont bons, et à cette grande bonté, il ajoutait un grand talent. Je l'aurais dit volontiers ».

Ah ! l'oraison funèbre du poète de *La Légende de Saint-Julien l'Hospitalier* par le poète de *La Légende des Siècles* !

Gabriel REUILLARD.

\*

\*\*

II. — Ce même Gabriel Reuillard a bien voulu également, en janvier 1956, consacrer le texte suivant à l'une de ses chroniques, lors d'une émission à la Radio de la France d'Outre-Mer. Nous l'en remercions à nouveau.

## Les Amours de Flaubert

Sous le titre *Du nouveau sur la Jeunesse de Flaubert*, un article documenté de Philipp Spencer, traduit de l'anglais par M. Bosquet, paru au dernier Bulletin (n° 7) des « Amis de Flaubert », apprend que des papiers laissés par Gertrude Collier précisent les relations entre elle et l'écrivain.

Des cinquante-six pages dactylographiées, écrites par celle qui devait devenir M<sup>me</sup> Charles Tenant de Cadoxton Lodge et qu'il rencontra pour la première fois à Trouville, alors qu'ils avaient l'un et l'autre une quinzaine d'années, on peut évoquer maintenant avec précision la jeunesse de Gertrude et son amitié pour Gustave.

En outre, des lettres de Caroline Flaubert et de Maxime Du Camp, entre autres, renseignent également sur la nature des relations entre les familles. De plus, un « *Recueil de Souvenirs* », destiné à Caroline Commanville, qui en a traduit un passage dans l'étude sur son oncle pour la première édition des lettres de celui-ci en 1884, et un feuillet manuscrit séparé, écrit à 92 ans, sur la première arrivée en France de la jeune Anglaise, complètent l'ensemble de ces documents.

Dans le « *Recueil de Souvenirs* », Gertrude se répétait souvent, assure l'auteur de l'article. Et dans le demi-romancé : « *Écrit sur demande* », elle décrit sa première rencontre avec Flaubert et le développement de ses relations avec le futur écrivain : « ...En devenant plus intime, Gustave ne changea pas de manières, écrit-elle dans « *Recueil de Souvenirs* ». Il traitait ma mère, ma tante, Mrs Aidé, avec la plus complète indifférence, riait du français de mon père, m'appelait par mon

prénom, ridiculisait notre respect du dimanche, mais s'informait des habitudes anglaises avec intérêt. Il s'étonnait que l'on agisse par devoir et exprimait le plus grand mépris et la plus profonde pitié de toutes les concessions que l'on nous apprend à faire à la société... Je trouvais sa vie sans but et je le lui dis. Alors, avec des plaisanteries et des drôleries sans fin, il décrivait toutes ces vies vulgaires et mesquines d'épiciers et de bourgeois qui faisaient, selon lui, mon admiration. Quant à lui, il lui suffisait de regarder le ciel bleu, le sable jaune et les flots verts... »

Et dans « *Ecrit sur demande* » : « Tel était l'être à qui je donnai mon premier amour. Ma coquetterie n'était qu'une forme de l'ambition. En réalité, je ne voulais pas m'avouer que je l'aimais, et qu'au fond de moi-même je partageais toutes ses aspirations passionnées ».

« Tel est le revers de l'histoire racontée par Flaubert au chapitre XV des « *Mémoires d'un Fou* », et, à tout prendre, conclut M. Philipp Spencer, c'est la version de Gertrude qui est la plus convaincante ».

Il est probable qu'il y eut un flirt, peut-être assez poussé, entre les jeunes gens, encouragé d'ailleurs par une certaine coquetterie de Gertrude. Ils se revirent pendant un séjour à Paris. Lorsque la jeune fille dut retourner en Angleterre, Gustave lui fit remettre par sa sœur Caroline son exemplaire de Montaigne annoté, avec ces mots sur la feuille de garde : « Souvenir d'une inaltérable affection ».

Plus tard, il adressa un exemplaire de « *Madame Bovary* » et un des « *Trois Contes* » vingt ans après, à « *M<sup>me</sup> Tennant, née Gertrude Collier* » avec un même hommage « d'inaltérable et profonde affection ».

Mais le seul grand amour de l'écrivain fut pour Elisa Schlésinger.



Ce fut encore à Trouville qu'il la rencontra.

Le premier épisode se place au mois d'août 1836. Flaubert avait donc quinze ans.

Il est beau comme un jeune dieu, d'une beauté à la fois majestueuse et simple. Deux portraits en portent témoignage, l'un d'Hyacinthe Langlois, l'autre de Delaunay. Au reste, Mrs Tennant en laisse, par surcroît, cette description à l'époque : « Grand et mince, souple et gracieux comme un athlète, sa mise consistait en une chemise de flanelle rouge, un pantalon de drap bleu, une écharpe de même couleur serrée étroitement autour des reins, et un chapeau posé n'importe comment, souvent tête nue... Il admirait ce qui était beau dans la nature, l'art et la littérature, et vivait pour cela, disait-il, sans pensée personnelle. Il ne songeait nullement à la gloire ni à aucun gain. N'était-ce pas assez qu'une chose fut vraie et belle ? Sa grande joie était de trouver quelque chose qu'il jugeât digne d'admiration... »

Trouville, à l'époque, ne réunissait que peu d'estivants. La grande plage était presque déserte... Un jour, le hasard fit aller Flaubert, qui préférait la solitude, vers l'endroit où l'on se baignait.

« Ce jour-là, a-t-il écrit, une charmante pélerine rouge avec des raies noires, était laissée sur le rivage. La marée montait. Le rivage était festonné d'écume. Déjà, un flot plus fort avait mouillé les franges de soie de ce manteau. Je l'ôtai pour le placer plus loin : l'étoffe en était légère et moëlleuse ; c'était un manteau de femme. Apparemment, on m'avait vu, car le jour même, au repas de midi et comme tout le

monde mangeait dans une salle commune, à l'auberge où nous étions logés, j'entendis quelqu'un qui me disait :

« — Monsieur, je vous remercie bien de votre galanterie.

Je me retournai ; c'était une jeune femme assise avec son mari à la table voisine.

« — Quoi donc ? lui demandai-je, préoccupé.

« — D'avoir ramassé mon manteau. N'est-ce pas vous ?

« — Oui, madame, repris-je embarrassé.

Elle me regarda. Je baissai les yeux et rougis. Quel regard, en effet ! Comme elle était belle, cette femme !... »

Chaque matin, il va la voir prendre son bain, la contemple de loin dans l'enveloppement des vagues, les regards fixés sur les traces laissées par son pied sur le sable et pleurant presque de voir le flot les effacer.

La splendide évocation, l'une des plus émouvantes dictées à un adolescent génial par la naissance d'un amour romantique, s'achève sur ces phrases passionnées qui résument tout :

« J'étais immobile de stupeur, comme si la Vénus fut descendue de son piédestal et s'était mise à marcher. C'est que, pour la première fois alors, je sentais mon cœur, je sentais quelque chose de mystique, d'étrange comme un sens nouveau. J'étais baigné de sentiments infinis, tendres ; j'étais bercé d'images vaporeuses, vagues ; j'étais plus grand et plus fier tout à la fois. J'aimais ! »

Flaubert achève ces pages brûlantes à seize ans et demi. Il n'a guère plus que l'âge de Chérubin quand il donne ces promesses.

Trente ans après, l'enchanteresse apparition de Trouville a laissé des traces si profondes dans sa mémoire, qu'il les ranime et cette fois les transpose dans les chapitres définitifs où, à travers les orages du cœur qui bouleversèrent la vie de l'héroïne peinte dans « L'Education Sentimentale », il fait revivre sa passion amoureuse à lui.

Sa dernière missive à sa « vieille tendresse », en date du 8 octobre 1872, sonne toujours comme l'écho à peine amorti du passé de ses quinze ans : « L'avenir pour moi n'a plus de rêves, mais les jours d'autrefois se représentent comme baignés dans une vapeur d'or. Sur ce fond lumineux où de chers fantômes me tendent les bras, la figure qui se détache le plus splendidement, c'est la vôtre ».

La confession de la vieillesse est bien plus émouvante que celle de la jeunesse. Après le bilan des amours passées (Louise Colet, Louise Pradier et bien d'autres), l'inaltéré souvenir dicte à l'abandonné, dans la solitude de Croisset où il burine ses phrases comme un graveur ses traits, l'aveu qui, sous cette plume sans mensonge, prend soudain une valeur poignante : « ...la figure qui se détache le plus splendidement, c'est la vôtre... »

Tenons-nous-en à cette phrase qui dit tout, dans le classement par ordre d'importance sentimentale, des amours de Gustave Flaubert.

Gabriel REUILLARD.

# Correspondance de Gustave Flaubert à Madame BRAINNE

(Suite)

*Pour les lettres numérotées de 1 à 12 inclus, voir le Bulletin n° 4.  
Pour les lettres numérotées de 13 à 36 inclus, voir le Bulletin n° 5.  
Pour les lettres numérotées de 37 à 45 inclus, voir le Bulletin n° 6.  
Pour les lettres numérotées de 46 à 53 inclus, voir le Bulletin n° 7.*

54

Ma chère belle,

Zola vous a fait inscrire pour une loge — la 1<sup>re</sup> qui devait avoir lieu samedi est remise à lundi — notre voyage de Chenonceau a été inutilement retardé de 48 heures. — Donc, je n'irai pas à la 1<sup>re</sup>.

Je suis brisé de fatigue, mes pauvres yeux n'en peuvent plus à force de lire. Il est temps que je m'en retourne dans ma cabane.

A bientôt, et tout à vous, ange que vous êtes !

Votre Vieux

Polycarpe.

(Paris), Jeudi soir (2 Mai 1878).

\*\*

55

(Coisset), lundi matin 17 Juin (1878).

Pauvre chère amie,

Comment allez-vous ? Vous m'avez paru affaissée, bien triste l'autre dimanche quand vous avez eu la gentillesse de venir me dire adieu avec la ravissante Alice.

Votre sœur, chez qui j'ai diné vendredi m'a dit que vous attendiez l'opinion de Hardy pour savoir que faire cet été ; à quoi vous décidez-vous ? Elle m'a annoncé la visite de Henry pour un des jours de cette semaine.

J'ai repris ma vie d'autrefois, dans mon vieux Croisset, que j'avais quitté au mois de septembre, aux trois quarts mort de découragement. Les choses ne sont pas encore superbes, loin de là ! Mais enfin, elles sont devenues tolérables. Je me suis remonté ! La sacro-sainte littérature a recommencé à me plaire, et j'espère en une assez longue période de tranquillité. Il n'en faut pas demander plus aux Dieux !

Mais quel dommage de ne pas se voir plus souvent. C'est bête, puisque nous nous aimons ! D'ailleurs la contemplation de votre jolie mine me fait du bien — me cause toutes sortes d'impressions « intempestives » ou non, mais toujours charmantes.

Que je voudrais faire quelque chose qui vous fut agréable, utile, pauvre chère amie ! Quand ce ne serait que de vous servir à vous désennuyer !

Voilà le beau temps ! Le soleil brille et les petits oiseaux roucoulent

comme des amoureux. La nature n'est pas comme nous. Elle reste jeune ! Cette réflexion n'est pas neuve et peu consolante.

Avant de partir pour Marienbad ou les Pyrénées, vous viendrez me voir dans ma solitude, n'est-ce pas ? Nous n'avons pas eu cet hiver une heure de tête à tête ! A qui la faute ? A tout !

Votre vieux

Père Loulou

vous embrasse bien tendrement.

\*\*

## 56

Croisset, mardi soir ou mercredi (9 ou 10 Juillet 1878).

Polycarpe s'ennuie de n'avoir pas de nouvelle de sa chère belle amie. Comment va cette santé et la mine et l'humeur ? et le jeune homme ? Quels sont vos projets ? etc... etc..

Moi je mène une vie si plate que je n'ai pas la plus petite anecdote à vous narrer. Je continue mon « pénible labeur » — c'est-à-dire mon abominable bouquin. En de certains jours, je me sens éreinté comme un vieux cheval de fiacre, mais je continue, et ça se passe, une fatigue chassant l'autre ; à la fin de ce mois, j'espère être à la moitié de la dite œuvre. Pensez-vous ce que c'est que de travailler sur la même idée pendant cinq ou six ans ! Le pire, l'horrible, c'est qu'on doute de soi, les trois quarts du temps ; chienne d'occupation, qu'on chérit et qui vous torture.

Mon disciple Guy m'a écrit une lettre lamentable. Il a toutes sortes d'embêtements — mais vous êtes « sa seule consolation » (sic), c'est-à-dire la seule personne dont la société lui fasse du bien — ce qui ne m'étonne pas — car vous êtes belle et bonne. Rien qu'à vous regarder, on se sent mieux.

Que vous dirais-je ? J'ai voulu lire le roman du bon Claudin. Mais je me suis arrêté au bout de quelques pages. Je reprendrai cette lecture, mais franchement, j'en ai tant d'autres à faire que j'abandonne celle-là pour le quart d'heure — mes yeux parfois n'en peuvent plus — et j'ai passé l'âge où on lit des nouveautés.

Que devient Georges ? Je lui ai demandé par lettre s'il était vrai qu'on lui destinait la chaire de Claude Bernard. Pas de réponse.

Et la forte Alice ? ne devait-elle pas orner nos bords, aller jouer à Dieppe ? Voilà longtemps que je n'ai vu le second Ange. Ma nièce s'est présentée hier chez elle. M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> étaient à Gisors pour une 1<sup>re</sup> communion.

Un sot été, n'est-ce pas ? du froid et de la pluie. Je voulais faire le triton dans la Seine, mais la température s'y oppose.

Je ne sais rien de ce qui se passe dans le Monde, par la raison que le « Bien Public » étant crevé, je ne reçois plus aucune feuille — oui, Madame, pas un organe.

Pourquoi l'ex-préfet Lizot se promène-t-il en voiture aux alentours de nos guérets ? Mystère.

Autre mystère, expliquez-moi pourquoi ma haine contre le 16 Mai et les soutiens d'icelui, ne s'est pas calmée et même ne fait que s'accroître. Je me le demande et n'en puis trouver la cause. Je suis un très mince républicain et cependant le renforcement que le grand parti de l'ordre a encore éprouvé hier me fait plaisir. Plus on tape sur la crête

du bourgeois plus je suis content. Au fond, je n'ai pas d'autre opinion. Il n'y a qu'un crime au monde, c'est la Bêtise. Il faut donc la haïr violemment et d'ailleurs ne suis-je pas

l'excessif  
qui voudrait bien vous  
embrasser excessivement.

\*\*

57

Nuit du Mercredi 1<sup>er</sup> Août (1878).

Expliquez-moi votre conduite, chère belle, mais d'abord où êtes-vous ? J'ai peur que cette lettre ne reste chez votre portier, en plan, indéfiniment ?

Je m'attendais la semaine dernière à vous voir — depuis mardi jusqu'à dimanche — aucune révélation de vous, ni de Lapière ! Hier, je me suis présenté au « Nouvelliste », où l'on m'a dit que le patron et « sa dame » étaient en voyage pour 15 jours.

J'ai à vous remercier pour votre dernière lettre qui était si simplement adorable, voilà le mot, que je m'étais retenu pour ne pas la baiser. Ma parole d'honneur, c'est vrai ! Elle m'avait charmé et attendri jusqu'aux moëllés.

Je n'ai absolument rien à vous dire que cela, et puisqu'il m'ennuie de vous ! Quand vous verrais-je ? Que faites-vous cet été ?

Moi je ne bouge d'ici. Peut-être à la fin de septembre, irais-je quelques jours chez la Princesse. Mais ce n'est qu'un peut-être.

« Je travaille beaucoup et redoute le monde. Ce n'est point dans les bals que l'avenir se fonde ! » comme dit notre grand poète Camille Doucet.

Ma distraction la plus grande, depuis quelques temps, a été l'affaire du sieur Barré ! quel monsieur ! et je rêve au cautère de la mère Gilet ! Le Président faisant de la morale à ces deux coquins me paraît d'une riche architecture. Il mérite, pour sa bêtise, d'être guillotiné avec eux.

Et fait de criminels (d'un ordre inférieur), j'ai eu la visite d'Houzeau — de plus en plus gandin, et celle de mon voisin et confrère Deslys, pas gandin, celui-là, mais brave homme, simple et aimable.

Votre Polycarpe étudie maintenant toujours pour son affreux livre — la Politique ! Ma table est couverte de bouquins assommants — et relatifs au suffrage universel, à la propriété, à la question du travail, Madame ! Eh bien, on était plus inepte en 48 qu'aujourd'hui — et cependant j'ai pour cette époque-là une grande indulgence. L'année 1848 a été la plus belle de ma vie. J'avais un frère gaité, je vous jure, et un joli tempérament ! C'est alors que... je n'étais pas intempestif.

Quand je me compare à ce que j'étais jadis, je me trouve une ruine — et je regrette mon bras si dodu, ma jambe bien faite — mais je n'achève pas la citation puisqu'il y a trente ans, la petitesse de votre âge vous eut mis à l'abri de mes atteintes.

On ne choisit pas sa vie, d'ailleurs — on la subit — pauvres marionnettes que nous sommes !

Non, je ne « tritonne » pas dans la Seine. Je me suis baigné deux fois — et là encore, j'ai senti une grande décadence ! Je soufflais comme un cachalot, sans en avoir la vigousse. Je n'ai pas recommencé depuis. Du reste, l'eau est trop froide.

Je pense qu'il serait bien agréable de se baigner avec vous... dans

quelqu'onde solitaire, là-dessus rêverie, tableaux poétiques, désirs, regrets et finalement tristesse.

Adieu, chère belle, pensez un peu à moi.

Je baise vos beaux yeux sur leurs paupières.

A vous G<sup>vo</sup>.

N. B. Que n'ai-je pas parlé du 16 Mai !

58

\*\*

Croisset (1878)

Jeudi 15 Août — Fête de la Vierge  
(avec laquelle je n'ai aucun rapport).

Il fait de l'orage, je suis éreinté, j'ai mal à la tête. Mais l'écriture de la chère belle amie est là, devant moi. Je songe à la Personne qui s'embête là-bas dans sa chambre d'hôtel — et je me mets à lui écrire pour qu'elle ait quelques minutes de distraction. Ce qui m'en a causé le plus, cet été, c'est l'Histoire de M<sup>me</sup> veuve Cremieux. « Quelle gente vieille » et quels jolis jeunes gens, quelle société ! et quels personnages que ceux de l'arrière-plan, comme le Bavaois ! enfin, ce sont de ces histoires qui rafraîchissent. J'aurais voulu voir l'orgie finale avec le Malaga ! Malaga, un nom romantique. Pauvre vieille ! devait-elle jouir ! et eux aussi ! Oh ! humanité. Je doute que M<sup>me</sup> Michelet, votre compagne, comprenne la grandeur de cette histoire ? Vous avez peut-être raison ? Elle doit avoir « des regrets peu éthérés » (c'est bien naturel, après tout). Son mari a fait un livre sur « L'Oiseau » ; mais il n'était peut-être pas suffisamment Rempailleur ? Suis-je assez ignoble — hein ? cependant le fond n'est pas gai. Je me sens vieillir (physiquement) et par moments, mon affreux bouquin m'écrase. J'étudie maintenant la politique — quelle mine m'imbécillités ! Aussi mon mépris pour ceux qui s'y livrent augmenta-t-il de jour en jour. Elle devrait être la science des sciences — et elle se trouve livrée à l'intérêt et à la Passion. Du reste, on était plus bête en 1848 qu'aujourd'hui. Les Socialistes et les Bourgeois se valent. Ou plutôt, il n'y a rien que des Bourgeois.

J'ai été hier à Rouen pour remettre des livres à la Bibliothèque ; c'est là ce qui m'a devissé. Non, jamais je n'ai tant sué de ma vie. Il y avait de quoi crever — abject, abject ! trois fois horreur — et que lisais-je en m'ingurgitant la sale boisson nommée bière ? « Le Figaro » ! Voilà à quel point de dégradation m'entraîne un séjour de 3 heures — dans ma patrie.

J'ai écrit au jeune Guy pour lui « remonter le moral ». Pas de réponse, jusqu'à présent, je crois que mon ami est légèrement caleux ? S'il travaillait plus, il s'ennuierait moins. La vie est quelque chose de si abominable qu'il faut la déguiser pour l'avaler. Si on ne la sucre pas avec une drogue extraordinaire, le cœur vous manque ! Pourquoi extraordinaire ? Il y a des jours où le bonheur semble bien facile... Et cependant n'avez-vous pas déjà remarqué que sans la conception du Bonheur, l'existence serait plus tolérable. Nous exigeons des choses plus qu'elles ne peuvent donner.

Il y a des jours comme aujourd'hui où je m'enfonce dans une mélancolie noire ; et puis ma Pauvreté m'embête. Les « affaires » ne se remontent pas. Laissez-moi finir par un tableau agréable.

Je me figure (puisque vous êtes aux bains), je me figure une grande salle de bains — vôtée, à la moresque — avec une vasque au milieu — vous apparaissez sur le bord vêtue d'une grande chemise de soie jaune, et du bout de votre pied nu, vous tâtez l'eau. Crac, plus de chemise, nous nageons côte à côte, pas longtemps, car il y a dans un coin un

bon divan où la chère belle se couche, et au bruit du jet d'eau... votre Polycarpe et son amie passent un joli quart d'heure. Eh bien, pourquoi ces choses là ne se font-elles pas, sacré nom de Dieu ! Pourquoi ? Parce qu'il y a tout un empêchement.

J'ai passé hier au « Nouvelliste ». Les Lapiere reviennent du 20 au 25 ? Commanville est aux Eaux-Bonnes et doit voir votre fils ? Aucune nouvelle du citoyen Georges... ni d'aucun ami d'ailleurs, et vous quand revenez-vous ?

Mille tendresses de votre

G

qui voudrait faire des petites caresses.

\*\*

## 59

Si de temps à autres je n'avais indirectement de vos nouvelles, je me demanderais « vit-elle encore ? »

Décidément, la chère belle m'oublie, et ce n'est pas bien. Pensez-vous quelquefois au noir d'ébène où vit plongé votre Polycarpe ?

Voyons, envoyez-lui à ce pauvre bonhomme un peu de soleil sous forme épistolaire. Il n'a rien à vous dire, si ce n'est qu'il pense à vous dans ses lassitudes, ce qui signifie : souvent.

Je sais que vous avez été en Touraine, que Georges a diné chez vous je crois, samedi dernier, et que mon Disciple rêve une pièce de vous en votre honneur. Quant à la santé, on ne m'en parle pas. Donc elle est bonne.

Je n'ornerai pas Paris de ma présence, avant le milieu de février, d'abord parce que je n'ai pas le sol, et deuxièmement pour avancer plus vite dans mon abominable livre. — « Quel labeur », comme on dit en style noble, et le résultat sera peut-être pitoyable ! C'est une chose d'une belle audace que je peux m'y casser les reins, complètement. Voilà quatre ans que je suis dessus. J'en ai encore pour deux ! enfin je reste tout à fait dans ce que le Docteur Trelat appelle « La folie lucide » ou manie, laquelle peut se terminer, suivant les menaces de Purgon « in fine phrenasie ou fureur ».

Eh bien oui, je suis frénétique ! et je me précipite sur vous avec fureur — en vous déclarant que je suis, belle dame,

Votre très chaudement affectionné

G<sup>o</sup> Flaubert.

Jeudi, Croisset (Octobre 1878).

\*\*

## 60

(Croisset), nuit de Mardi (10-11 Décembre 1878).

C'était par tendresse pour vous, ma chère belle, que je ne vous écrivais pas. Je ne voulais point vous affliger par le détail de mes misères, ou plutôt de ma misère — vous n'y pouvez rien — et d'ailleurs, en parler me fait souffrir. Sachez donc que nous sommes maintenant au fond de l'abîme — et il est sans espoir — la scierie de Comm. va se vendre d'une façon déplorable ! et puis après, Dieu sait ce que nous deviendrons ! Peut-être que je m'exagère les choses ? Comm. gagnera de l'argent d'une façon ou d'une autre ! N'importe quoi qu'il adienne, ce ne sera pas gai. J'en ai gros sur le cœur, je vous jure ! et ce n'est pas le manque d'argent, les privations qui en sont la suite et l'absence

complète de liberté où je suis contraint. Non ce n'est pas tout cela qui m'enrage. Mais je me sens souillé dans mon esprit par ces préoccupations basses par ces dialogues commerciaux. Il me semble que je deviens un épicier. Figurez-vous une honnête femme prostituée de force dans un mauvais lieu, quelqu'un ayant des habitudes de propreté et qu'on roule dans un tombereau d'ordures. Voilà ma situation. L'ironie est forte et la Providence, maintenant, dure pour moi. Non ! pas de succès, pas de chance, je voulais tirer quelques sols d'un manuscrit de Féerie (œuvre que je trouve très remarquable quoi qu'on dise). Dalloz n'a même pas daigné me répondre et m'a fait dire par son secrétaire que « ça ne rentrait pas dans le cadre de la Revue », mais que du reste (illisible) était à moi « autre histoire » : Charpentier, après m'avoir promis, pendant deux ans, et repromis au mois de septembre dernier, qu'il ferait pour les étrennes de 1879 une édition de luxe de mon S<sup>t</sup> Julien, lâche ma littérature pour celle de Sarah Bernhardt, n'ose pas m'écrire, mais sa femme me prévient dans une lettre très aimable « qu'il est trop tard » et qu'elle admire S<sup>t</sup> Antoine ! Ne trouvez-vous pas cela magnifique.

Quant à une place, à une fonction, ma chère amie, jamais ! jamais ! jamais ; j'en ai refusé que m'offrirait mon ami Bardoux. C'est comme la croix d'officier dont il voulait même me faire cadeau. En mettant les choses au pire, on peut vivre dans une auberge de campagne avec 15 cents francs par an. C'est ce que je ferais, plutôt que de toucher un centime du budget. Ignorez-vous cette maxime (qui est de moi) : « Les honneurs déshonorent, le titre dégrade, la fonction abrutit » — et d'ailleurs, est-ce que je suis capable de remplir une place, quelle qu'elle soit ! Dès le lendemain, je me ferais flanquer à la porte, pour insolence et insubordination. Le malheur ne me tourne pas à la souplesse, au contraire ! Je suis plus que jamais d'un idéalisme frénétique et résolu à crever de faim et de rage, plutôt que de faire la moindre concession.

J'ai été bien avachi pendant quelques jours — mais je me remonte et je travaille. C'est l'important, après tout.

Votre bonne volonté à mon endroit m'a attendri, ma pauvre chère belle, mais je vous en prie, n'y pensez plus. N'importe, je vous remercie de la proposition comme d'un présent.

Et ne regrettez rien ! vous auriez eu un piètre Monsieur ! N'étant pas fait pour la vie, creusez cette parole qui est profonde. Je me connais — et moi seul connaît la quantité de larmes que cette vérité m'a fait répandre.

Je vous apprécie, allez, je vous aime et du fond de mon vieux cœur saccagé, ma tendresse monte vers vous.

Tantôt votre sœur est venue me voir, par la neige, ce que j'ai trouvé héroïque. Le bon Houzeau voulait que nous allions dîner chez lui cette semaine. Le retour en fiacre, le soir, me navre et d'ailleurs, maintenant, plus je suis seul, mieux je me trouve. Du moment que j'ai quitté ma table verte, le cœur me tourne.

Coûte que coûte, j'irai cet hiver passer trois mois à Paris. Quand sera-ce, je l'ignore. L'incertitude « des affaires » sera finie vers le milieu de janvier.

Savez-vous que demain votre Polycarpe aura 57 ans. Je voudrais vous en offrir 25 ! avec un tilbury, « 50 mille livres de rente et le titre de vicomte ». Mais pour moi, que n'en ai-je 80 ! La fin serait plus prochaine ! N'importe, je désire cracher encore des cuves de bile sur la tête des bourgeois et baiser la vôtre.

Continuez à m'aimer. Ecrivez-moi et croyez à toute la tendresse de

Votre

G<sup>ve</sup>.

# Etudes sur Flaubert et sur son Œuvre

## Sur Bouvard et Pécuchet, par Lionel Trilling

Dans *Preuves* de novembre 1954, traduit de l'anglais par Christine Lalov, l'écrivain américain, Lionel Trilling, publie une excellente étude sur *Bouvard et Pécuchet*. Ce roman inachevé (ou plutôt presque achevé) de Flaubert a suscité, on le sait, de nombreuses critiques, voire même des réserves. Flaubert, dans ce roman pour lequel il consulta 1.500 volumes et qui réunit des notes et documents innombrables, a voulu, dans *Bouvard et Pécuchet*, stigmatiser la stupidité et l'inertie bourgeoises, celles qui s'accroissent du toujours acquis et se refuse à envisager l'avenir, préférant l'idée reçue à l'idée nouvelle. « Je ne peux plus causer avec qui que ce soit sans me mettre en colère, et tout ce que je lis de contemporain me fait bondir », gémissait l'ermite de Croisset. Les malheureux *Bouvard et Pécuchet* sont à la fois les auteurs et les victimes de la sottise humaine, et l'excellente étude de Lionel Trilling est à signaler et à retenir.

\*\*

## La Création de la Forme chez Flaubert, par Jean-Pierre Richard

Dans une importante étude de 100 pages, J.-P. Richard, l'auteur de *Littérature et Sensation* (Ed. du Seuil, 1954), consacre son réel talent à l'étude de la création de la forme chez Flaubert. On sait avec quelle précision ce prestigieux observateur voyait tout et annotait tout. Une promenade, un clair de lune, une réflexion entendue, un fait divers constituaient pour Flaubert autant d'éléments précieux pour son œuvre. C'est le mécanisme de cette « ingurgitation » d'éléments, leur « trituration », leur mise en place et leurs fins dernières dans la création de la forme chez Flaubert qu'analyse avec une rare puissance objective l'excellent critique qui conclut trop modestement à un essai.

Le premier stade de cet engoulement de matériaux est de provoquer le désir de connaître : ce tremblement préalable, Flaubert le nommait lui-même la *verve*. Etre en *verve*, c'est aiguïser l'appétit intellectuel par une savante préparation des mets et des vins réclamés bientôt par l'esprit ; c'est se mettre en route. Après la *verve*, c'est la *satisfaction*, et Flaubert, là, s'y entend. Les poètes latins, il s'en bourre ; les couleurs, il s'en donne une *ventrée* ; les notes s'entassent à la cadence d'innombrables lectures. Flaubert a faim et rien n'arrête cet appétit d'ogre. Vient alors l'*assimilation*, traduisons l'accommodation de ces matériaux, leur classement en importants moindres, inutiles. Il y a parfois des nausées de cette trop grande assimilation, d'où le pessimisme et le dégoût (on le lit nettement dans sa *Correspondance*) de l'écrivain. Il parle vingt fois de renoncer à sa tâche, mais éternel sisyphé, le reprend chaque jour.

Puis, par un phénomène étrange, voici que la masse absorbée (celle qui reste, car Flaubert était un échenilleux impitoyable) se liquéfie et coule. La joie de l'eau pour l'écrivain s'avérait inexprimable. Était-ce la vision du grand fleuve de Croisset, ou les souvenirs de voyage

revenant à la mémoire du styliste ? Qui pourrait le dire, mais le phénomène est là, qui explique la phrase « coulante » dont les mots semblent autant de vaisseaux glissant sur une rivière étincelante et douce. « Tout le roman de *Salammô* baigne, écrit justement J.-P. Richard après M. Demorest, dans un symbolisme aquatique ». Et Flaubert écrira lui-même : « Je m'en vais de pensées en pensées, comme une herbe desséchée sur un fleuve et qui descend ce fleuve flot à flot » (corresp. II, p. 281). Et aussi : « J'ai en moi comme un grand fleuve qui coule, quelque chose qui bouillonne sans cesse et qui ne tarit point... » (corresp. III, p. 64).

Cette avidité de connaître, cette frénésie de tout englober, expliquent l'amour passionné de Flaubert pour l'œuvre de Goethe, de Cervantes, de Shakespeare, qui, eux aussi, ont résumé l'humanité de leur époque. Mais elle conduit fatalement à l'excès (si fréquent chez notre écrivain) et parfois à la dureté. On connaît notamment l'admiration de Flaubert pour l'œuvre du marquis de Sade, qu'il appelait, on ne sait pourquoi, le Vieux. Cet excès, on le retrouve dans certaines pages atroces de *Salammô* (qui lui furent tant reprochées) et, surtout, dans *Saint Julien L'Hospitalier*, où l'auteur exalte presque le meurtre affreux des père et mère de Julien. Quant à l'indignation de Flaubert pour toutes choses, elle est suffisamment célèbre pour n'en point parler davantage.

Cette remarquable étude abonde d'observations précises, ingénieuses, imagées. M. J.-P. Richard a entrepris là et réussi un travail dont il faut louer la conscience et l'utilité. Il éclaire de façon remarquable et nouvelle toute l'œuvre du grand romancier.

\*\*

### Le Naturalisme, par Pierre Cogny

Dans l'agréable collection *Que sais-je ?* éditée par les Presses Universitaires de France, Pierre Cogny (un de nos fidèles flaubertistes) vient de publier une remarquable étude sur le Naturalisme. Réalistes et naturalistes (les mots n'ont point entre eux une grande différence), annoncés par Champfleury et Duranty, appartient, nul ne l'ignore, à cette école qui, pour réagir sans doute contre l'école romantique et ses faveurs et aussi ses excès, n'entendent décrire que ce qu'ils voient, crânement, crûment parfois, avec une abondance de matériaux pris sur le vif et lancés en pleine lumière de vérité. Sur ce point, Pierre Cogny note à juste titre, qu'Aristophane, Molière, Rabelais, ont été des pré-naturalistes. Mais Champfleury (1821-1889) et Duranty (1833-1888), dont les noms, indique M. Cogny, sont plus connus que leurs œuvres, sont, à coup sûr, les pionniers de l'école réaliste. Vient alors la gestation du naturalisme, issu du mouvement scientifique de l'époque de 1850, avec Balzac et Stendhal, pour son épanouissement avec Flaubert et les Goncourt et son apothéose avec Zola, auréolée de l'éclat des soirées de Médan et du Groupe des Neuf (Flaubert, Goncourt, Zola, Mirbeau, Maupassant, Alexis, Céard, Hennique et Huysmans). M. Cogny consacre à chacun de ces écrivains des pages remarquables de biographie et d'exégèse littéraire.

Vient alors, aux environs de 1900, la pléiade d'écrivains que notre génération a connus et aimés : J.-H. Rosny, Victor Margueritte, Lucien Descaves, A. France, et dont les œuvres ne connaissent, bien au contraire, aucun déclin.

L'ouvrage de M. Pierre Cogny est d'une remarquable clarté, d'une concision toute flaubertienne et sa lecture est à la fois une utilité et un encouragement.

## Bulletin du Bibliophile, 1955, n° 5

Dans le Bulletin du Bibliophile, 1955, n° 5, M. A.-F. Jacobs, un de nos fidèles adhérents, de Leeuwarden (Pays-Bas), publie une remarquable étude sur la datation des lettres de Flaubert, pour la période 1849 et 1880. C'est là un travail de documentation du plus grand intérêt, trop de lettres de Flaubert ayant été irrégulièrement datées lors de leurs publications. Nous adressons nos compliments bien sincères à M. A.-F. Jacobs, ami aussi fervent que dévoué.

\*\*

### Ernest Feydeau, par M. A. Finot (Docteur Bénassis)

M. A. Finot (docteur Bénassis), également un de nos fidèles adhérents, continuant ses remarquables études sur les Amis de Gustave Flaubert, vient de publier après ses ouvrages sur Louise Colet et Louis Bouilhet, un opuscule du plus vivant intérêt sur Ernest Feydeau, qui fut l'un des meilleurs amis de Flaubert. Clair, précis, très documenté, fort bien annoté, c'est là un travail de premier plan que les flaubertistes liront avec profit. Ernest Feydeau est une belle figure littéraire (que la notoriété de son fils Georges Feydeau n'a pas diminué, bien au contraire), auquel Flaubert s'intéressa avec la plus vive amitié. La brochure de M. Finot est digne de ses devancières ; elle honore son auteur.

\*\*

### Revue de l'Histoire Littéraire de la France (juillet-septembre 1955)

Cette très remarquable Revue (que nous remercions encore pour l'aide qu'elle veut bien apporter à notre Société et à son Bulletin) publie, sous la signature de M. Claude Pichois (page 376 et suivantes), une critique assez serrée d'ailleurs sur la publication de la *Correspondance de Flaubert* — Supplément, 4 volumes — mettant au point, notamment, quelques erreurs de classement quant aux dates (il est vrai que ce n'est pas toujours facile de les éviter en telle matière !), mais faisant un juste éloge de l'ensemble de ce travail qui livre aux flaubertistes bien des coins demeurés obscurs de la vie de Flaubert.

Au cours de cette critique, M. Claude Pichois est appelé à évoquer deux comptes rendus, vraiment curieux d'ailleurs, parus en leur temps. L'un, de Jules Janin, dans l'*Almanach de la Littérature, du Théâtre et des Beaux-Arts* de 1858, où Janin, pour se libérer avec sa conscience, fait un décent éloge d'un ouvrage qui, dit-il, eut « le plus grand succès de l'année... (1857) : *Madame Bovari* (il écrit avec un i)... de M. Flaugerges (!) », distraction de grand homme sans doute...

L'autre article est de Emile Chevalet, paru à la même date dans l'*Annuaire de la Littérature et des Auteurs Contemporains*, lequel reproche à Flaubert (il s'agit de *Madame Bovary*) « sa vulgarité, son invraisemblance et son style... » Le temps s'est heureusement chargé de réparer tout cela.

\*\*

### Un Article de M. Maurice Rat dans le Figaro Littéraire

M. Maurice Rat, un de nos fidèles adhérents qui a déjà beaucoup écrit sur Flaubert et sur son œuvre, a bien voulu consacrer une de ses

---

études littéraires à l'article de M. Philipp Spencer sur la Jeunesse de Flaubert, paru dans notre dernier Bulletin, n° 7.

Ce vaste tour d'horizon (« Figaro Littéraire » du samedi 21 janvier 1956) évoque les séjours de la famille Flaubert à Trouville et les premières rencontres avec la famille anglaise des Collier. M. Maurice Rat a relaté, d'une plume alerte, les premières amours d'entre Gustave et Gertrude (et peut-être aussi sa sœur Harriet) et précisé avec autant d'opportunité que de talent, l'influence de ses premières émotions sentimentales sur toute l'œuvre de Flaubert. C'est là un travail excellent dont il y a lieu de remercier M. Maurice Rat.



### **Etudes Normandes. Livraison XVIII. 1<sup>er</sup> trimestre 1956**

**Courrier des Revues et Sociétés Normandes**

Dans la livraison XVIII des Etudes Normandes (1<sup>er</sup> trimestre 1956) qui vient de paraître, le critique littéraire veut bien consacrer quelques lignes élogieuses à l'égard de notre Bulletin et de notre Société. Nous remercions notre confrère de sa sympathie. Signalons, de notre côté, l'attrait réel de cette excellente publication normande qui entre dans sa cinquième année d'existence et dont chaque numéro est un vivant reflet de son activité bienfaisante.

---

## LA VIE DE NOTRE SOCIÉTÉ

**Le Lundi 29 Août 1955**

### **Inauguration à Ry d'une Plaque sur la Maison dite des Bovary**

Le lundi 29 août 1955, le Comité Bovary faisait inaugurer la pose d'une plaque sur la maison de ce charmant village où le ménage Delamare avait vécu et où était décédé, le 6 mars 1848, M<sup>me</sup> Delamare, devenue par le génie de Flaubert, Emma Bovary.

La cérémonie, très simple en elle-même, était présidée par M. André Marie, ancien ministre de l'Éducation Nationale. M. A. Marie, après M. Vérard, président du Comité Bovary, prononça un discours fort littéraire, affirmant que, selon lui, aucun doute n'était possible entre le rapprochement Delamare-Bovary, les similitudes étaient par trop frappantes. L'orateur conclut, de façon péremptoire : « Cette plaque fera taire désormais toutes les controverses inutiles... »

Après cette brève cérémonie, un vin d'honneur réunit à la mairie les personnalités invitées.

Assistaient notamment à cette inauguration, aux côtés de MM. Marie et Vérard, M. Allix, maire de Ry ; les adjoints et conseillers municipaux ; M. Jacques Toutain-Revel, président de la Société des Amis de Flaubert ; M. Sénilh, trésorier, et plusieurs membres du Comité.



**Le Mardi 20 Septembre 1955**

### **Conférence René Herval, à Forges-les-Eaux, sur les Origines de Madame Bovary**

Le mardi 20 septembre 1955, M. René Herval, président des Écrivains Normands, Grand Prix de Littérature régionaliste, qu'accompagnait M. Jacques Toutain, président de l'Association « Les Amis de Flaubert », est venu exposer, au petit théâtre « Les menus Plaisirs », les résultats de ses recherches touchant l'œuvre du grand écrivain rouennais, Gustave Flaubert, sur les origines de Madame Bovary et la description qu'il fit de Yonville-l'Abbaye, pièces d'archives à l'appui, éléments qui bouleverseraient les traditions jusqu'ici acceptées par les historiens de la Littérature.

Ce fut devant une assistance de choix, parmi laquelle nous avons noté, avec le Maître Jacques Hébertot, MM. le D<sup>r</sup> Thomas, Pierre Boitel, Julien Batel, conseillers municipaux ; Jean Videoq, notaire ; le marquis et le comte des Roys, le baron de Bosmelet ; le D<sup>r</sup> Galerant, de la Société « Les Amis de Flaubert » ; le D<sup>r</sup> Le Roy ; M<sup>e</sup> Le Cornu, Bard, de Neufchâtel ; nos confrères Parment et Jean Radiguet, de Neufchâtel, etc., que M. René Herval exposa les multiples raisons et cita les nombreux documents qui, comme tant d'autres, l'incitent à penser que le site décrit par Flaubert en Yonville-l'Abbaye est, pour partie, Forges et non Ry, comme l'a écrit notre vieil ami et éminent confrère, le regretté Georges Duboc.

Nous ne reproduirons pas, à nouveau, tous les détails de la puissante

et indéniable argumentation développée sur le ton simple de la conversation, mais avec un esprit pétillant et souvent amusé par M. René Herval. Disons, en conclusion, qu'il est incontestable que le grand romancier a séjourné à Forges-les-Eaux et qu'il paraît certain qu'Yonville-l'Abbaye et la coquette cité brayonne sont bien semblables, avis d'ailleurs partagé par M. Jacques Toutain, qui vint renforcer la thèse de M. René Herval et le remercier, au nom de l'assistance, de son brillant exposé. Ce fut également celle de notre distingué confrère, M. Roger Parment, qui, en termes excellents, se rangea aux avis exposés quant aux sites, restant, lui aussi, dans les suppositions quant aux personnages, sans pour cela vouloir opposer à la légende de Ry celle de Forges-les-Eaux.

Et nous sommes d'accord avec notre confrère lorsqu'il déclare, pour conclure, que « Les partisans de Ry, comme ceux de Forges-les-Eaux, ne trouveront pas à Rouen (ni ailleurs) leur champ de bataille ».

(« La Dépêche de Forges », jeudi 22 septembre 1955).



## Le Dimanche 2 Octobre 1955

### La Société des Amis de Flaubert et l'Académie de Rouen célèbrent en commun le cinquantième anniversaire de la mort de José-Maria de Heredia

Le 2 octobre 1905, au domicile de M. et M<sup>me</sup> Itasse, au château de Bourdonné, mourait José-Maria de Heredia. Cinq jours plus tard, selon son vœu, il était inhumé au cimetière de Blosserville-Bonsecours, dominant la vallée de la Seine.

Le 2 octobre 1955, le cinquantenaire de ce deuil a été célébré, sous la présidence de M. Pascal Bonetti, président de la Société des Poètes Français, Bonsecours et Rouen furent les lieux où les fervents du poète des « Trophées », ainsi que les notabilités, se réunirent pour évoquer son souvenir.

Il convenait qu'en terre normande soit évoqué son souvenir en cet anniversaire. Aussi, dès 11 heures, vit-on se rassembler devant la mairie de Bonsecours, pour se rendre en pèlerinage sur la tombe du poète, d'éminentes personnalités du monde des Lettres et des Arts et les hautes autorités de la région.

A travers la petite ville, ils gagnèrent l'esplanade et descendirent vers le cimetière et vers la tombe de l'auteur des « Trophées », où les attendaient d'autres personnes ayant tenu également à célébrer ce souvenir. Sur la pierre, au-dessus du nom du poète, est gravé un fragment d'André Chenier :

« Mon âme vagabonde à travers le feuillage frémitira ».

Cette pierre fut bientôt recouverte de fleurs. Et M<sup>lle</sup> Nicole Roche, avec beaucoup de talent et d'émotion, lut un poème de Marie de Heredia, aujourd'hui devenue Gérard d'Houville, évoquant, un an après sa mort, le souvenir de son père.

L'après-midi, à 16 heures, au Musée d'Histoire Naturelle, enclave Sainte-Marie, se tenait la réunion d'hommage à Heredia, sous la présidence de M. Pascal Bonetti.

M. Pascal Bonetti donna la parole d'abord à M. Jacques Toutain, président des Amis de Flaubert, initiateur de cette manifestation, qui lut l'émouvant télégramme que lui avait adressé la veille M<sup>me</sup> Marie de Régnier, la fille du poète, empêchée de venir et qui délégua pour cette circonstance son amie, M<sup>me</sup> Henriette Cuny.

Puis on entendit M. René Herval évoquer la généalogie de José-Maria de Heredia, qui compta un grand-père, du même nom que lui, qui acquit en Amérique du Sud une haute réputation.

M. Jacques Toutain, lui, relata les relations d'amitié qu'entretenaient Heredia, Flaubert et Maupassant. La correspondance entre ces hommes de Lettres témoigne de la forme de leurs rapports. Les citations qu'en donna M. Toutain sont fort savoureuses, Flaubert était enthousiasmé, dès la parution de la traduction de l'« Histoire véritable de la Nouvelle Espagne », par l'œuvre de Heredia, qu'il jugeait fort amusante. Le poète des « Trophées » vint à Croisset. Il s'y entretint de « Bouvard et Pécuchet » avec le romancier. Il y rencontra Maupassant. Et c'est lui qui représenta dans notre ville l'Académie Française lors de l'érection du monument Guy de Maupassant. Il prononça, à cette occasion, un magnifique éloge de Rouen.

M. Jacques Toutain, en terminant, associa à José-Maria de Heredia son gendre, Henri de Regnier, gentilhomme et poète, comme lui originaire de Honfleur, qui fut un habitué de Croisset.

Puis M<sup>lle</sup> Nicole Roche et M. Alain Tocque donnèrent aux sonnets des « Trophées » une interprétation très heureuse, soulignant avec finesse les nuances, l'art si particulier, les jeux de sonorités du poète parnassien.

Cette journée commémorative de la mort de José-Maria de Heredia et de ses amitiés fut en tous points digne de l'homme que l'on célébrait. Son ombre avait vu venir vers lui, le matin, un pieux cortège. Il avait écrit : « De ma chair renaîtra la rose ensanglantée ». La végétation et le ciel d'automne rendaient cette rencontre plus émouvante encore. Le soir, après qu'une érudition sûre et patiente eut reconstitué son passé, sa physionomie, ses prédilections, deux jeunes gens accordèrent leurs voix à la sienne avec ferveur, avec pitié encore. Il n'eût pas souhaité mieux.

Maurice MORISSET.

(« Paris-Normandie », lundi 3 octobre 1955).



## Le Dimanche 11 Décembre 1955

### Les Amis de Flaubert se sont recueillis sur sa tombe

Le temps fâcheux n'a pas dérouter les Amis de Flaubert. Ils ont accompli, le dimanche 11 décembre 1955, le pèlerinage d'anniversaire de la naissance. Ils se sont retrouvés à la porte du Monumental, ont gravi les chemins en lacet du cimetière.

La pluie labourait les sentiers. La boue collait aux semelles. Les Amis de Flaubert évoquaient le grand Flau, discutaient de Madame Bovary, de Ry, de Forges.

Sur la tombe, le Président Jacques Toutain déposa une gerbe. Il n'y eut pas de discours. Une minute de recueillement témoigna de la profonde piété des visiteurs.

Ils se rendirent sur la tombe voisine de Louis Bouilhet, l'intime, le

confident de Flaubert. La ville et l'heure les appelaient. Les grands clochers déchiraient les brumes comme dans un fusain de Fréchon, une Seine de Louvrier.

On se sépara, en se fixant rendez-vous pour l'après-midi pour entendre la conférence de M. Pierre Cogny qui s'était joint aux amis rouennais de Flaubert ; MM. Sénilh, trésorier ; MM. Creignou, Poullaru, Warther, Andrieu, A. P. Pani, Robert Eude, de l'Académie de Rouen.

M<sup>e</sup> Bernard Tissot, adjoint aux Beaux-Arts, avait accompagné les pèlerins flaubertistes dans leur touchante expédition.

R. P.

\*\*

## Le Dimanche 11 Décembre 1955

### Conférence de M. Pierre Cogny sur : Destinées Littéraires (Flaubert, Zola, Huysmans)

Le dimanche 11 décembre 1955, au Muséum d'Histoire Naturelle, salle des Sociétés Savantes, la Société des Amis de Flaubert, par la voix de son distingué président, M. Jacques Toutain, reçut et présenta M. Pierre Cogny, professeur et homme de Lettres, secrétaire général, à Paris, des Amis de Zola, qui, en une conférence très documentée, vivante et captivante, tint sous le charme la nombreuse assistance attirée par ces trois grands noms de notre littérature du siècle dernier : Flaubert, Zola, Huysmans.

M. Pierre Cogny, avec sa parole aisée, ses larges vues, sa psychologie pénétrante, mit en lumière leurs tendances, leurs rapports d'amitié, divergences et ressemblances.

D'après M. Cogny, les documents et correspondances qu'il produisit, le plus sincère et le plus aimant fut certainement Zola, qui avait pour Flaubert toute l'admiration d'un disciple fervent.

L'amitié de Flaubert est certainement plus tiède. La persévérance et le labeur de Zola les rapprochent. Mais Flaubert, par indépendance, n'aime pas le chef d'école et ironise à ce sujet avec Maupassant. Quant à Huysmans et Flaubert, les rapports sont plus simples, Huysmans étant beaucoup plus jeune, mais il aima et admira profondément l'auteur de *Madame Bovary*, avec timidité d'ailleurs, de même que vis-à-vis de Zola. Il y avait entre eux des affinités, et nous avons en Flaubert, Zola et Huysmans trois destins parallèles.

Un seul point les rassemble : c'est le pessimisme de leurs premières œuvres, Flaubert avec celles de sa jeunesse, Zola avec ses romans de début, Huysmans avec son *La-bas*. Mais, par des destins parallèles, tous trois s'évadaient de la prison intellectuelle et de son ambiance à la Schopenhauer. Chacun d'entre eux trouve une consolation à se plonger dans une toute autre atmosphère. Flaubert s'adonne à la littérature réaliste ; Zola devient le chantre de la Vie ; Huysmans, celui de la Foi. Ces destins les rassemblent encore dans leur immortalité.

Cette passionnante conférence, prononcée avec autant de lyrisme que de précision, fut vivement applaudie. M. Jacques Toutain, président de la Société, n'eut aucune peine à remercier M. Pierre Cogny, et à ses côtés M<sup>me</sup> Pierre Cogny, flaubertiste des plus distinguées, de leur intervention et de leur voyage à Rouen.

(« Paris-Normandie », jeudi 15-12-1955).

Le Dimanche 18 Mars 1956

**Chez les Amis de Gustave Flaubert, Conférence de  
M. Edgar Raoul-Duval sur Raoul-Duval, membre du  
Comité de Défense de la Ville de Rouen pendant la  
Guerre 1870-71**

Les Amis de Gustave Flaubert ont donné, le dimanche 18 mars 1956, au Muséum de Rouen, une magnifique conférence de M. Edgar Raoul-Duval, de Notre-Dame-du-Vaudreuil, sur son éminent aïeul Raoul-Duval, qui compta parmi les amis les plus sûrs du grand romancier.

La séance était présidée par M. Jacques Toutain. De nombreuses personnalités y assistaient, notamment MM. Ricaud, premier Président à la Cour d'Appel ; Laruelle, adjoint au maire ; M<sup>me</sup> Louvet ; M. André Dubuc, président de la Société d'Emulation ; M<sup>e</sup> Casoni ; M. A. Pierre-Pani, Fontaine, Sénilh, Craignou, Andrieu, membres du Comité.

En quelques mots, M. Jacques Toutain présenta le sympathique conférencier qui retraça, non sans éloquence, quelques émouvantes pages de notre histoire locale, à laquelle Raoul-Duval fut mêlé.

Fils d'un premier Président à la Cour de Bordeaux et descendant d'une ligne de magistrats, M. Raoul-Duval vint à Rouen en 1866 comme avocat général. Très soigné de sa personne, fervent adepte de la culture physique, cavalier accompli, il portait la barbe alors que les autres magistrats ne portaient que les favoris, ce qui était de sa part un premier signe d'indépendance. Il aimait l'Empire, mais n'approuvait pas tout, car il était démocrate. Son activité débordante le conduisit successivement aux charges de conseiller municipal, conseiller général et député. Ce fut un très grand citoyen, d'une franchise absolue et d'un courage à toute épreuve. Il eut d'ailleurs l'occasion de le montrer en maintes circonstances et notamment dans ses discours, tant aux séances solennelles de rentrée de la Cour qu'à la Ligue de l'Enseignement, où son talent s'exerçait en milieu ouvrier.

C'est chez Lapière, ancien directeur du « Nouvelliste de Rouen », que Raoul-Duval rencontra Gustave Flaubert et qu'ils devinrent amis.

M. Edgar Raoul-Duval ne manqua pas de souligner l'action de son aïeul en tant que membre du Comité de défense de la ville de Rouen pendant la terrible guerre de 1870-1871, son intervention auprès du Gouvernement de Tours pour hâter les préparatifs, puis auprès du Gouvernement réfugié à Bordeaux, pour faire litière des calomnies répandues sur le Conseil municipal de Rouen qu'on accusait d'avoir vendu la ville aux ennemis ; enfin, ses démarches auprès de Bismarck, qui eurent pour résultat de faire réduire des deux tiers la contribution de guerre de six millions (or), imposée à la ville de Rouen.

Quand il eut à annoncer la mort de Raoul-Duval à la Chambre des députés, Charles Flocquet, qui présidait la séance, dit simplement : « On ne fait pas l'éloge de pareils hommes, on s'en souvient ! ». Pouvait-on juger mieux ?

M. Edgar Raoul-Duval, est-il besoin de le dire, fut très applaudi, et M. Jacques Toutain le remercia au nom de tous les auditeurs présents.

G. P.

## BIBLIOGRAPHIE

Gustave FLAUBERT. — *Bouvard et Pécuchet*. Edité chez Garnier, 1954. Introduction et notes par Ed. Maynial.

BART (B. F.). — *Flaubert's Correspondance*. R. Review, février 1955.

Claude DIGEON. — *Flaubert et le Dictionnaire des Idées reçues*. Annales Universitatis Saraviensis Philosophie Lettres, 1953, n° 4.

Albert KIES. — *Une lettre inédite de Flaubert à Louis Bouilhet*. Revue Histoire Littéraire de la France, janvier-mars 1955.

Norman RUDICH. — *L'unité artistique chez Gustave Flaubert*. Esthétique rêvée et réelle (Thèse Princeton University 1951). Dissertation abstracts, 1953, n° 4.

Marcel CROUZET. — *Flaubert a-t-il démasqué Balzac ?* Revue Histoire Littéraire de la France, octobre-décembre 1955.

Th. BESTERMAN. — *Voltaire jugé par Flaubert*. Essai sur les Mœurs, édition de 1784. Travaux sur Voltaire, Genève 1955.

Claude PICHOS. — *Correspondance de Gustave Flaubert*. Supplément en 4 volumes. Critique littéraire, Revue de l'Histoire Littéraire de la France, juillet-septembre 1955, signalant en outre 2 articles de l'époque, lors de la parution de *Madame Bovary*, en 1857, l'un de Jules Janin dans « l'Almanach Littéraire du Théâtre et des Beaux-Arts » de 1858, l'autre de Emile Chevalet dans « l'Annuaire de la Littérature et des Auteurs Contemporains », 1858.

Bien que ces références soient assez anciennes, signalons à cette rubrique :

Walter ALLEN. — *Flaubert and The Novelist To-Day* (Etude sur l'*Education Sentimentale*, à propos d'une traduction du roman faite par Antony Goldsmith et publiée en 1941 dans le « Penguin New Writing », septembre 1941).

Jean SEZNEC. — *Flaubert à l'Exposition de 1851*, dans le Clarendon Press de Oxford, en 1951.